UNIVERSITY OF OKLAHOMA

GRADUATE COLLEGE

FIGURES CONTROVERSÉES:

RÉTIF DE LA BRETONNE (1734-1806) ET LA FEMME

A dissertation

SUBMITTED TO THE GRADUATE FACULTY

in partial fulfillment of the requirements for the

degree of

Doctor of Philosophy

By

CÉCILE ISABELLE RIGHESCHI-CALDWELL

Norman, Oklahoma

2006

Downloaded from SHAREOK. Persistent Handle URL: https://hdl.handle.net/11244/981

UMI Number: 3206971

UMI®

UMI Microform 3206971

Copyright 2006 by ProQuest Information and Learning Company.
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest Information and Learning Company
300 North Zeeb Road
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

FIGURES CONTROVERSÉES:
RÉTIF DE LA BRETONNE (1734-1806) ET LA FEMME

A dissertation APPROVED FOR THE
DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES,
LITERATURES AND LINGUISTICS

BY

_____
Chair- Dr. Julia Abramson

_____
Dr. Pamela Genova

_____
Dr. Michael Winston

_____
Dr. Logan Whalen

_____
Dr. Daniel Cottom

© Copyright by CÉCILE ISABELLE RIGHESCHI-CALDWELL 2006
All Rights Reserved.

A Philippe

Je voudrais témoigner toute ma reconnaissance à Dr. Julia Abramson, ma directrice de thèse. Ses lectures critiques et les entretiens passés en sa compagnie furent décisifs à l'accomplissement de cette thèse. Je voudrais également remercier les membres de mon comité pour leurs remarques constructives et leur appui. J'aimerais mentionner, en particulier, Dr. Whalen dont les suggestions sur la forme ont aidé efficacement à l'élaboration de ce projet. Je voudrais, de la même manière, saluer collègues et amis pour avoir privilégié de leurs encouragements. Enfin, je ne dirai jamais assez merci à Scott, Georges et Isabelle pour m'avoir accompagnée et si souvent soutenue tout au long de cette étude.

SOMMAIRE

ABSTRACT …….....vi

INTRODUCTION …….……...…1

CHAPITRE I: LA FEMME SOUS L'ANCIEN REGIME

1.1 L'influence du dix-septième siècle …….....9

1.2 La réflexion des Lumières ……..18

1.3 Le statut social au féminin ……..41

1.4 La réaction féminine ……..……..……..…….....50

CHAPITRE II: LE REACTIONISME RETIVIEN

2.1 La femme, une nature dérangeante …….……..……..62

2.2 Une réforme attachée à l'homme ……..…..……..79

2.3 Le doute réfractaire …….…..……...98

CHAPITRE III: LE PROGRESSISME RETIVIEN

3.1 Regards et jugements ……...…104

3.2 Une réhabilitation moderne ……...……117

3.3 Le rapport à la femme ……...137

CHAPITRE IV: LA PSYCHOPATHOLOGIE DE M. NICOLAS

4.1 La masculinité, un modèle patriarcal en échec …….....146

4.2 Affinités et rapprochements ……..176

4.3 Le moi exorcisé …….186

CONCLUSION ……...…203

BIBLIOGRAPHIE …….....207

ABSTRACT

Figures controversées: Rétif de la Bretonne (1734-1806) et la femme
Cécile Isabelle Righeschi-Caldwell, University of Oklahoma, 2006.

The French novelist and reformer Rétif de la Bretonne devoted his life to writing about his own experiences and in particular his numerous encounters with women. His works—whether fiction, autobiography, or non-fictional treatise—detail both unusually complete and strikingly contradictory portraits of feminine figures in Ancien Régime France. Rétif defends women's merits and expresses a reformist's concern for their precarious social status. Elsewhere, round criticism of failings seen as typically feminine undermines the progressive tendencies. Correspondingly, scholarly analyses of Rétif's writing either ascribe to him a traditionalist viewpoint that denigrates women as members of the second sex, or trumpet his virtues as an early champion of women's rights.

This thesis proposes a synthetic analysis of his contradictory attitudes toward the female sex. The author's obsessive ambivalence toward the feminine, it is argued, signals a complex personality ill at ease with eighteenth-century expectations of masculinity. To situate this argument, Chapter 1 gives an overview of the representation and status of women in Ancien Régime France. Within this literary and historical context, the next chapters develop close readings drawn from the range of Rétif's works. Chapter 2 examines traditionalist or retrogressive elements in his writing. The third chapter analyzes contrastingly progressive notions that suggest an early form of feminism. The antithetical currents brought forward in these chapters parallel ambiguities in the author's own literary persona, analyzed in Chapter 4. Rétif's women ultimately mirror the author's own psychopathology. His contradictory portraits figure fault lines in a masculine self whose full realization entailed painful deviance from the ideal.

Introduction

Rétif de la Bretonne (1734-1806) est un auteur inconstant, inconsistant et verbeux. Un seul attachement distinct, celui du thème féminin qui se trouve partout abordé dans son œuvre. La femme est omniprésente et apparaît aussi bien dans sa réforme que dans ses contes, romans, nouvelles, romans mémoires, son théâtre et autobiographie. La figure féminine est formatrice de son œuvre, de sa pensée, de sa vie.

On sait que la littérature de la fin du dix-septième et dix-huitième siècle s'est penché sur la question du genre humain et en particulier sur la femme. Elle devient un sujet de discussion, particulièrement dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Rétif, qui débute sa carrière d'écrivain en 1767, se joint au débat. Comme beaucoup d'auteurs à cette époque, Rétif conçoit la littérature comme une moralisation laïque, envisageant son œuvre dans un but didactique. Le thème de la femme s'intègre au départ dans son système de réformes sociales propre à définir sa place au sein de la société.

Observateur d'une réalité sociale, Rétif tient sa distinction dans la peinture des mœurs campagnardes et parisiennes. Venu de la France rurale mais devenu typographe à Paris, Rétif expose assez bien sa réalité contextuelle; il offre un tableau précis de la vie des ouvrières et paysannes, des bourgeoises, des prostituées ou des comédiennes. L'œuvre qui émane de cet auteur veut offrir une vision quasi complète de la femme de son époque avec toutes ses contradictions. De la paysanne de son village à l'ouvrière parisienne en passant par la bourgeoise ou l'aristocrate, Rétif les présente toutes et établit un tableau aussi étendu qu'explicite de la condition sociale féminine. Cependant, sentimental et romanesque, il est davantage analyste du "cœur humain" que mémorialiste.

Il désire toucher le public à travers son thème cher qui constitue l'énergie de sa création littéraire, le récit de sa vie sentimentale.

Ses rencontres féminines ont marqué sa destinée, ses occupations et son écriture. L'œuvre de Rétif est en grande majorité attachée à ce seul monde féminin. Aussi cette thèse essaiera-t-elle de comprendre pourquoi l'univers rétivien est lié exclusivement à cette féminité. Elle essaiera de définir la représentation que l'auteur a de la femme et d'appréhender son rapport ambigu face à ce sexe. L'analyse de la femme sera complétée par l'examen de la persona de l'auteur lui-même selon les images obsessionnelles et controversées qu'il véhicule dans son œuvre.

Le sujet de la femme chez Rétif étant autant attaché à son vécu qu'à sa transposition fictionnelle, il est intéressant de se consacrer à son caractère obsessif et à la manière subversive dont l'auteur aborde le sujet. Réformateur, il veut mettre la femme dans un état de sujétion. En même temps, il la défend et dénonce sa condition sous tous ses aspects. La pensée critique de Martha Baker et celle de Catherine Tamareille penchent essentiellement sur le caractère misogyne de la pensée rétivienne où ne transparaît qu'une vision traditionaliste et passéiste. Les interprétations de Daniel Baruch, Denise Brahimi, David Coward ou Paul Hoffmann sont plus nuancées. Elles envisionnent un Rétif plus moderne qui aborde une position ayant valeur de revendication pour la femme ou tout au moins dégageant un parti humaniste en faveur de sa condition.

Il est certain que l'auteur condamne tout autant la femme dans son action défiante ou la défend dans sa situation bafouée. Comme l'observe Catherine Tamareille, Rétif par peur réactionnaire condamne la femme en prise d'indépendance, considérant ce dessein

nuisible au bonheur de la société.[1] En même temps, Denise Brahimi fait remarquer de manière juste que Rétif défend la femme dans sa condition et envisage même une forme d'émancipation économique par la notion du travail féminin.[2] Selon les contextes, Rétif se montre assurément un réactionnaire ardent ou bien un sympathisant concerné de la condition féminine.

Cette thèse, qui a pour tâche au départ de faire émerger les deux pensées contradictoires, s'attachera dans le même temps à essayer de déceler la cause de cette ambivalence de sentiments envers la femme. L'auteur est souvent soit le réformateur réactionnaire et sectaire de la femme, soit l'érotomane obscène et obsessif qui n'use de l'écriture que comme moyen d'assouvir des fantasmes érotiques. Accusateur de torts ou jouisseur effréné, Rétif donne l'image d'un homme fort de la suprématie masculine et de son pouvoir d'appropriation du sexe féminin. Toutefois, dans la grande contradiction inhérente à son œuvre, il se pose aussi en défenseur de la cause féminine. Par une condamnation également systématique, mais des institutions sociales, Rétif énonce aussi une critique réfléchie de l'autorité masculine discriminante.

L'auteur s'attache en premier lieu à réarticuler l'idée du bonheur humain et réenvisage les sexes par rapport à ce concept. Il appréhende le sexe féminin comme principe intégrant du bonheur social et propose une philosophie plaçant les deux sexes dans une position qui les considère tous deux, idée du moment qui envisage les sexes dans le respect mutuel. Par cela, il évoque un idéal humaniste marquant le principe d'harmonie et d'homogénéité entre les sexes.

---

[1] "La représentation de la femme chez Rétif de la Bretonne et Isabelle de Charrière," diss., Michigan State U, 1999, 68-70.
[2] "Restif féministe ?," *Etudes sur le XVIIIe siècle* 3 (1974): 77-91.

Cependant, cette conformité aux pensées de l'époque, rétrograde ou anticipante, ne peut révéler un aboutissement de pensée chez l'auteur. Incarnant le pôle concentrique de sa vie et de son œuvre, la femme y pénètre partout, ce qui témoigne du caractère d'attachement direct à ce sexe. Qu'il soit admiratif ou réprobateur, l'attachement à la femme chez Rétif va au-delà des sentiments évoqués sur sa personne. Le thème ouvre la voie à l'expression du caractère subversif et complexe de la personnalité, voire de l'identité même de l'auteur. Afin de mieux comprendre ce phénomène, la thèse intentera de montrer que cette dichotomie inhérente à Rétif peut avoir valeur de trouble psychologique et surtout d'expression identitaire chez lui, témoignant d'une personnalité à rapprocher davantage à celle du sexe féminin que celle imposée par son sexe de naissance.

Pour appréhender le thème féminin chez l'écrivain, il est essentiel de retracer un tableau historique qui montre la femme dans le contexte de l'époque. La première partie du projet se consacre à l'élaboration de l'image de la femme sous l'Ancien Régime, de la fin du dix-septième siècle à l'époque de Rétif, à la veille et au-delà de la Révolution. Elle se propose de développer la pensée et l'influence des précurseurs ou contemporains de Rétif qui se sont intéressés à la question de la femme. Les idéaux de Poulain de la Barre, Bossuet et Fénelon sont d'abord mis en avant. Ceux des philosophes Thomas, Diderot et les Encyclopédistes, Voltaire et Rousseau s'y ajoutent en contrepartie. La thèse médicale du médecin Roussel ainsi que les principes d'Helvétius et la thèse politique de Condorcet sont développés en dernier ressort. Enfin, les idéaux de Marivaux, Beaumarchais, Laclos et Sade servent de témoins clé au sein de la création littéraire. Finalement, la pensée

féminine de Mmes d'Epinay, Françoise de Graffigny, Isabelle de Charrière et Olympe de Gouges est présentée en réaction.

Les deuxième et troisième chapitres de la thèse tracent les différentes tendances de la pensée de Rétif sur le thème de la femme. En se référant à ses différents ouvrages, la thèse développe aussi bien sa vision traditionaliste pour laquelle il est connu que celle où on l'envisage dans une moindre mesure, une vision plus moderne et progressiste. Rétif a peur de l'idée communément partagée à l'époque de la femme déviée et dérangeante. Face à cette image, la thèse montre le réactionnisme de l'auteur qui transparaît à travers toute son œuvre. Puis, elle montre l'idée inverse de son progressisme, de sa compassion face à la condition de la femme et de son attachement à sa réhabilitation.

En dernier lieu, les différents discours rétiviens sont réinterprétés et rattachés à un seul discours beaucoup plus personnalisé qui est en phase directe avec l'identité de l'auteur, le discours du moi rétivien. Ici, la thèse présente l'influence que porte la femme à la personne de Rétif. L'auteur se comprend mis en relation avec la matière fictionnelle de son récit sur la femme et particulièrement de son récit amoureux. Il extrapole et affabule, mais c'est à travers son incroyance qu'il se révèle. Par l'exagération de ses rencontres amoureuses, l'auteur appréhende véritablement une psychologie troublée et névrotique. Dans le jeu littéraire, cette psychologie s'illustre essentiellement par la dimension sexuelle et surtout dans la transgression des tabous sexuels. Par le rapport écrivain-femme-sexualité, la thèse conclut à la volonté inavouée de Rétif d'appartenance au sexe féminin.

Afin d'illustrer les différentes représentations de la femme chez Rétif et de saisir son attachement direct à ce sexe, il sera question d'analyser les ouvrages où la femme est mise au devant de la scène, et où les obsessions personnelles et intimes de Rétif avec elle révèlent au mieux la persona de l'auteur. Sa réforme, qu'il rassemble sous le titre "d'Idées Singulières," s'avère essentielle à l'analyse de la thèse dite réactionnaire. Il sera question d'étudier en particulier *Le Pornographe* (1769), *Les Gynographes* (1777), et *Le Nouvel Emile* (1777). Il sera également utile de s'arrêter sur les contes moraux du début de sa carrière pour illustrer la vision passéiste, en particulier sur *Lucile* (1768), *Le Pied de Fanchette* (1769), *La Fille naturelle* (1769), et enfin, *Le Ménage parisien* (1773).

Parallèlement, cette thèse s'attachera aux nouvelles de Rétif qui sont des témoignages sur les femmes célèbres ou non, de Paris et de province, dames privilégiées, filles ouvrières ou prostituées qui sont illustrées à travers son époque. Les recueils de nouvelles sont constitutifs "d'un tableau de mœurs" propres à situer la pensée controversée de l'écrivain sur le sujet féminin et à montrer sa thèse progressiste vis à vis de la femme. Il sera question de citer de nombreuses nouvelles comprises dans *Les Contemporaines* (1780-83), *Les Françaises* (1786), *Les Parisiennes* (1787), et *L'Année des dames nationales* (1791-94) ainsi que dans *Les Nuits de Paris* (1788) et *Le Palais Royal* (1790).

Enfin, tenant compte de ce que Rétif retranscrit sa vie d'une manière romanesque, il sera essentiel de se pencher sur ses romans semi-autobiographiques, ouvrages qui sont une identification directe de la pensée controversée de l'auteur, et par lesquels il se révèle le mieux. C'est d'abord avec son roman d'apprentissage *Le Paysan et la paysanne pervertis* (1787), fusion du *Paysan Perverti* (1775) et de son pendant féminin *La*

Paysanne pervertie (1784), que Rétif profile sa découverte. Ce roman révèle le conflit identitaire inhérent à l'auteur.

Rétif se découvre également à travers le roman-mémoire de *La Vie de mon père* (1779), et les romans familiaux de *La Femme infidèle* (1786) et *Ingénue Saxancour* (1789). Mieux, il se révèle dans les récits sentimentaux de *La Journée d'une impardonnable folie* (1780) et *Sara* (1783). Ces récits mettent en scène deux épisodes clés de ses nombreuses aventures prétendues avec ses filles naturelles. Ils constituent des éléments révélateurs du discours paternaliste et incestueux qui s'approprient de manière directe à l'analyse psychologique de l'auteur. Enfin, *L'Anti-Justine* (1798) est représentatif du rapport direct à la femme, puisqu'il marque le récit romanesque des fantasmes érotiques de Rétif et de sa fille légitime Agnès.

Finalement**,** de nombreuses références seront faites à la vie même ou au rêve de vie de l'auteur avec *Les Posthumes* (1802) et la plus évocatrice des œuvres de Rétif, l'autobiographie de *Monsieur Nicolas* (1796). Cette œuvre sera essentielle à la compréhension du caractère psychologique de Rétif, puisque sous l'apparence classique d'une vie retracée dans le temps, elle tend à n'être qu'une "chronique de la vie des sens" de l'auteur.[3]

L'intérêt porté à la femme chez Rétif, qu'il soit à caractère obséquieux ou vindicatif, dénote véritablement une pensée viciée et complexe appréhendant un trouble psychologique identitaire qu'il s'avère intéressant de développer. Rétif remet en question les fondements de l'ordre social inscrits sous l'Ancien Régime, et il établit à la place un ordre de son moi individuel. Toute son œuvre attachée au monde féminin s'avère être l'illustration d'une psychopathie identitaire, et son érotomanie est l'interprétation d'un

[3] Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire* (Genève, Librairie Droz, 1977) 410.

trouble constitutif de la quête de son moi. La persona de Rétif se découvre véritablement dans une écriture de l'attachement suscitée par la femme seule.

La première partie se propose donc de développer les différentes images que l'Ancien Régime porte à la femme. Les deuxième et troisième parties appréhendent de manière significative les rapports que Rétif et son temps entretiennent avec elle. Enfin, la quatrième partie marque la représentation de la propre psychopathologie de l'auteur lui-même qui est révélatrice d'une personnalité ambiguë ressemblant aux images des femmes évoquées. La thèse conclut au paradoxe qui existe entre la volonté collective de construire un idéal des genres et la contestation idiosyncratique d'un moi appréhendé comme déviant.

Chapitre I

La femme sous l'Ancien Régime

1.1 L'influence du dix-septième siècle

Le siècle de Louis XIV sera d'une influence décisive sur la pensée du siècle des Lumières quant à la question de la représentation de la femme. Elle constitue un sujet d'intérêt dans les salons du début du siècle et se voit assimilée à la pensée moraliste et pédagogique de la fin du siècle. Dans le milieu scientifique, la thèse reste fidèle au modèle antique soutenant la distinction de traitement chez les sexes. Un milieu philosophique du moment fait cependant entrevoir un principe d'égalité permettant d'ouvrir et de réinterpréter la question au dix-huitième siècle.

Le début du dix-septième siècle peint l'image de la femme d'une distinction avec l'apparition des Précieuses. Celle qui autrefois était muse de l'amour devient maintenant "muse de la raison," selon l'expression de Geneviève Fraisse.[1] Les Précieuses sont des inspiratrices littéraires.[2] Certaines sont elles-mêmes écrivains comme Madeleine de Scudéry (1607-1701) et la duchesse de Montpensier (1627-1693). La femme admirative, témoin de l'homme, devient au cours du siècle la femme inspiratrice, mais aussi créatrice, la romancière épistolière.

Le siècle de Descartes laisse par conséquent entrevoir une redéfinition de la femme qui annonce un changement de pensée. Le débat n'est encore qu'une "affaire d'hommes," mais certains tentent au moins de mettre la femme sur un pied d'égalité avec

[1] *Muse de la raison* (Aix-en-Provence: Alinéa, 1989) 49.
[2] Jocelyn Harris, "Sapho, Souls, and the Salic Law of Wit," *Anticipation of the Enlightenment in England, France and Germany* (Philadelphia: U of Pennsylvania P, 1987) 242.

l'homme quant à la question de l'entendement humain, et de lui donner la même capacité d'esprit que celle du sexe masculin.[3]

Poulain de la Barre soutient particulièrement cette égalité de l'esprit dans son traité *De l'Egalité des deux sexes* (1673). Il démystifie le principe d'infériorité attaché à la femme en l'élevant au rang du sexe masculin. Selon lui, "les femmes sont aussi nobles, aussi parfaites et aussi capables que les hommes. [… Il existe] des raisons physiques qui prouvent invinciblement que les deux sexes sont égaux par le corps et par l'esprit."[4] Comme le fait observer Lieselotte Steinbrügge, il attribue à la femme le pouvoir de s'affirmer par la raison pure.[5] Cependant, il faut nuancer le point de vue de Poulain, car il veut davantage marquer la suprématie de l'entendement humain que se pencher sur la nature même du sexe féminin.

Par ailleurs, il ne parle pas de toutes les femmes dans son traité, mais seulement des "riches bourgeoises dégagées de toute préoccupation matérielle," comme le signale Léon Abensour.[6] Poulain crée un modèle de perfection humain dans lequel il inclut la femme, mais ce modèle ne peut fonctionner que dans l'espace clos des privilégiées et non dans la réalité vécue des autres castes sociales. Son idée suit davantage un principe abstrait où l'entendement est donné à tout être pourvu qu'il veuille le mettre à profit.

Enfin, il veut rétablir cette égalité en exprimant les qualités propres à la femme, contredisant de ce fait le principe d'égalité même. Chez lui, les femmes "ont des avantages qui les rendent égales aux hommes."[7] Il entrave ce concept d'égalité lorsqu'il confie dès le début du traité qu'il "n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer sur les

[3] Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français* (Paris: Des Femmes, 1977) 206.
[4] Poulain de la Barre, *De l'Egalité des deux sexes* (Paris: Fayard, 1984) 10, 17.
[5] Lieselotte Steinbrügge, *The Moral Sex* (New York: Oxford UP, 1995) 49.
[6] *Histoire générale du féminisme des origines à nos jours* (Paris: Ressources, 1979) 155.
[7] Poulain de la Barre, *De l'Egalité,* 10. Souligné par moi.

femmes" (9). Il appose un principe de différenciation. Quand il déclare, "Elles ne sont pas faites que pour nous [les hommes]" (17), il affirme que les femmes sont en premier lieu faites pour les hommes, ce qui suit le principe de la tradition judéo-chrétienne. De même, il loue les vertus morales considérées uniques au sexe féminin. Selon lui, les femmes apprennent bien plus vite ce qu'on leur enseigne, car elles sont patientes et soumises.[8] Elles ont de la contenance et de la bienséance, et la grâce est un talent qui leur est naturel. Enfin, elles sont l'image de la piété, car elles reçoivent les paroles évangéliques de manière docile.[9]

Ces caractéristiques morales trouvent leur source dans la condition physique de la femme et plus particulièrement dans sa fragilité physique qui ne peut engendrer chez elle que modération: "La délicatesse de ses organes, le nombre presque infini d'altérations et de dérèglements pénibles auxquels elle est si sujette [entraîne] qu'il n'y a point de méditation plus capable d'inspirer de l'humanité, de la modération […]" (74). Poulain anticipe déjà la thèse physio-psychologique qui se développera au siècle suivant. De plus, la fragilité physique garante de plus de sagesse d'esprit s'ajoute à la réfutation de la thèse égalitaire. Poulain accentue cette antinomie lorsqu'il crée une physionomie du visage propre à la femme. Dotée d'une tête avec un grand front, elle ne peut recevoir que des capacités intellectuelles propres. L'anatomie faciale lui procure vivacité et mémoire. Les femmes sont par conséquent "capables des sciences, de conduire les autres et d'avoir part aux emplois et aux dignités de la société civile" (79). Elles peuvent être maîtresses là où les hommes ont encore besoin d'un maître. Enfin, grâce à leur corps, elles

[8] "Elles sont plus assiduës, et plus patientes au travail, plus soûmises, plus modestes et plus retenuës" (*De l'Egalité* 28).
[9] "Elles reçoivent l'Evangile avec soumission et avec simplicité […] la modestie chrestienne paroist sur leur visage et dans leurs habits" (*De l'Egalité* 39).

"contribuent plus que les hommes à la génération" (90), ayant le pouvoir d'enfanter et d'allaiter.

La femme est par conséquent jugée plus capable que l'homme de par sa physiologie. Cependant, la femme n'est définie que par ses distinctions physiques chez le philosophe. Il semblerait qu'elle ne soit donc pas si différente de la bête lorsqu'elle est comparée à l'homme, puisque ce sont uniquement des traits physiques qui la dotent de capacités intellectuelles et non une raison propre. La femme de Poulain est réduite à un esprit appréhendé par des attributs physiques, et elle n'est redéfinie intellectuellement qu'afin de servir d'adjoint à l'homme pour une meilleure connaissance de la vérité. Or, la thèse de départ atteste que les traits physiologiques de la femme n'influencent pas sa pensée, et que les différences physiques aux deux sexes n'ont aucune signifiance sur leur raison. Cette thèse est celle dont Poulain se réclame, mais elle contredit l'origine de la raison attribuée à la femme.

Parallèlement, alors qu'il se veut attacher uniquement à l'esprit de la femme, il restreint le champ de vision quant à sa définition, laissant peu de place aux autres inclinations et aptitudes de son être. Comme fait remarquer Paul Hoffmann, la thèse féministe de Poulain est totalement détachée du vécu et de l'affectivité de la femme.[10] Son concept, selon Hoffmann, marque la concrétisation de l'homme à travers son esprit, donc s'attachant à des plaisirs de l'âme essentiellement, ce qui signifie concrètement pour la femme une satisfaction qui ne peut être qu'intérieure. La reconnaissance de son esprit alloue une liberté contrariée où la dissidence féminine ne peut être exprimée que de manière contenue. Le sexe féminin se voit certes attribué une raison, mais il ne doit pas

[10] "Elle se durcit en un intellectualisme ascétique, en une sorte de détachement à l'égard du vécu, en une défiance devant l'affectivité" (Paul Hoffmann, *Corps et cœur dans la pensée des Lumières* [Strasbourg: Presse Universitaire de Strasbourg, 2000] 181).

en déroger et doit se soustraire à la stricte discipline de ses passions et au parfait contrôle de son esprit. Les Précieuses, par leur contenance à ne pas choquer et à rester maîtrisées, sont autant prisonnières du concept d'égalité cérébrale que de celui d'infériorité jusqu'à lors attribué.[11]

Contre cette morale radicale, ajoute Hoffmann, la critique littéraire de ce siècle s'insurge. La Bruyère affirme qu'une "raison charmée reste raisonnable," et Molière ne voit dans l'affirmation de la raison pure "qu'un mensonge" sur soi et un bonheur sacrifié.[12] *Les Femmes savantes* (1672) illustrent bien cette thèse. Dans cette pièce, Molière dénonce la pruderie d'Armande qui se veut être "pur esprit." Il n'y voit qu'hypocrisie et le démontre en présentant à la fin une Armande résignée qui s'offre à un Clitandre devenu dédaigneux: "Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles, / Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles, / Si ma mère le veut, je résous mon esprit / A consentir pour vous à ce dont il s'agit."[13] Bien que Molière se montre beaucoup moins sévère que d'autres moralistes, il énonce l'idée que la femme purement cérébrale n'est pas, car en omettant les autres atouts de son être, elle se fait leurre. Cette morale est parallèlement encore moins considérée dans le milieu scientifique.

La pensée française de l'époque, et qui est toujours plus ou moins sous la tutelle de Descartes, se trouve aussi influencée par les réactions de Locke. Chez ce sensualiste, la capacité de raisonnement est allouée aux deux sexes, mais les différences entre les individus s'inscrivent à partir de l'environnement. Dans son traité *Some Thoughts Concerning Education* (1692), Locke montre une égalité de l'entendement humain, mais il continue à vouloir distinguer l'éducation chez les deux sexes:

[11] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 146-52
[12] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 149, 153.
[13] Molière, *Les Femmes savantes* (Paris: Librairie Larousse, 1971) 4.2.115.

> I have said *he* here, because the principal aim of my discourse is, how a young gentleman should be brought up from his infancy, which, in all things will not so perfectly suit the education of *daughters*; though where the differences of sex requires different treatment, it will be no hard matter to distinguish.[14]

Par ailleurs, il tend à réduire la capacité de raisonnement de la femme à sa position de mère éducatrice. Il favorise le rôle social de la femme par rapport à ce titre et à la question des conditions propres à la génération:

> One thing the mention of the girls brings into my mind, which must not be forgot; and that is, that your son's *cloths* be never made strait, especially about the breast. Let nature have scope to fashion the body as she thinks best. […] And if women were themselves to frame bodies of their children in their wombs, as they often endeavour to mend their shapes when they are out, we should as certainly have no perfect children born, as we have few well-shaped that are *strait-laced*, or much tampered with.[15]

Il rend urgent d'éduquer les femmes uniquement pour être des mentors de leurs enfants et insiste seulement sur le caractère moral de leur éducation. La femme ne peut finalement être un libre sujet pensant, car elle est soit restreinte à une raison pure comme chez Poulain, soit à un rôle social imposé comme chez Locke. De manière ironique, il est peu de constater que ces deux perspectives qui reconnaissent l'entendement féminin en limitent en même temps les attributions. Le discours de Locke préfère, soit presque ignorer la question de l'entendement féminin, soit le cloisonner dans une fonction éducative loin des ambitions scientifiques.

De manière générale, la femme est jugée ridicule ou vaniteuse si elle s'essaie au raisonnement. Elle n'est qu'un autre homme parmi les hommes. La pensée de la fin du dix-septième siècle redéfinit le sexe féminin, mais en lui alléguant des traits naturels fonctionnels justifiant son existence parmi les hommes. Se considérer des ambitions intellectuelles n'est pas dans la nature de la femme et sera perçu dans la pensée du siècle

[14] John Locke, *Some Thoughts Concerning Education* (Oxford: Oxford U Press, 1989, 2000) 86.
[15] John Locke, *Some Thoughts Concerning Education*, 90.

suivant comme un dérangement du cours logique de sa vie.[16] En attendant, l'argument trouve déjà soutien en cette fin de siècle à travers les préceptes de Fénelon et Mme de Maintenon. Leur programme pédagogique se destine à faire des jeunes filles de bonnes épouses et mères ou bonnes religieuses.[17]

Au sein du milieu théologique, les moralistes d'église aux noms de Bossuet et Fénelon s'en sont remis aux principes de Saint Paul pour juger de la femme. Incapable de faire le bien, elle représente les deux seuls antagonismes qui sont soit l'image d'Eve, donc une image dénigrée à l'origine du péché, soit celle de Marie, une image exaltée à l'origine du Salut.[18] La femme étant essentiellement définie à travers sa sexualité au but diabolique, son seul secours de rédemption sur terre se trouve par conséquent soit dans son attache à Dieu, soit dans celle à son mari et dans sa fécondité.[19]

Les principes positifs de Fénelon vont être mis en pratique par Mme de Maintenon à la Maison Royale de Saint-Cyr qu'elle fonde en 1686.[20] Saint-Cyr prend en charge l'éducation des jeunes filles issues de familles nobles mais désargentées. Cette ambition rejoint l'idée de Poulain de la Barre qui voit dans la condition féminine un préjudice social et non une incapacité d'entendement. Cependant, la pédagogie dispensée par Mme de Maintenon répond aux exigences du destin des jeunes filles qui est celui de devenir de bonnes mères pieuses. Elle se calque sur les principes fondés par Fénelon qui

---

[16] Nadine Bérenguier, "The Politics of Happy Matrimony," *Studies in Eighteenth-Century Culture* 29 (Baltimore: The Johns Hopkins UP, 2000) 173.
[17] Fénelon, *Traité de l'éducation des filles* (1687), (Paris: Klincksieck, 1994) 8.
[18] Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français*, 19. Bossuet insistera sur le péché originel: "Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfants sont si souvent les meurtriers" (*Elévation sur les Mystères* (1704) [Paris: Vrin, 1962] 182). Fénelon s'arrêtera sur la divination de Marie: "Il n'a besoin, ce divin esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mère du fils de Dieu; cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être" ("Sermons et entretiens," *Œuvres*, vol. 17 [Paris: Imprimerie Lebel, 1823] 199).
[19] Pour Bossuet, la seule rédemption de la femme se situe dans le péril de la fécondité: "La fécondité est la gloire de la femme; c'est là que Dieu met son supplice: ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde" (*Elévation sur les Mystères* 181).
[20] Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières* (Paris: Ed. du Cerf, 1987) 16.

s'attache à l'éducation des femmes dans ses rapports à la connaissance des enfants. Elle satisfait ainsi à la sociabilité du milieu d'origine.

De manière stricte, Fénelon n'introduit un idéal moral féminin issu de la tradition religieuse que pour effacer la malédiction originelle. Dégagée du rôle maléfique, la femme est prévalue d'un pouvoir salutaire qui est celui du souverain bien et dont la condition se résume à travers la piété, la responsabilité du ménage et les valeurs transmises aux enfants. A l'instar de Poulain, Fénelon partage l'idée d'instruire et de mettre les femmes à l'étude, mais son dessein s'oriente vers un but social. Ce qui est chez l'un, un moyen bénéfique à la connaissance de la vérité et du progrès humain, n'est plus chez l'autre que voué à l'utilité de l'individu dans la société. Ce modèle d'utilité est, comme le souligne Bernard Jolibert dans l'introduction du traité, "délibérément maternel, orienté vers la force, le courage, la responsabilité."[21] La femme se doit d'être mère au sens physique et spirituel, car sa finalité est d'être le garant de la conservation de l'humanité.

Fénelon ne veut pas faire des femmes des savantes utiles au progrès humain, mais des mères capables d'engendrer des savants utiles au progrès humain. Il faut, au contraire, proscrire à ce sexe toutes les affaires publiques, parce que leur corps aussi bien que leur esprit ne sont pas faits pour tout ce qui touche le gouvernement, la politique, la justice, la philosophie ou la théologie. Selon Fénelon, il convient mieux de modeler "cet esprit endormi [où] rien n'est encore imprimé" aux choses qui lui sont demandées de transmettre et surtout d'éviter de le laisser vagabonder.[22]

[21] Bernard Jolibert, introduction, *L'Education des filles au temps des Lumières*, par Fénelon, 30.
[22] Fénelon, *L'Education des filles*, 45.

Le programme de Fénelon est essentiellement un programme d'inculcation destiné aux jeunes filles. Elles doivent savoir la Bible et les Saintes Ecritures pour pouvoir les raconter naturellement. Pour cet archevêque de Cambrai, l'église est la mère qu'il faut écouter.[23] Messagères des principes évangéliques s'inspirant du message de Saint Paul, elles doivent se méfier du piège de l'amour "si naturel à leur sexe" (67) et se méfier de la concupiscence des hommes.[24] En cela, la femme devient non seulement responsable de ses propres faiblesses, mais également de celles des hommes. Il lui revient la tâche d'empêcher la corruption des mœurs et celle de vivre sa mission salutaire de manière naturelle sans jamais la défier. Elle ne doit être ni trop belle ni montrer qu'elle a de l'esprit, car elle serait en position d'influence ou de pouvoir. Pour le prélat:

> Une femme ne doit parler que pour de vrais besoins et avec un air de doute et de référence. Elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des femmes, quoiqu'elle en soit instruite, […] mais qu'elle est une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé, qu'elle sache se taire et conduire quelque chose: cette qualité si rare la distinguera de son sexe. […] Le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles. (83)

L'instruction de la femme sera essentiellement religieuse, domestique et économique dans le seul but de savoir gérer le ménage et éduquer les enfants. La jeune femme doit connaître les rudiments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique uniquement pour parfaire à l'éloquence de ses futurs enfants. Si elle doit savoir gérer les comptes, c'est seulement pour pouvoir éviter les impondérables des affaires familiales. Seuls les rudiments suffisent, car les femmes "sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit […]" (91). La lecture profane ainsi que les arts et les langues étrangères sont à bannir, car ils excitent les passions, mis à part le latin qui est la langue de l'église. Enfin,

[23] "L'église est […] épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles: c'est elle qu'il faut écouter" (*L'Education des filles* 67).
[24] Saint Paul rappelle que c'est d'abord la femme qui fut séduite et qui en vint à la transgression (André-Marie Gérard, *Dictionnaire de la Bible* [Paris: Robert Laffont, 1989] 365).

la jeune femme ne doit pas avoir d'espérances "au dessus de son bien et de sa condition" (93).

Avec un tel programme, la femme de cette fin de siècle a visiblement peu de chance de se dégager des limitations assujetties à sa condition. Objet abstrait pour le rationaliste Poulain ou objet social pour le pédagogue Fénelon, la femme est loin de recevoir une image plus juste de sa personne témoignant de son existence dans le monde. La thèse rationaliste de Poulain ainsi que la thèse sociale de Fénelon aident certes à ouvrir davantage le débat au dix-huitième siècle sur l'entendement de la femme. Cependant, le nouveau siècle philosophique laisse la voix à un discours physiologiste désireux de représenter la femme à travers son sexe seul et d'en dégager des normes sociales.

1.2 La réflexion des Lumières

Le dix-huitième siècle s'attache à essayer de définir la femme de la manière la plus réglée qu'il soit. Selon Hoffmann, il "la lie, par décret, à une nature singulière."[25] Cette nature s'inscrit fortement sur le principe de la différence avec celle de l'homme. La différence apparaît déjà chez Hippocrate et Galien.[26] Elle s'articule et s'accentue à la fin

[25] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 107.

[26] Le modèle dimorphique est d'une certaine manière déjà conceptualisé dans la médecine ancienne. Même si pour Thomas Laqueur et Londa Schiebinger, le modèle isomorphique prédomine avant le dix-septième siècle du fait que les organes mâles et femelles partagent la même dénomination, la différence sexuelle s'identifie depuis l'antiquité (Thomas Laqueur, *Making Sex* [Cambridge: Harvard UP, 1990] 96, et Londa Schiebinger, *The Mind Has No Sex* [Cambridge: Harvard UP, 1989] 190). L'anatomie reproductive féminine est déjà distinguée. Hippocrate parle de la matrice et de son pouvoir générateur propre (Hippocrate, "De la génération," *Œuvres*, trad. Robert Joly, vol. 11 [Paris: Les Belles Lettres, 1970] 50). Aristote insiste sur les rôles distincts chez l'homme et la femme: "Ils ont été distingués par la possession de capacités qui ne sont pas adaptées à des fins toutes identiques, et certaines sont mêmes opposées bien qu'elles concourent au même but" (Aristote, "Economiques," *Anthropologie*, trad. Jean-Claude Fraisse [Paris: PUF, 1976] 157). Galien reprend les idées de ses prédécesseurs comme le concept de la chaleur, caractéristique des organes mâles, et celui de la froideur, des organes femelles. Il marque les sécrétions génitales féminines d'une faiblesse, et celles mâles, d'une perfection (Galien, "Des organes génitaux," *Œuvres médicales choisies*, trad. Charles Daremberg, vol. 1 [Paris: Gallimard, 1994] 266-67, 282, 285). Enfin, les recherches approfondies de Michael Stolberg assertent ce postulat. Stolberg parle de similarité,

du Moyen-Age et à la Renaissance.[27] Au dix-huitième siècle, cette différence est extrapolée et prend valeur de principe normatif.

La femme étant depuis tout temps associée à un sexe détaché de celui de l'homme, cela renforce l'idée de la grande différenciation que le dix-huitième siècle conçoit d'envisager entre les sexes. La particularité de ce siècle est d'insister sur cet antagonisme, de penser que la femme n'est que son sexe et de légitimer son positionnement social à travers ces principes. Le siècle des Lumières marque l'accentuation d'officialiser la nature de la femme dans un sexe distinct et d'en dégager une norme. Le dix-huitième siècle se distingue fermement du discours de Poulain affirmant que l'esprit n'a pas de sexe.

Différents courants de pensée émergent, et chacun juge de la différence des sexes. Le discours théologique, attaché aux principes de la rédemption, se repositionne de manière forte au début du siècle. Cependant, c'est le discours médical et physiologiste de ce siècle scientifique qui prend le devant de la scène et définit la femme au plus près de son sexe à travers ses propriétés naturelles. Le discours philosophique et littéraire, marqué par la thèse physiologiste, tend vers des doctrines matérialistes et naturalistes.

---

de complémentarité et de comparaison dans la médecine ancienne, et non d'homologie, ni d'identité. Il montre que le langage sexuel est déjà dissocié dans l'antiquité, et que le squelette féminin appréhende une anatomie totalement différente de celle de l'homme à la fin du quinzième siècle ("A Woman Down to Her Bones," *ISIS* 94 (2003) 4, 8-12). Le concept de différentiation est déjà bien ancré historiquement.

[27] Au niveau littéraire, la différence est clairement appréhendée à la Renaissance. Dans *Epistres du débat sur le Roman de la Rose* (1401-03), Christine de Pizan (1363-1431) dénonce la misogynie du *Roman de la Rose* (1270) qui marginalise la femme, et qui ne contribue en rien au bienfait de l'humanité. Le roman réduit la femme à un objet physique aux séductions fallacieuses auquel il faut renoncer ou au contraire qu'il faut conquérir. Egalement, dans *Microcosme* (1562), Maurice Scève (1501-1564) refait le récit de la Création. Il reprend le concept de l'androgyne génésiaque cher aux écrivains de la Renaissance pour ensuite marquer la naissance du couple humain: "Et l'Homme toutefois d'elle [Nature] non bien connu / […] Estoit Androginé: ce que bien tost apres / […] L'ombre de vain repos […] Fit apparoistre au vray: de son costé fendu, […] Une teste formee / […] Se voyant dans iceux croirait qu'il seroit elle, / Qui de bien loin estoit plus mignardement belle" ("Microcosme," *Œuvres complètes*, éd. Pascal Quignard [Paris: Mercure de France, 1974] 248, 250) La femme devient une autonomie contraire et complémentaire à l'homme.

Enfin, le discours juridique place la femme dans une position qui suit ces diverses interprétations mais qui envisage aussi certains droits.

Le discours théologique renforce le mythe de la faute originelle et affaiblit les espoirs du discours rationaliste du siècle précédent. Sous l'influence rigoriste de Mme de Maintenon, la fin du règne de Louis XIV marque un retour certain à l'attachement religieux et à ses pratiques. Le discours théologique appuie la thèse de la femme pécheresse qui n'est sauvée que par "la maternité salvatrice ou par la virginité."[28] Objet sexuel maléfique, elle n'a pas d'autre recours salutaire que d'être la jeune vierge dévote ou la fidèle épouse-mère.

Les médecins anatomistes s'emparent du concept sexuel chez la femme et se penchent sur son sexe biologique. Le discours scientifique va créer des normes de masculinité et de féminité à partir du caractère dimorphique des sexes. Le discours médical renouvelle le statut du modèle dimorphique. L'organe du vagin devient seul garant de l'identité de la femme, et surtout de sa différence essentielle avec le sexe masculin. C'est à travers son sexe seul, distinct de celui de l'homme, que découlent toutes ses affectations morales, mais aussi son rôle social. Pour la philosophie médicale, le sexe de la femme définit tout son être, sa corporalité aussi bien que sa psychologie. La femme "est" son sexe. La thèse médicale conclut à la sexualité féminine comme principe fondateur du genre féminin.

Parmi les médecins fondateurs, Pierre Roussel représente une claire illustration de cette pensée du moment avec son célèbre traité *Système physique et moral de la femme*

[28] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme français*, 11.

(1775).[29] Sa thèse tend à démontrer que la physiologie féminine surdétermine le comportement moral, intellectuel et physique de l'être féminin. Les parties qui composent le corps de la femme sont "le fondement du caractère physique et moral qui la distingue."[30] La qualité de sa chair et sa petite constitution lui confèrent un tempérament propre à celui des enfants. D'une "médiocre masse," elle engendre des maladies et une variabilité de sensations qui la rendent instable.[31] Aussi les parties molles de sa constitution et "la petitesse de ses organes" (46) ne peuvent que l'appeler à un état passif et à un tempérament doux et timide.[32] A contrario, l'homme possède la robustesse et la flexibilité naturelle qui lui procurent stabilité et perfection.[33] Roussel insiste sur la sensibilité et variabilité dont est sujette la femme, et les oppose à la force tangible de l'homme.

Pour la médecine philosophique, il est essentiel de démarquer les sexes entre eux pour que chacun y trouve ses caractéristiques normatives. Chaque trait de l'un des sexes trouve son contraire dans l'autre sexe.[34] Chez la femme, tout est nerveux et sanguin, donc une source sensible qui est cause des vapeurs, de l'hypocondrie et de l'hystérie. A l'opposé, tout est mesuré et calculé chez l'homme, donc une source morale qui est garante de son équilibre.[35] La femme appréhende un fonctionnement organique qui

[29] Pierre Roussel (1742-1802) tient sa formation de l'Université de Montpellier. Médecin à Paris, il marque son influence de la nouvelle initiatique vitaliste de l'école de Montpellier fondée par les médecins Bordeu (1722-1776) et Barthez (1734-1806). Dans Pierre Roussel, préface, *Système physique et moral de la femme* (Paris: Caille et ravier, 1813) liv.
[30] Pierre Roussel, *Système physique*, 10.
[31] Pierre Roussel, *Système physique*, 17
[32] Comme le synthétise très bien Anne Vila, Roussel moralise certains traits physico-anatomiques ou inversement, il anatomise certains attributs moraux (*Enlightenment and Pathology* [Baltimore: The Johns Hopkins UP, 1998] 245).
[33] Pierre Roussel, *Système physique*, 217-23. Dans une moindre mesure, Roussel consacre une partie à l'homme à la fin de son traité. Il insiste sur sa bonne constitution et à la différence de la femme, c'est sa tête qui commande à toutes les autres parties du corps (*Système physique* 223-34).
[34] Anne Vila, *Enlightenment and Pathology*, 244.
[35] Anne Vila, *Enlightenment and Pathology*, 250-54

limite ses facultés intellectuelles, provoque ses maux, son caractère et sa dépendance à l'homme.[36] Ces principes sensibles trouvent déjà leur source dans la médecine ancienne, comme le fait rappeler Elizabeth Williams.[37] Le concept des humeurs d'Hippocrate marque son influence sur ses contemporains, mais également sur la thèse médicale de la Renaissance, ainsi que sur le dix-septième et dix-huitième siècle. Roussel n'omet pas d'y faire référence lui-même. Dans son traité, il rappelle que les quatre tempéraments que le climat fait varier sont constitutifs du système organique humain.[38]

Ce que le discours médical apporte de nouveau, c'est de pouvoir légitimer la subordination de la femme à la seule fonction de la reproduction de par son organisation organique, évidence matérielle qui démontre que tout y concourt: "La femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée" (Roussel 2). La femme n'est véritablement son sexe et n'accomplit son but qu'à travers la maternité, fonction qui lui donne son statut social:

> Lorsque la femme s'est acquittée de cette fonction, qui est celle qui la distingue spécialement de l'homme, sa tâche est finie. Après avoir donné la vie à un nouvel être, elle lui a donné la force de la conserver lui-même. Tout ce que la nature avait fait de particulier pour la femme, n'était que pour la conduire là: lorsqu'elle y est arrivée, le plan de la nature est rempli.[39]

Sa nature est l'unique aboutissement de ce plan, et toute autre distinction ne peut que la projeter hors de son sexe. Le système de Roussel présente une femme qui dépend de ce seul principe organique. Toutefois, bien que la femme soit à elle seule tout son sexe, cet

[36] Malebranche confirme ce postulat et déclare que c'est "sa structure anatomique et physiologique qui définit la femme d'une relative infirmité de l'esprit" (Souligné par Paul Hoffmann, *La femme dans la pensée des Lumières* (1977), [Genève: Slatkine Reprints, 1995] 97).
[37] Elizabeth Williams, *The Physical and the Moral* (New York: Cambridge University Press, 1994) 57.
[38] Pierre Roussel, *Système physique*, 309-12.
[39] Pierre Roussel, préface, *Système physique*, lx.

organe n'en est toujours pas un.[40] Le pubis n'est pas pris en compte en tant qu'organe génital, car seul le phallus reste véritable organe sexuel. L'homme représente celui qui produit sexuellement; la femme ne fait que recevoir le principe vital de l'homme. Sur ce point, le médecin rejoint le principe de Poulain où la femme, considérée une abstraction cérébrale, devient maintenant une abstraction sexuelle.

La femme trouve sa justification dans sa physiologie qui devient un principe métaphysique, car il reprend le mythe du salut justifiant sa place dans la sphère familiale et sociale à travers la fonction de la continuité de l'espèce.[41] Le discours médical de Roussel use du principe différentiel clinique pour envisager une norme sociale qui concède à la femme la seule fonction procréative et domestique et à l'homme, celle de l'action créative. L'union des sexes est fondée "sur le besoin de se reproduire" et "le but commun du travail."[42] A la femme, la tâche de reproduire, et à l'homme, celle de produire. La thèse rationaliste, elle, s'attache à dire que c'est de la décision propre à l'être de pouvoir juger de lui-même. [43] Cet argument envisage l'affirmation de l'individu par sa seule capacité à raisonner et enlève à l'inverse toute affectivité. La thèse rationaliste implique que la femme pour exister ne doit pas être femme. La thèse médicale de Roussel, au contraire, soutient qu'elle ne doit être que cela.

Par conséquent, qu'est-ce la femme pour le siècle des Lumières ? La philosophie du dix-huitième siècle débat sur ces deux concepts, mais elle s'accorde dans son but qui est celui d'acheminer une réformation sociale et politique envisageant une meilleure société. Le débat sur la femme est plus que jamais mis en avant, mais il tend à suivre la

[40] Michelle Le Dœuff souligne avec justesse que Roussel "genitalizes the whole body, but degenitalizes sex" (*The Philosophical Imaginary*, trans. Colin Gordon [London: The Athlone Press, 1989] 145).
[41] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 120.
[42] Pierre Roussel, *Système physique*, 382.
[43] Paul Hoffmann, *La femme dans la pensée des Lumières*, 61.

thèse médicale qui élabore un système social en fonction de la considération physiologique de la femme et de l'homme. A la femme revient la sphère privée de par sa faiblesse organique, et à l'homme la sphère publique de par sa force et résistance. Nombreux sont les philosophes qui se rapprochent de cette thèse médicale, aussi bien dans son aspect clinique que social, comme le démontrent les différentes définitions de la femme dans *L'Encyclopédie* (1751-1772).

L'article "Droit naturel" du Chevalier de Jaucourt (1704-1780) se distingue de la pensée médicale, mais il s'en rattache dans l'aspect social. Jaucourt y présente une femme qui ne diffère ni en cœur ni en esprit ni en corps de l'homme. La femme ne possède pas de nature distincte qui la sépare de l'homme ou l'y soumet. Elle n'est en rien la femelle de l'homme assujettie à son autorité. Rien pour Jaucourt ne justifie sa subordination au mari, sa cantonation dans les tâches domestiques et son incapacité à gouverner les affaires publiques. Ce sont les lois découlant des institutions humaines qui la rendent moins apte qu'un homme à être autonome. Le philosophe reconnaît l'injustice à laquelle est soumise la femme. Il s'en prend aux aspects sociaux qui sont l'abus autoritaire de lois arbitraires. Jaucourt termine son article en demandant aux lois réparation pour mettre à égalité les hommes et les femmes dans le mariage. Cependant, l'article s'attache essentiellement à la femme mariée. Le chevalier se montre plus préoccupé par l'évolution sociale et démographique que par le sort de la femme lui-même.[44]

Le dramaturge Joseph Desmahis (1722-1761), dans l'article "Morale" qui est le plus long des articles sur la femme, se rattache au principe physiologiste selon lequel le

[44] *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772), vol. 13 (1777), (Genève: Librairie Pellet, 1777-79) 954-56.

caractère variable des femmes est dû à "la délicatesse de leur organisation."[45] Parallèlement, il se rallie au principe physiocrate attestant que la meilleure définition de la femme est celle de sa fonction conjugale et maternelle. Enfin, Desmahis confirme le principe métaphysique où le sexe féminin est perçu comme une "douce chaleur, lumière pure qui éclaire et vivifie tout ce qui l'environne" (962). La femme est donc toujours enfermée dans son être physique ou moral.

L'avocat Antoine d'Argis (1708-1791), dans "Jurisprudence," renforce également l'idée de la femme comme fonction générative.[46] La femme est tout être du sexe féminin susceptible de procréer. Seul ce rôle lui est convié. Aux hommes, par contre, revient la possibilité de toute une variété de rôles, car "par la force de leur tempérament [ils] sont naturellement capables de toutes sortes d'emplois et d'engagemens" (962). La femme se voit restreinte à une seule perspective de vie, mais l'homme est invité à choisir.

Alors que les Encyclopédistes ont comme dessein d'envisager une vue plus égalitaire de l'humanité, eux-mêmes renforcent la disparité entre les sexes. Ils attribuent la fonction générative de la femme en alliant l'utilité sociale à la finalité naturelle de ce sexe. La femme reste un être dont les caractéristiques sont physiques, et la fonction, physiologique. Selon Maïté Albistur et Daniel Armogathe, Desmahis voit "la procréation [comme] but premier de l'union des sexes […] et aux mâles le droit de commander" (191). Parallèlement, il est intéressant de noter qu'aucun des articles ne distingue la femme de l'animal qui sont tous deux aptes à la reproduction par leur fertilité, alors que les articles consacrés à l'homme l'en différencient par sa raison. Le dictionnaire de

[45] *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné*, 956. Joseph François Edouard Desmahis n'écrivit que deux articles, "Fat" et "Femme," qui furent déjà fortement critiqués par Voltaire et Fréron (R. N. Schwab and W. E. Rex, "The Contributors of the *Encyclopédie*," *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 223 [1984] 535).

[46] Antoine Gaspard Boucher d'Argis eut également une contribution non négligeable puisqu'il écrivit plus de 4 500 articles couvrant les volumes iii à xvii (Schwab and Rex 490).

Trévoux (1704) insiste de manière similaire sur la morale sexuelle de la femme et non sur ses capacités intellectuelles.[47] Le sexe féminin doit perfectionner cette morale pour maîtriser sa nature faible en favorisant le rôle maternel. Enfin, il est intéressant d'observer qu'aucune femme lettrée ou presque n'a contribué à *L'Encyclopédie*.[48] On peut ajouter que par ce manquement, *L'Encyclopédie* démontre en elle-même au moment de sa parution l'aliénation toujours vivace de la femme.[49]

Helvétius, comme le fera plus tard Condorcet, entrevoie une égalité plus ou moins totale entre les sexes. Dans *De l'Esprit* (1758), il place tous les hommes soumis à leur intérêt et vanité. Il veut donner aux femmes "plus de hauteur et volontés à leur âme, plus d'étendue à leur esprit" dans le but de détourner l'esprit de l'homme vers des choses plus méditatives.[50] Identique à Poulain sur ce point, Helvétius pense que la femme peut apporter une contribution certaine au progrès humain si on la laisse s'y affairer. Dans *De l'Homme* (1772), il asserte que "l'homme naît ignorant: il ne naît point sot, et ce n'est pas sans peine qu'il le devient."[51] Répéter à la petite fille qu'elle est jolie, mais ne jamais louer ses talents, renforce selon lui l'inégalité des esprits accentuée par la différence d'éducation. Il semble croire à la possibilité d'une perfection chez la femme, car pour ce sensualiste, la physiologie n'influence en rien la capacité intellectuelle. Helvétius donne certes tout pouvoir aux sens, qu'il dit être plus développés chez elle, mais il considère que ces sens "n'ont pas plus d'esprit qu'un Voltaire" (202). Néanmoins, il conclut en

---

[47] Souligné par Lieselotte Steinbrügge, *The Moral Sex*, 23, 32.
[48] Seule la contribution d'une femme a probablement eut lieu. La Marquise de Jaucourt, belle-sœur du chevalier, aurait écrit les articles "Falbala" et "Fontanges" (Schwab and Rex 488).
[49] Vera Lee, *The Reign of Women in Eighteenth-Century France* (Cambridge: Schenkman Pub. Co., 1975) 73. Comme l'observe Vera Lee, nombreux philosophes ont souligné les injustices faites au sort de la femme. Ils ont encouragé comme Voltaire son avancement intellectuel et artistique, mais ils n'ont jamais pu penser à elle en termes d'émancipation socio-économique (*The Reign of* Women 73).
[50] Helvétius, *De l'Esprit, de l'homme, notes, maximes et pensées, le bonheur, lettres* (Paris: Fayard, 1909) 71.
[51] Helvétius, *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (Paris: Fayard, 1989) 49.

disant qu'il est préférable que la femme s'en tienne au rôle maternel, bien que cela ne découle pas de sa physiologie. Pour une meilleure cohésion sociale, la vocation de la femme reste celle de passer de la maison paternelle à celle du mari, d'accoucher et de s'attacher uniquement à la "conservation de l'espèce" (736). Pour la plupart, la pensée philosophique exclut la femme de la sphère publique et la lie à la domesticité.

Le débat de Thomas et Diderot alimente la confusion quant à la construction d'une représentation dominante de la femme. Dans "Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles" (1772), Thomas relate que la femme est un être faible qui engendre le mépris ou la pitié de par son malheur et sa douleur.[52] Il retrace, certes, à la manière de Christine de Pizan les actions des grandes dames de l'histoire depuis l'antiquité, mais il ne peut expliquer ces gestes que dictés par leur imagination ardente et leurs sensations:

> Si la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté, si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination, si la multitude et la variété des sensations, qui fait partie de leurs grâces leur permet cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées. (107-08)

Leur imagination est trop large pour avoir de grandes idées qui demandent une raison froide:

> Il serait de moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités. […] L'imagination semblerait bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes, a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire. […] Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien. (109-10)

La femme, selon Thomas, n'est pas capable de véritable esprit. Elle n'est capable que de "parure de l'esprit, de coquetterie de l'esprit" (155), fidèle à son plan de paraître.

[52] "Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur" (A. L. Thomas, "Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles," *Qu'est-ce qu'une femme?*, éd. Elisabeth Badinter [Paris: POL, 1989] 54).

Comme Rétif le fera plus tard, Thomas reproche aux hommes et femmes surtout de vouloir sortir de leur sexe.[53] Par crainte d'une trop grande indépendance prise sur l'homme, Thomas suggère de remettre la femme à ce que sa nature l'a formée, l'amour. Chez ce philosophe, l'obtempération est le seul attribut allégué à la nature féminine.

Diderot répond au contraire que ce comportement vertueux est un masque à une nature violente. Dans "Sur les femmes" (1772), il rétorque au traité de Thomas que l'âme des femmes n'est pas plus honnête que celle des hommes, et qu'elles n'ont pas en elles ces vertus prétendues.[54] Diderot pointe la duplicité de Thomas qui révèle son imprécision sur la question de la femme. Cette indétermination vient du fait qu'il considère Thomas "un hermaphrodite qui n'a ni le nerf de l'homme ni la noblesse de la femme" (166).

Diderot se veut à l'opposé de Thomas. Plus incisif, il marque le discours matérialiste de son époque où les idées morales de l'individu dépendent entièrement de l'état de son organisme. Sa philosophie déterministe ne laisse aucune place à la liberté morale, car tout se trouve inscrit dans le corps. Ainsi, la femme se voit gouverner par sa physiologie et plus particulièrement, son utérus: "La femme est un être de passions et d'émotions commandée par son utérus […] l'utérus constitue son essence et détermine ses pensées et ses expériences" (34-5). Cet organe tient la forme d'un agent indépendant qui prend pouvoir sur la femme, jusqu'aux souffrances de sa grossesse.[55] Le sexe devient le porte-parole qui régit l'ensemble de sa personne.[56] Dans la pensée du philosophe, la femme n'a aucune liberté d'action ou de jugement et n'est que le témoin impuissant de

[53] "Les deux sexes se dénaturèrent; l'un mit trop de prix aux agréments, l'autre à l'indépendance" ("Essai sur le caractère" 151).
[54] Denis Diderot, "Sur les femmes" (1772), *Qu'est-ce qu'une femme?*, 184.
[55] Marie-Hélène Huet, *Monstrous Imagination* (Cambridge: Harvard University Press, 1993) 82.
[56] Dans *Les Bijoux indiscrets* (1748), Diderot met en scène les sexes des femmes qui parlent. A travers la métonymie de l'organe, le sexe devient l'incarnation du sujet féminin.

ses sens qui ne peuvent se contenir. Elle est comme un corps qui la trahit, mais qui doit se conformer pour pouvoir exister. La femme se conforme pour exister, mais ne s'obtempère pas naturellement comme chez Thomas.

Diderot marque un profond pessimisme à travers le principe corporel commandant le sexe féminin.[57] Dans *La Religieuse* (1760), il suit déjà sa philosophie déterministe où la femme est prisonnière d'elle-même quelle que soit la situation dans laquelle elle est placée. Il dénonce le sort subit par les jeunes femmes dans les couvents et leur cloisonnement, non pas par sympathie mais pour en montrer l'inutilité. Suzanne, comme toutes les femmes, a des tendances perverses qui amènent à la folie et à la mort si elles essaient d'être contenues. Il est inutile pour la société d'essayer d'étouffer la nature de la femme, car la répression fait d'elle un monstre. Cependant, comme la femme ne peut pas être non plus autorisée à vivre selon sa vraie nature, il ressort de ce texte l'idée que la femme est perdante quoiqu'elle fasse.

Dans "Sur les femmes," Diderot ne voit dans le sexe féminin que limitation et considère comme seul remède et mesure de survie, la mise en conformité.[58] Cette conformité se tourne "naturellement" vers le principe reproductif. Diderot estime que, même chez les peuplades les plus primitives, la sexualité est construite sur la contrainte de ce principe exclusif qui guide la communauté. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville* (1772), il suggère que l'épanouissement de la femme ou de la communauté est attaché à une sexualité strictement procréative: "L'heureux moment pour une jeune

[57] Comme le souligne Gita May, il compatit d'une certaine façon avec les femmes "en tant que victimes de leur propre physiologie et en tant que victimes de la société," mais il se contente de dire que les femmes se montrent incapables de rivaliser avec les hommes ("Diderot misogyne?," *Vérité et littérature au XVIIIè siècle*, éd. Paul Aron [Paris: Honoré Champion Editeur, 2001] 198).

[58] Natania Meeker souligne très justement que, dans cet article, Diderot est très concerné par la place qu'occupe la femme dans le processus de changement social ("All times are present to her," *JEMCS* 3.2 [2003] 69).

fille et pour ses parents, que celui où sa grossesse est constatée!"[59] La femme est un corps prisonnier de ses passions, mais qui peut à travers la maternité se conformer et exister socialement. La grossesse devient la réalisation de son être, l'aboutissement de sa téléologie féminine. Toutefois, la femme reste dans le fantasme du philosophe, un être mystérieux par l'attachement à son sexe.[60]

Pour Jean-Jacques Rousseau, il est tour à tour un libérateur pour l'homme et un emprisonneur pour la femme. Dans l'*Emile* (1762), le destin de la femme se conforme à celui de l'homme:

> Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.[61]

Comme chez Poulain, la femme est supérieure à l'homme en intuition, observation et sens pratique, traits qui touchent uniquement les sens et qui la destinent au rôle de mère entièrement vouée à sa famille.[62] Sophie doit se destiner au bonheur de l'homme et à la propagation de l'espèce afin d'éviter les débordements qui la feraient sortir de son futur rôle. Elle doit apprendre juste ce qu'il faut pour se faire apprécier de son époux, se préserver des avances des autres hommes et réprimer leurs mauvaises manières ainsi que celles des enfants. Selon Rousseau, "son empire commence avec ses vertus" (731). Léon

---

[59] Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* (Paris: GF, 1972) 167.
[60] Comme l'ajoute Gita May, la figure féminine chez Diderot reste "sublime" en bien ou en mal. La femme est "créature d'instinct et de passion, d'énergie primitive plutôt que de jugement et de réflexion" ("Diderot misogyne?" 195).
[61] Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, collection de la Pléiade, vol. 4 (Paris: Gallimard, 1969) 703.
[62] "Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si bonne heure? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner" (*Emile* 708).

Abensour observe que Rousseau a déjà pensé à la formule proudhonienne: “émanciper la femme, c’est la corrompre.”[63]

Sophie trouve son bonheur laissée à son état de nature d’être subordonnée et dépendante. Sa liberté et son affirmation dépendent de son insistance à se contraindre et à accepter cet état naturel: “En devenant votre époux, Emile est devenu votre chef; c’est à vous d’obéir, ainsi l’a voulu la nature.”[64] Mary Trouille souligne avec justesse que Rousseau appréhende une égalité entre les hommes mais renforce l’image de l’inégalité entre l’homme et la femme. Elle résume bien le principe contradictoire qui se dégage de la philosophie rousseauiste dans l’*Emile*.[65] Il est clair que d’un côté, Rousseau magnifie le culte de la sensibilité, laissant entrevoir une liberté pour l’individu, mais que de l’autre, il cloisonne cette sensibilité pour la femme qui doit être tournée vers le seul intérêt de l’homme et du bien social.[66] En cela, il rejoint Roussel dans son système. Chez Rousseau, la femme est affectée à la restriction et la contrainte parce qu’elle est “femelle” pendant toute son existence, alors que l’homme est invité à une totale libéralisation de son être parce qu’il n’est “mâle” que pendant quelques moments de son existence.

Enfin, la fin du dix-huitième siècle s’interroge à nouveau sur l’éducation de la femme comme l’avait fait le siècle précédent. A la question proposée par l’Académie de Châlons-sur-Marne: Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l’éducation des femmes? Laclos répond par le traité *De l’éducation des femmes* (1783), clair plaidoyer limitant encore les attributs de la femme. Pour l’écrivain, le mal des passions est sans

[63] Léon Abensour, *Histoire générale du féminisme*, 167
[64] Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, 865.
[65] “In Rousseau’s view, it is the nature of man […] to be free and equal, just as it is the nature of woman to be dependent, unequal, and subordinate” (Mary Trouille, *Eighteenth-Century Women Writers Respond to Rousseau*, diss., Northwestern U, 1988 [Ann Arbor: UMI, 1988] 23).
[66] Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, 496.

remède chez la femme, comme il le montre un an auparavant avec le roman des *Liaisons dangereuses*.

Dans *Les Liaisons*, Mme de Tourvel subit un sort tragique pour avoir succombé à ses passions après les avoir tant combattues. Pire, Mme de Merteuil est punie pour avoir essayé de changer sa destinée en ayant "élaboré la théorie de l'autarcie féminine et […] réalisé la pratique."[67] Cette femme révoltée choisit la dissidence pour vivre sa propre destinée. Cependant, elle doit vivre dans la clandestinité pour réaliser cette destinée. Son sort montre un personnage tragique voué à l'échec.[68] Le roman dévoile toutefois un Laclos controversé, quand il fait évoluer l'univers de la transgression en en montrant les causes. Le récit témoigne de la servitude des jeunes filles comme Cécile qui, sorties du couvent, ne peuvent que marquer une docilité consentante. Mme de Merteuil elle-même a été condamnée à s'auto-éduquer et à la dissimulation, seul choix logique. La situation de Mme de Merteuil suggère que la femme esclave des hommes n'a qu'une seule ressource à elle, celle de la tromperie.[69] Pourtant, cette tromperie est punie dès lors qu'elle est exercée. Le mal des passions est donc sans remède chez la femme.

A la différence de Diderot, Laclos semble prendre le parti d'exalter la sensibilité du sexe féminin. Dans *De l'éducation des femmes*, il abandonne toute formation d'ouverture pour construire une femme selon son état de nature, "pure présence physique" qui apparaît dans sa "transparence et son immédiateté."[70] A l'opposé de ses prédécesseurs, Laclos préconise pour la femme considérée porteuse de fantasmes un

[67] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 193.
[68] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 194-95
[69] Chantal Thomas, introduction, *De l'Education des femmes*, par Choderlos de Laclos (Paris: Jérome Millon, 1991) 20, 27, 31.
[70] Chantal Thomas, introduction, *De l'Education des femmes*, 36.

"programme physique" pour encourager une vie sexuelle spontanée et intense.[71] Il désire qu'elle développe son langage corporel, sa sensualité et tactilité. Il aborde la question de l'éducation de la femme selon sa corporalité et son affectivité seules. La femme est "un projet aimable qu'il [Laclos] veut former et non un individu responsable."[72] Laclos confirme ce postulat lorsqu'il asserte qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des filles et que ce "serait un malheur de plus pour elles et pour nous [les hommes]."[73]

La naturalité exaltée se cache bientôt derrière le principe respectable de la perpétuation de l'espèce. Encore une fois, la nature a destiné la femme aux lois de la reproduction. Laclos suit la thèse de ses prédécesseurs en ne confiant à la femme que la tâche d'enfanter et de materner. Pire, cette mission accomplie, la femme doit se détacher de l'enfant. Elle est jugée maintenant inutile à son éducation. Les plaisirs passés et la tâche remplie, la femme de Laclos "n'est plus qu'un enfant mieux instruit" (78). Ce à quoi elle doit s'attacher est la préservation de ses charmes, le perfectionnement de son style d'écriture et de langage, et l'acquisition des connaissances nécessaires pour comprendre les objets auxquels s'intéressent les hommes. Elle gagne un peu en esprit mais doit rester discrète sur ces connaissances. Le principe d'éducation préconisé par Laclos reste finalement dans le courant de la thèse de l'époque, celle de témoigner de l'homme.

[71] Chantal Thomas, introduction, *De l'Education des femmes*, 40.
[72] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 188.
[73] Choderlos de Laclos, *De l'Education des femmes*, 46.

Sous la Révolution se profile toutefois une philosophie marquée de l'emprunte du droit avec Condorcet qui annonce une humanité redéfinie en marche vers le progrès.[74] Dans *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794), il imagine le progrès humain par l'effacement de l'inégalité entre les sexes:

> Parmi les progrès de l'esprit humain, les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes l'inégalité des droits funestes à celui même qu'elle favorise. On chercherait en vain des motifs de la justifier par les différences de leur organisation physique, par celles qu'on voudrait trouver dans la force de leur intelligence, de leur sensibilité morale: cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, et c'est vainement qu'on a essayé depuis de l'excuser par des sophismes. [… Il faut] favoriser les progrès de l'instruction, et surtout à la rendre vraiment générale, soit parce qu'on l'étendrait aux deux sexes avec plus d'égalité, soit parce qu'elle ne peut devenir générale, même pour les hommes, sans le concours des mères de famille.[75]

Condorcet fait ici référence à une égalité de droits et non plus une égalité de nature biologique, ce qui laisse espérer une émancipation prochaine inscrite dans les lois. Il dit qu'il n'est pas possible de déterminer avec exactitude si la femme est capable d'atteindre le même développement intellectuel que l'homme, car très peu de femmes ont accès à l'instruction. Aussi se réfère-t-il aux femmes en tant que mères et en termes de bonheur collectif. Il songe au progrès pour le bonheur de l'humanité, mais où la femme reste encore un moyen et non la référence. Condorcet reste toutefois l'homme fort des lois et du bonheur humain tout entier. En 1790, il est en faveur de droits civiques pour les femmes leur permettant d'accéder à la fonction publique, d'être représentées en

[74] Député à l'Assemblée législative en 1791 et à la Convention nationale en 1792, Condorcet (1743-1794) s'y trouve chargé d'un projet de Constitution. Son comité est dissous, et il est arrêté sous la Terreur et mis en prison pour avoir critiqué la nouvelle Constitution adoptée en 1793. En prison, il écrit son texte majeur, le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794). Philosophe dans sa politique, il croit au progrès et à la perfectibilité du genre humain. Son ambition est de réformer la société "par étapes, en adaptation à l'évolution des mœurs." Ses projets sont cependant sans suite, étant vite évincés par la hâte révolutionnaire (J. Tulard, J.-F. Fayard et A. Fiero, *Histoire et dictionnaire de la Révolution française 1789-1799* [Paris: Editions Robert Laffont, 1987] 109, 291, 352, 442, 670-71).

[75] Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (Paris: GF, 1988) 286-87.

assemblée et de voter.[76] Selon lui, ce droit leur est dû, car les femmes sont autant raisonnables et sensibles que les hommes, et il n'empêche en aucun cas "la domesticité" (142). Pourvoyant les femmes de droits civiques, mais les limitant à une fonction dite naturelle, le député n'échappe lui non plus à la pensée dominante de l'obédience maritale.

Cependant, bien que Condorcet suive cette pensée, il veut apporter en tant qu'homme politique plus de concret en termes de réalité vécue par la femme. En 1792, il propose un projet de réforme de l'instruction publique. Selon lui, qui est convaincu du progrès intellectuel et moral de l'humanité, l'éducation doit être similaire aux deux sexes qui ont tous deux droit au corps enseignant.[77] Condorcet justifie cette volonté en louant le mérite du progrès des Lumières, des enfants et de la famille. Il juge que cet état devrait aider l'homme à conserver son propre savoir en ce que ce dernier peut le partager avec la femme: "J'ajouterai encore que les hommes qui auront profité de l'instruction publique en conserveront bien plus aisément les avantages, s'ils trouvent dans leur femme une instruction à peu près égale" (220).

Cette mesure qui envisage d'amoindrir les inégalités entre les hommes et les femmes aide au progrès social. Les études du premier degré suffisent à certaines femmes, mais le Conventionnel se garde d'empêcher à celles qui ont plus de dispositions d'aller plus loin. Cette ouverture représente un potentiel à l'enrichissement des Lumières. Enfin, son décret mentionne instituteurs et institutrices au niveau primaire. Il ne précise pas au niveau secondaire et supérieur si les professeurs sont également des deux sexes. Néanmoins, Condorcet veut rétablir les droits naturels en rétablissant les

[76] Condorcet, "Sur l'admission des femmes au droit de cité," *Œuvres*, éds. Arthur O'Connor et M. Arago, vol. 8 (Paris: Firmin Didot Frères, 1847-49) 141.
[77] Condorcet, "Sur l'instruction publique 1791-1792," *Œuvres*, vol. 7, 215.

droits civiques de tous. En ce sens, Condorcet imagine une réhabilitation de tous les hommes au sein de cet ordre, mais pas de la femme indépendamment.

Toutefois, en 1794, Condorcet encourage sa fille à devenir autonome pour échapper à la dépendance maritale. Il lui suggère de se suffire à elle-même à travers l'apprentissage d'un travail: "Prends l'habitude du travail, non seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté, sans l'être de la dépendance."[78] Il l'invite à choisir un travail où l'esprit et les connaissances sont exigés et auquel elle peut prendre plaisir. Comme le souligne Vera Lee, Condorcet permet une avancée prépondérante en matière d'éducation, "an equality of educational opportunity for all classes and for both sexes."[79] Il prône pour une ouverture de destinée sociale en invitant l'expression des deux sexes et de toutes les classes. Le but de Condorcet est d'envisager tous les individus au sein d'une collectivité qui travaille pour le progrès de l'espèce humaine toute entière.

Au niveau littéraire, le milieu porte également un témoignage assez juste de la position sociale du sujet féminin. Le théâtre et le roman se font les porte-paroles de l'injustice de la condition de la femme, mais néanmoins ils n'envisagent pas de véritable changement. Les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu montrent bien l'oppression des hommes, aussi bien occidentaux qu'orientaux, sur le sexe féminin. Les lettres écrites par des femmes expriment uniquement la dépendance et l'affliction face à l'autorité masculine. Elles témoignent de l'homogénéité des nations quant à l'image de la femme

[78] Condorcet, "Conseils de Condorcet à sa fille" (1794), *Œuvres*, vol. 1, 611.
[79] Vera Lee, *The Reign of Women in Eighteenth-Century France*, 95.

et de son sort. Montesquieu marque néanmoins un certain espoir avec la fin du sérail et la révélation contestataire de Roxane qui défie l'autorité masculine:

> Comment as-tu [Uzbek] pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices? Que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs? Non! J'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.[80]

Le théâtre de Marivaux et de Beaumarchais concède également la parole aux personnages féminins, cependant la préoccupation première reste la glorification de l'amour et non la réhabilitation de la femme au sein de la société. A travers le personnage de Lisette dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730), Marivaux montre que c'est sa destinée sociale et non sa nature qui marque sa condition. Lisette, qui se substitue à sa maîtresse, joue son rôle à la perfection, alors que Dorante, Arlequin et Silvia trahissent leur milieu. Elle est la seule à pouvoir sortir de son cadre et jouer le jeu du badinage mondain. La pièce innove dans le sens où Marivaux bannit certaines conventions sociales. Dorante renonce à son milieu, et Silvia choisit son mari. La pièce reste, cependant, conformiste du fait que les rôles, bien qu'inversés, demeurent intacts. Dorante épouse une fille de sa condition, et Lisette doit rester à sa place.[81] Marivaux fait certes observer l'injustice de la condition féminine, mais l'ordre social est préservé à la fin.[82]

Il fait de même dans *La Nouvelle colonie* (1729). Un groupe d'individus se retrouve isolé et refait son ordre social. Les femmes de toutes conditions réagissent pour

[80] Montesquieu, *Lettres persanes* (Paris: Librairie Générale Française, 1995) 394-95.
[81] Lisette, qui discerne l'émotion de Silvia, est défendue de prononcer un jugement sur sa maîtresse qui trahit ses sentiments. Silvia lui profère: "Dès que je vous le défends sur ce ton-là! […] Elle a des façons de me parler qui me mettent hors de moi; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi […]" (Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard* [Paris: Librairie Larousse, 1991] 76).
[82] Voir Annie Collognat-Barès, *Maîtres et valets dans la comédie du XIIIe siècle* (Paris: Pocket, 1999) 120-24, 183-86, 223-26.

dénoncer les injustices et décident de faire valoir leurs droits: " […] il n'y a plus qu'une femme et qu'une pensée ici."[83] Elles jurent la désobéissance au mari et refusent le mariage, mais rapidement leur révolte se heurte à leurs penchants sensibles et contradictoires. Elles se présentent tour à tour jaseuses, indisciplinées, vaines, divisées et jalouses. Enfin, Marivaux use de l'intervention artificielle de l'attaque des sauvages pour faire rentrer les femmes dans leur foyer et les faire renoncer à leurs ambitions. La femme retourne d'elle-même à son ménage.[84] Mise à l'écart de la question de la défense de la société, elle redevient l'être résigné qui se sacrifie: "Viens, mon mari, je te pardonne; va te battre, je vais à notre ménage" (671). A la fin, Marivaux crée un unanimisme social, où les femmes restent prisonnières de leur condition. Certes, Marivaux donne la possibilité d'expression aux femmes, mais il n'envisage pas de changer leurs positions. Il pose plus le débat en termes de classe qu'en termes de genre, comme le fait plus tard mais plus radicalement Beaumarchais.

Dans *Le Mariage de Figaro* (1784), le problème de la condition féminine est amené par le refus de Barthelo d'épouser Marceline, avant et après la révélation de leur enfant. La faute est rejetée sur la femme seule, et Beaumarchais montre, à travers Marceline, l'humiliation et la duperie dont les femmes sont victimes par les hommes:

> Hommes plus ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse. […]
> Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respect apparent, dans une servitude réelle.[85]

Cependant, à travers les personnages de Suzanne et de la comtesse, la pièce suggère que les femmes peuvent obtenir réparation par l'union. Les deux femmes arrivent à déjouer

[83] Marivaux, "La nouvelle colonie," *Théâtre complet*, collection de la Pléiade (Paris: Gallimard, 1949) 642.
[84] François Moureau, introduction, *L'Ile des esclaves; La Colonie*, par Marivaux (Paris: Cicéro, 1994) 21, 23-4.
[85] Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (Paris: Gallimard, 1996) 185.

le plan d'un maître et d'un mari. Toutefois, bien que Suzanne fasse obstacle au comte quant au droit du seigneur, elle reste dans sa caste; elle reste Suzon, loyale à ses maîtres. En tant que servante et fiancée, elle garde le rôle d'instrument. Son destin est d'épouser le valet dont elle est le rattachement direct. La comtesse garde le rôle de l'épouse aimante et pardonnante qui désire uniquement retrouver son mari. Elle reste indifférente au sort de Marceline et à celui de Suzanne, si ce n'est qu'elle lui sert d'aide au stratagème. Le débat reste perçu en termes de classe et non de genre, car chacun reste à sa place à la fin. Néanmoins, chez Marivaux et Beaumarchais, l'illustration des limites imposées par les classes sert de témoin à celles, identiques, imposées au genre.[86]

De manière générale, la littérature du siècle des Lumières pose dans l'adversité et le malheur toutes les héroïnes qui se sont refusé à accepter leur condition sociale. La dissidence est vouée irrémédiablement à l'échec dans la littérature de ce siècle. Que ce soit chez Diderot, Rousseau ou Laclos, la femme est condamnée à la mort si elle transgresse l'ordre établi. Les Suzanne, Julie et Mme de Merteuil périssent alors que les Silvia, Suzon et Cunégonde survivent.

Dans le conte *Candide* (1759) de Voltaire, Cunégonde survit par sa dépendance. Elle survit parce qu'elle ne résiste ni au capitaine, ni au juif, ni au gouverneur. Personnage adjuvant et monolithique, elle n'existe qu'à travers ses charmes. Voltaire la présente attachée à l'homme mais de manière inconstante. Lorsque Candide déclare: "Mais de quelle maladie est-elle morte ? Ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied ?," il marque l'ironie du comportement vain de la femme.[87] Attachée au luxe, Cunégonde existe en épousant le

[86] Voir Annie Collognat-Barès, *Maîtres et* valets, 170-74, 216-26.
[87] Voltaire, *Candide* (Paris: Larousse, 1970) 40.

gouverneur, mais surtout dans sa tromperie avec Candide. A la fin, enlaidie et devenue acariâtre, son seul espoir d'existence demeure encore et toujours dans son attache à l'homme. Candide répond positivement à sa supplique et accepte de l'épouser: "Elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu que le bon Candide n'osa pas la refuser" (122). La femme chez Voltaire survit non différemment que par sa dépendance de l'homme.

Les Lumières reconnaissent certes les besoins de la femme, mais ceux-ci ne doivent pas représenter une menace pour la survie de la dominance mâle. A la fin du siècle, l'attitude défiante des femmes est bannie, et parallèlement l'idéal du bonheur conjugal est loué. Mercier, dans son *Tableau de Paris* (1781-89), dénonce toutes les femmes qui ont des situations déviantes. Jouir d'une émancipation est impensable. Dans sa relation avec l'homme, la femme fait partie intégrante d'un plan social qu'elle n'est pas permise d'opposer. Le mariage est son seul salut et la dot son malheur, car elle en prive certaines. Seule la sphère privée de la vie conjugale et familiale lui est consacrée: "[…] elles veulent être absolument où la nature ne veut pas qu'elles soient; et tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire."[88]

La pudeur est ce qui leur est assujettie à défaut des forces. Selon Mercier, les prostituées "se donnent après tout pour ce qu'elles sont; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie" (594). Les femmes qui laissent leurs vertus pour l'esprit et le langage dérogent davantage à leur sexe que celles qui les laissent pour la luxure. Le vice de l'émancipation est plus méprisable que celui de la lubricité. Leur tentative est par ailleurs

[88] Mercier, *Tableau de Paris* (1781-89), éd. Jean-Claude Bonnet, vol. 1 (Paris: Mercure de France, 1994) 146.

perdue d'avance, puisque dès lors qu'elles publient: "Elles ont d'abord contre elles la plus grande partie de leur sexe, et bientôt presque tous les hommes. L'homme aimera toujours mieux la beauté d'une femme que son esprit; car tout le monde peut jouir de celui-ci."[89] Suivant la pensée du moment, Mercier s'insurge contre toute situation d'indépendance comme le célibat, le libertinage, et surtout le divorce. Seule la domesticité conjugale est acceptable: "[…] les vertus domestiques, les plus pénibles de toutes, mais aussi les plus satisfaisantes, voilà leur véritable gloire" (565). L'aboutissement du destin féminin se tient dans l'espace clos d'une maison, au mieux, d'un salon.[90]

Finalement, la représentation de la femme dans l'imaginaire collectif du siècle des Lumières suit les traces de ses prédécesseurs, mais elle ajoute l'idée de considérer sa nature au plus haut point sexuée. Le fantasme décuplé de ce siècle envisage pour cette nature physique, soit sa répression, soit son exaltation. Comme le souligne très justement Geneviève Fraisse, cette représentation double de la femme se témoigne à travers son statut juridique qui n'en est pas un, et qui la place entre la mère ménagère et la courtisane. Simplement mise en dehors de la sphère publique, elle n'est pas une esclave. Sa condition sociale en est toutefois comparable, ajoute Fraisse, considérant que l'esclavage n'est aboli qu'en 1794 et rétabli dans les colonies à partir de 1802.[91]

1.3 Le statut social au féminin

Ironiquement, il existe un contraste entre l'image "incontrôlée" de la nature féminine, et la situation d'enfermement dans laquelle elle se trouve réellement. Dès

[89] Mercier, *Tableau de Paris*, vol. 2, 1010.
[90] Et encore, même le salon peut avoir l'expression d'un lieu corrupteur et dissipateur. Propre à exciter les passions, le monde du spectacle dans sa grande généralité est dénoncé par Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758).
[91] Geneviève Fraisse, *Muse de la raison* (Aix-en-Provence: Alinéa, 1989) 124.

l'enfance, l'éducation des filles de la classe bourgeoise se passe à la maison ou en couvent. Placées le plus souvent en couvent au début du siècle, elles reçoivent le minimum et en sortent aussi inexpérimentées que lors de leur arrivée. Par contre, la seconde moitié du siècle, influencée par les philosophes maternalistes, envisage les jeunes filles éduquées à la maison.[92] Le soin apporté à l'éducation ne se porte plus sur la religion et les travaux domestiques uniquement, mais aussi sur une pédagogie et hygiène propres à parfaire son rôle de bonne épouse et mère.[93] L'éducation est toujours une affaire de contraintes, mais qui vise maintenant des idéaux bourgeois.

Les établissements scolaires pour les filles sont beaucoup plus financiers que pédagogiques, si ce n'est le soin apporté à la religion.[94] Les écoles restent une manière de contrôler les filles et valoriser les valeurs morales, maternelles et domestiques.[95] Dans la pédagogie monacale, les sciences sont totalement ignorées. Ce sont les prières récitatives et maximes pour servir dieu qui sont privilégiées. La lecture et l'écriture sont vouées à l'éloquence, le latin pour les actes notariés, les travaux de fil et d'aiguille pour le trousseau, et les tâches ménagères pour le foyer. Le par cœur dispense des explications littéraires ou théologiques, aussi les langues étrangères sont bannies. Par contre, la musique, ainsi que la danse et le dessin qui sont propres à leur condition physique et apportent l'agrément des autres, sont pratiqués.[96] Les principes pédagogiques déployés pour les filles relèvent plus d'une suite de contraintes que d'une véritable éducation.

---

[92] Martine Sonnet, *L'éducation des filles*, 12-17. La société confie à la femme le strict minimum exigé à sa survie et à sa reproduction "biologique d'abord puis sociale, morale et religieuse" (*L'éducation des filles* 13).

[93] Sophie est amenée à une éducation sous la forme d'un refrènement. Elle doit rester modérée dans tous ses soins: dans celui du corps, de la nourriture et du langage (*Emile* 748-54).

[94] En 1760, les lieux éducatifs féminins s'élèvent à 253 dans Paris et sont payants à 76,5% (Martine Sonnet, *L'éducation des filles* 31-2).

[95] *L'éducation des filles*, 43.

[96] *L'éducation des filles*, 240, 251, 255.

Dans les écoles, surtout dans les communautés séculières pures, les actions sont uniquement d'ordre pénitentiel, et l'éducation est une inculcation de principes défendus.[97] L'école est un "garde-fous" pour isoler les femmes géographiquement et temporellement, les dépersonnaliser et empêcher la déviance par une apparence sobre et un enseignement récitatif.[98] Ce principe de cloisonnement et de contraintes est relié à l'idée du grand renfermement de l'âge classique que développe Foucault au sujet du monde carcéral. Le couvent peut se comparer à l'emprise sociale et morale que la prison opère sur l'individu.[99] Il sert, de manière similaire, d'autre lieu de cloisonnement, placé entre la maison paternelle et le domicile marital.

Il existe, donc, comme le signale Martine Sonnet, une contradiction qui persiste entre les idées réformistes des Lumières et le quotidien de l'école des filles. L'éducation des garçons est toujours plus importante, car elle garantie la pérennité de l'affaire paternelle. A contrario, celle des filles est toujours inconséquente, car leur rôle est ailleurs.[100] Selon les chiffres d'Olwen Hufton, à partir de 1800, 65 % des hommes signent leurs noms contre 35 % pour les femmes.[101] Une grande partie de la population, surtout femme, est exclue de la vision progressive des Lumières.

Le dix-huitième siècle s'apparente et varie en même temps des structures du dix-septième siècle. La femme aristocrate est la maîtresse des salons, mais du point de vue

---

[97] *L'éducation des filles*, 150.
[98] *L'éducation des filles*, 232.
[99] Au dix-huitième siècle, le phénomène d'emprisonnement agit non plus seulement un pouvoir sur le corps mais davantage sur l'âme: "A l'expiration qui fait rage sur le corps doit succéder un châtiment qui agisse en profondeur sur le cœur, la pensée, la volonté, les dispositions" (Michel Foucault, *Surveiller et punir* [Paris: Gallimard, 1975] 22). Le principe d'isolement assure maintenant le pouvoir constant d'une autorité sur l'individu (*Surveiller et Punir* 240). L'autorité exerce son contrôle et modèle le sujet selon sa volonté. De manière comparative, le couvent pour la fille n'agit pas différemment de l'environnement carcéral décrit par Foucault. L'individu se trouve mis à l'écart afin de ne pas entraver le bon fonctionnement de l'ordre social.
[100] Martine Sonnet, *L'éducation des filles*, 286.
[101] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her* (New York: Alfred Knopf, 1996) 20.

juridique, elle reste toujours sous le contrôle marital.[102] L'autorité du chef de famille reste entière. Les femmes comme les hommes sont, depuis son institution en 1636, sujets à la lettre de cachet qui peut les faire emprisonner ou exiler sans jugement. Le mariage marque essentiellement le bon fonctionnement social et économique avec la passation des richesses et des enrichissements.[103] Une fois mariée, la femme devient "l'égale" de l'homme, mais dans le sens qu'il peut jouir de ses biens comme il l'entend.[104]

Pour reprendre le terme d'Hufton, la parole de la femme est en réalité "mutilée." Sa personne devient, ainsi que ses enfants, propriété du mari qui en est responsable des dires et gestes.[105] Les hommes sont les seuls à s'insérer dans un contrat social qui véhicule leurs droits, et la conception du mariage présuppose le principe de propriété sur la personne du partenaire féminin.[106] Sans contrat de mariage fait d'avance, la femme n'a droit à rien, et surtout pas à ses propres biens.[107]

Paradoxalement, la philosophie dix-huitièmiste souhaite le consentement mutuel et le compagnonnage des mariages, mais peu d'entre eux le sont hors convenance. Le mariage est souvent indifférent et adultère.[108] Comme le souligne Abensour, la classe aisée "s'accorde dans les mœurs ce que les lois lui refusent" (162). Il y a tolérance envers les tromperies des deux sexes dans le mariage, mais le mari a juridiquement tous

---

[102] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme français*, 173-74.
[103] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 64.
[104] Adrienne Rogers, "Women and the Law," in Samia Spencer ed., *French Women and the Age of Enlightenment* (Bloomington: Indiana UP, 1984) 35.
[105] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 56.
[106] Carole Pateman, *The Sexual Contract* (Stanford: Stanford UP, 1988) 168. La loi salique, qui découle du code des Francs saliens et qui exclut les femmes de la succession à la terre, est toujours en vigueur au dix-huitième siècle. Même les reines de France, comme le rappelle Lynn Hunt, n'ont aucun statut autoritaire. Placées sous cette loi qui fut réinterprétée, les reines ne peuvent hériter du trône (Lynn Hunt, *The Family Romance of the French Revolution* [Berkeley: U of California Press, 1992] 89).
[107] Souligné par Adrienne Rogers, "Women and the Law," 35.
[108] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 105, 148.

droits sur sa femme, seul considéré un individu à part entière, alors que la femme, une close du contrat.[109]

En cas d'adultère de la part du mari ou de prostitution, celui-ci n'est pas jugé. Si l'adultère est de la part de la femme, elle encourt la séparation, le divorce, la violence, voire l'assassinat qui est un acte pardonnable, ayant des circonstances atténuantes. Au niveau de l'annulation du mariage, précise Hufton, elle ne peut arriver qu'en cas de consanguinité ou stérilité de sa part à elle, de séparation de longue durée et d'humiliation subie dans le cas où le mari impose sa maîtresse à la maison.[110] Le mariage, bien que devenu un contrat social à la Révolution, se défend toujours derrière l'idée du sacrement qui ne peut être brisé que dans la mort. L'épouse abusée, violentée ou violée, ne peut clamer l'innocence, car elle est jugée consentante ou provocatrice de l'acte sur sa personne.[111] Il faut attendre 1792 pour que le divorce s'obtienne sur accord mutuel pour cause d'incompatibilité, et 1793 pour que les biens soient parties communes et la suscription des enfants attachée aux deux parties quelque soit la prise en garde. Ces lois servent plus profitablement aux hommes qui obtiennent le divorce plus facilement. L'adultère de l'épouse suffit toujours à l'obtenir, et le divorce est finalement retiré en 1816.[112]

Vis à vis des enfants, la politique nataliste des institutions rend la femme prisonnière de la nature qui lui est attribuée. Elle est rendue coupable, si elle est stérile, ou si l'enfant a une déformation. La faiblesse de l'esprit féminin, dominé par une

[109] Charles Kunstler, *La vie quotidienne sous Louis XVI* (Paris: Hachette, 1950) 6.
[110] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 262.
[111] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 57-8.
[112] Adrienne Rogers, "Women and the Law," 44 et Geneviève Fraisse, *Muse de la raison*, 105-10.

imagination débordante, rend la femme coupable de produire des monstres.[113] L'imagination maternelle est telle, que la femme est capable de corrompre la nature au degré de monstruosité ou bien de ressemblance parfaite.[114] Il faut attendre la fin du siècle pour voir les médecins accoucheurs et le lien de l'utérus au système génératif, mais la césarienne ne se procède encore que sur la femme décédée.[115] Enfin, l'idée nouvellement répandue d'une éducation maternelle nourrie du sein rend aussi exclusivement la responsabilité à la mère. Dans le discours révolutionnaire, la femme se voit confiée la mission politique d'engendrer une nation forte par sa maternité.[116]

Concernant le travail, peu de femmes en trouvent hors mariage, et elles obtiennent peu de promotion sociale du fait de leur maigre formation. De manière générale, une fois la femme mariée, la domesticité est le seul contexte. Comme le souligne Elisabeth Fox-Genovese, le système économique bourgeois, qui se met en place, identifie irrévocablement la sphère domestique comme féminine.[117] Cependant, comme toutes les femmes ne sont pas dotées, le travail féminin existe bel et bien, mais il apporte uniquement un plus à la famille ou tout simplement à la fortune du mari.

---

[113] Marie-Hélène Huet fait observer que la science de la génération au début du XVIIIème siècle trouve son argumentation dans les dérangements de la nature féminine: "Indeed, not only can the maternal imagination corrupt nature to the point of producing monsters, but the mother's body can so trouble the imagination that it produces monstrous disorders within society, politics, and finally science" (*Monstrous Imagination* 61).
[114] Une femme adultère peut engendrer un enfant illégitime à l'image du mari par son seul pouvoir d'imagination. La ressemblance n'est pas d'ordre naturel, pas plus que la monstruosité, mais revient à la seule subjectivité de la mère (Marie-Hélène Huet, *Monstrous Imagination*, 79-80)
[115] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 191.
[116] Lynn Hunt indique que, sous la Révolution, le rôle le plus important pour la femme devient le rôle de mère et d'éducatrice de la nouvelle génération de patriotes, et après 1792, de Républicains (*The Family Romance of the French Revolution* 123). Le pouvoir générateur de la femme devient une force politique. La femme incarne, selon Julia Douthwaite, "the image of the mother as nursemaid to the citizenry" (*The Wild Girl, Natural Man, and the Monster* [Chicago: The University of Chicago Press, 2002] 217).
[117] "Buttressed by a capitalist economy and a systematic bourgeois political economy, it unequivocally identified the domestic sphere as female" (Elizabeth Fox-Genovese, "Women and Work," in Samia Spencer ed., *French Women*, 124).

L'industrialisation met certes la femme à contribution, mais elle la confine dans des travaux divers et sans reconnaissance. Le début du siècle marque peu de changements dans les campagnes, qui restent rétrogrades et misogynes. L'ouvrière agricole a des conditions de travail précaires, et les travaux les plus rudes et ingrats. Les femmes travaillent toute l'année de par leur domesticité, alors que les hommes se reposent l'hiver, les travaux des champs finis.[118] En ville, la population augmentant, le travail féminin devient dur à trouver. Mal payée, car considérée entretenue, la femme reçoit en 1787 quinze sous contre vingt-six pour l'homme.[119] Elle représente toutefois une force manuelle conséquente, étant peu chère. L'idée est cependant mal vue, car sa place est au foyer. Elle ne devrait pas prendre le travail de l'homme. Les gains vont au mari pour enrichir la fortune familiale. Outre son renvoi facile en récession, le salaire de la femme se négocie directement avec le mari. C'est lui qui le reçoit directement sur le terrain de travail. Enfin, s'il est malade, la femme fait un travail supplémentaire ou du travail domestique pour compenser le déficit.[120]

Parallèlement, les conditions de travail de la femme sont dangereuses, lorsqu'elles se trouvent en dehors de l'affaire paternelle. Les viols, abus, renvois et violences sont réguliers, et les plaintes ne sont pas entendues, car le mari est en charge de faire tenir sa langue à sa femme.[121] Que ce soit dans le mariage ou le travail, la parole au féminin est mutilée. La femme oisive est jugée inutile dans une société de plus en plus industrieuse où chacun doit apporter sa contribution, et la travailleuse est surexploitée et bafouée.

[118] Charles Kunstler, *La vie quotidienne*, 85-7.
[119] Charles Kunstler, *La vie quotidienne*, 135.
[120] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 90-9, 155-75.
[121] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 290-91.

Le sort des femmes non mariées et des prostituées est encore plus dur. Le dictionnaire de Trévoux range dans la catégorie de prostituée toute fille abandonnée ou avec délit, mais aussi les femmes entretenues, courtisanes et artistes.[122] Les femmes prostituées sont jugées pour scandale et désordre public, mais elles sont surtout mal vues parce qu'elles se professionnalisent. La prostitution féminine engendre un manque à gagner pour le mari, même si ce revenu est souvent une nécessité causée par les salaires miséreux des femmes ou le chômage créé par l'exode rural. Ces filles sont surtout mal vues parce qu'elles sont célibataires. Elles détournent l'homme marié du lit conjugal dont il procurerait de nouveaux sujets à la nation.[123]

La prostituée casse les règles de la destinée sociale de la femme en véhiculant l'image du péché et de la faiblesse, alors qu'elle n'est pour beaucoup qu'une femme misérable et pauvre dont la nécessité provoque ce sort. De plus, la prostituée est condamnée et jugée de manière fictive et généralement envoyée à un hôpital-prison, alors que son partenaire n'est jamais inquiété. Etant celle qui débauche, son séjour à l'hôpital, qui est surtout un endroit correctionnel, peut durer à vie.[124] Selon Erica Bénabou, "autorité publique et autorité familiale pourront se conjuguer en matière de mœurs."[125] Si l'honneur de la famille est menacé ou tout simplement pour cause de trouble à l'ordre public, la fille peut être enfermée. La déclaration de 1713 ne voit pas de différence entre la prostitution publique et la débauche publique ou vie scandaleuse. Provocatrice du désordre des mœurs, la prostituée entraîne le désordre social et le désordre tout court, parce qu'elle défie les valeurs de la famille, du mariage, et enfin de l'ordre public. Elle

[122] Souligné par Erica Bénabou, *La prostitution et la police des mœurs au dix-huitième siècle* (Paris: Librairie Académique Perrin, 1987) 31.
[123] Erica Bénabou, *La prostitution*, 311-26, 450.
[124] Erica Bénabou, *La prostitution*, 21-3.
[125] Erica Bénabou, *La prostitution*, 23.

est finalement la perturbatrice d'un monde ordonné, où elle devient l'agresseur en s'argentant et en dilapidant les fortunes. Elle est l'image de l'harmonie sociale brisée et en est punie.[126]

Une femme qui se retrouve seule à la mort de son mari est aussi jugée par la société de manière punitive. Une jeune veuve doit porter le deuil du mari un an et demi et doit rester recluse pendant les six premiers mois. A l'opposé, le mari ne porte le deuil que seulement six mois et peut réapparaître à la cour dès le début du deuil.[127] Par ailleurs, la veuve peut toujours être utile à la société soit en étant remariée à un homme soit à l'église. Néanmoins, une veuve âgée incarne souvent l'image maléfique de la prédatrice en manque d'un nouveau mâle.[128] Quant à ses conditions de survie, elles sont souvent contraignées. Sans contrat de mariage préalable, ses biens dépendent totalement du testament marital, et son salaire n'ayant pas été calculé avec l'esprit d'indépendance et d'autonomie, la veuve survit souvent avec difficulté. La vieille fille vit en général moins longtemps que la femme mariée, et pour celle qui se consacre au corps ecclésiastique, elle a souvent un sort plus favorable, car liée à dieu, elle l'est avec le monde. Entrer sous les ordres, ou simplement aider l'église, lui permet une association avec le clergé et la société. Néanmoins, le pouvoir masculin reste maître sur ces novices, où les mères religieuses perpétuent le message de la religion patriarcale.[129]

Finalement, le statut juridique de la femme ressort d'un contrat qui renforce la notion de genre. L'être féminin n'existe pas en tant qu'individu social, mais en tant que genre différencié sexuellement. Les lois ne lui apportent pas un statut de citoyenneté,

[126] Erica Bénabou, *La prostitution*, 32-41.
[127] Charles Kunstler, *La vie quotidienne*, 329-30.
[128] Olwen Hufton, *The Prospect before Her*, 226.
[129] Olwen Hufton, *The Prospect before Her*, 423.

mais un sexe. Créées pour l'ordre social uniquement, elles assujettissent ce sexe quel que soit son niveau social. Certaines femmes réagissent, mais ce sont surtout celles d'une élite lettrée qui ont la possibilité de se faire entendre. Le dix-huitième siècle se distingue d'avoir insufflé à la femme une image exclusivement sexuelle contre laquelle certaines femmes lettrées, salonnières, écrivaines et engagées ont pu surtout s'élever.[130]

1.4 La réaction féminine

Ce siècle riche en discussions et en réactions trouve en la salonnière ou femme lettrée le désir de se mêler au débat sur sa condition. Des femmes de la classe moyenne interviennent également, et surtout à la veille de la Révolution. Il y est question de relativement peu de femmes, toutefois. De Marie de France à Christine de Pizan et Louise Labé, la femme lettrée est consciente d'être lésée et le déplore. Madeleine de Scudéry (1607-1701) ne s'est jamais mariée et s'est donné un idéal de vie en s'insurgeant contre l'éducation absurde donnée aux femmes.[131]

Au dix-huitième siècle, les salonnières abandonnent les mondanités pour devenir des femmes d'esprit. Auto-éduquées, elles se donnent une mission éducative personnelle d'épanouissement intellectuel, mais aussi une perspective de carrière en donnant au salon une forme sociale ouverte. L'ouverture d'un salon, toutefois, ne représente pas toujours la perspective d'une avancée féminine. Mme de Lambert, qui en ouvre un pour se dissuader du jeu, marque un désir de rentrer dans l'ordre social. De plus, elle parle

[130] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 207.
[131] Sous Louis XIV, apparaît déjà une revendication féminine d'ordre spirituel avec Gabrielle Suchon (1631-1703). Son *Traité de la morale de la politique* (1693) et *Du Célibat volontaire ou la vie sans engagement* (1700) revendiquent un changement de juridiction face à la condition féminine, mais ils renforcent encore la sujétion de la femme en "l'exhortant à témoigner de ses qualités de docilité, de douceur, de piété que le monde exige d'elle" (Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 159). Suchon suit une pensée chrétienne et rejoint donc ses consœurs des quinzième et seizième siècles en ne demandant que le respect dans l'union et non un changement radical.

davantage de gloire à son fils et de religion à sa fille.[132] Certaines salonnières servent de "marche pied" à la carrière de leur mari. Parmi elles sont Mmes Helvétius et Necker.[133] Ces femmes n'ont jamais eu la volonté d'amputer la souveraineté de l'idéal philosophique de leurs maris.[134] Comme l'indique Londa Schiebinger, les salonnières ont servies à la cause des hommes et non à la leur.[135]

La salonnière acquiert un enrichissement personnel mais sans gloire aucune. Elle reste généralement dans l'ombre des esprits masculins. De plus, beaucoup de femmes lettrées s'accordent sur les idées philosophiques masculines, et leurs écrits montrent souvent les mêmes paroles que celles proférées par les hommes sur les femmes.[136] Suchon, au siècle précédent, suit Poulain, et Mme d'Epinay (1726-1783) suit Rousseau, du moins au début. Pour Dena Goodman, le but des salonnières n'est pas de dominer, mais de partager et d'être au même plan. Le but essentiel du salon est de satisfaire un besoin éducatif personnel détaché de l'autorité masculine, sans autre motivation et récompense que ce but recherché.[137] En allant plus loin, Madelyn Gutwirth qualifie le salon de lieu oisif de liberté aristocrate sans profondeur.[138] La gouvernance et l'influence des salonnières se limitent assurément au cadre du salon. L'autorité d'opinion reste un privilège exclusif des hommes.

---

[132] Elizabeth Williams, "Physicians, Vitalism, and Gender in the Salon," *Studies in Eighteenth-Century Culture* 29 [Baltimore: The Johns Hopkins UP, 2000] 13-4 et Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 196.
[133] Anne-Catherine de Ligneville Helvétius (1719-1800) et Suzanne Curchod Necker (1739-1794) tiennent toutes deux des salons fréquentés par les encyclopédistes, les académiciens et les médecins les plus radicaux à l'encontre de la femme (Elizabeth Williams, "Physicians, Vitalism, and Gender in the Salon," 14-6).
[134] Olwen Hufton, *The Prospect before Her* 437.
[135] Londa Schiebinger, *The Mind Has No Sex*, 32.
[136] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 196.
[137] Dena Goodman, *The Republic of Letters* (Ithaca: Cornell UP, 1994) 76.
[138] Madelyn Gutwirth, *The Twilight of the Goddesses* (New Brunswick: Rutgers UP, 1992) 94.

De manière générale, la femme qui essaie de refaire les règles prend l'image d'une prostituée. Le conflit des genres est perçu comme une gouvernance sur les hommes. Aussi les salonnières dissimulent leur dissidence ou se plient à l'idéal masculin. Mme de Lambert (1647-1733) encourage sa fille à se construire et se fortifier elle-même. Elle veut lui donner les moyens de s'élever et d'éviter la conformité pour cultiver une vie intérieure riche.[139] Mme de Tencin (1682-1749) se sauve du couvent et a une carrière d'influence de "femme galante."[140] Elle dénonce le cloisonnement monacal qui amène droit au mariage et à la subordination maritale, et conseille de trouver ses amis parmi les femmes.[141] Mme d'Epinay, enfin, est hantée par l'image que doit véhiculer l'idéal féminin en société. Toutefois, mal mariée et autodidacte, elle a le besoin de recevoir la reconnaissance des hommes et de clamer ses propres idées, bien qu'elle ait peur de publier.[142]

Dans sa lettre à l'abbé Galiani sur l'essai de Thomas, Mme d'Epinay réfute la thèse de l'infériorité physique et intellectuelle des femmes due à sa nature.[143] Elle reproche à Thomas de se ranger avec les idées reçues sur les femmes, qu'elle dit venir de l'éducation ou de l'institution. Selon elle, "les hommes et les femmes étant de même nature et de même situation, sont susceptibles des mêmes défauts, des mêmes vertus et des mêmes vices" (193). Elle marque une clairvoyance à penser en termes d'humanité et non en termes de différence sexuelle, et elle est la première à dénoncer ceux qui attribuent tout à la nature et à dire "qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient" (42).

---

[139] Catherine Daniélou, "Anne Thérèse de Lambert," in Anne Larsen and Colette Winn eds., *Writings by Pre-Revolutionary French Women* (New York: Garland Publishing, 2000) 410.
[140] Souligné par Elizabeth Williams, "Physicians, Vitalism, and Gender in the Salon," 5.
[141] Vera Lee, *The Reign of Women in Eighteenth-Century France*, 15.
[142] Mary Trouille, *Eighteenth-Century Women Writers*, 331.
[143] Mme d'Epinay, "Lettre de Madame d'Epinay à l'abbé Galiani sur le livre de Thomas" (1772), *Qu'est-ce qu'une femme?*

L'angoisse existentielle, selon elle, est l'affaire de l'humanité et non d'un sexe. Enfin, elle privilégie la raison avant le corps et invite à penser par soi-même en s'insurgeant contre l'éducation jugée trop centrée sur la féminité.

Les choses sont, néanmoins, différentes après la Révolution. Les salonnières ne marquent plus leur protestation féminine, mais décident de se ranger docilement derrière l'idéal philosophique masculin. Chez les Helvétius, tous les physiologues et sensualistes sont présents, et Madame elle-même se place à côté d'eux.[144] Paradoxalement, le salon encourage le progrès politique, mais coupe totalement de la vie publique les salonnières.

Dans le registre de l'écriture féminine, les femmes auteurs s'affranchissent beaucoup plus du joug masculin que ne le font les salonnières. Elles ne pratiquent pas l'écriture pour se divertir mais souvent pour en vivre. Quelques femmes sont financièrement indépendantes et peuvent vivre de leurs écrits. Cependant, les femmes écrivains dénoncent les manquements à leur éducation. Mme de Charrière (1740-1805), la première, déplore dans ses *Lettres de Mistress Henley* (1784) que la femme a peu de chance de survie en dehors du mariage. Elle y dénonce le principe de convention et la soumission des femmes aristocrates dans une union qui ne leur donne aucune possibilité de se concrétiser. Les lettres sont le témoignage d'une femme malheureuse, mais lucide et rationnelle, qui fait entendre que le seul choix conséquent de la femme est la résignation ou le suicide: "Dans un an, dans deux ans, vous apprendrez, je l'espère, que je suis raisonnable et heureuse, ou que je ne suis plus."[145]

[144] Elizabeth Williams souligne: "In this fashion Mme Helvétius has come to represent woman's own acceptance of the constricted vision of women that ultimately prevailed after the French Revolution and, especially, the decline of the *Salonnière* as a genuine contributor to the work of the public sphere" ("Physicians, Vitalism, and Gender in the Salon" 14-5).
[145] Isabelle de Charrière, *Lettres de Mistriss Henley* (New York: The MLA, 1993) 45.

Mme de Graffigny (1695-1758) s'attaque également au mariage, mais va plus loin en montrant à travers un regard féminin extérieur que les droits de la femme française sont bafoués dans une société dite civilisée. Elle critique le manque d'éducation des jeunes filles qui amène à la dépendance, s'attaque au mariage qui prive la femme de son bien et lui enlève sa dignité et son intégrité. Dans les *Lettres d'une Péruvienne* (1747), Zilia se refuse à cette perspective. Elle décline le mariage fortuit avec Déterville et préfère l'amitié qui préserve l'individu: "Le plaisir d'être … je suis, je vis, j'existe, pourrait seul rendre heureux."[146] Enfin, dans C*énie* (1751), l'auteur marque la complicité mère-fille ainsi que la solidarité féminine face aux malheurs conjugaux. Elle fait le choix délibéré de laisser son héroïne célibataire et héritière.[147] Seul importe l'intégrité de soi et le plaisir d'être.

Enfin, la femme auteur à succès par excellence, Mme Riccoboni (1713-1792), écrit pour vivre et en vit largement.[148] Chez cette femme lettrée et autonome, la dichotomie des sexes est purement sociale, et les seules possibilités de changements de liberté pour la femme se trouvent dans le célibat ou le non remariage, car l'union maritale n'est que servitude. Dans les *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd* (1757), elle dénonce vigoureusement l'inéquitabilité sociale et sexuelle basée sur le genre, et la manipulation et victimisation par l'homme au pouvoir. En présentant un homme de condition qui quitte son amante pour un mariage conséquent, l'auteur fait un "réquisitoire contre les

[146] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne* (New York: The MLA, 1993) 168.
[147] Carol Sherman, "Cénie," in Larsen and Winn eds., *Writings*, 478.
[148] Felicia Sturzer and Ruth Thomas, "Lettres de Mistriss Fanni Butlerd," in Larsen and Winn eds., *Writings*, 487.

hommes"[149] qui profitent du dispositif social qui les privilégie, et déplore l'impossibilité de la femme de se livrer à ses désirs, victime, elle, du préjugé social:

> Vous risquez, dites-vous, autant que moi. Vous, Mylord ? Eh quels dangers, quels périls votre sexe peut-il redouter en se livrant à ses désirs? Le ridicule préjugé qui vous permet tout, vous affranchit de la peine la plus vive qui soit attachée à la faiblesse de l'amour.[150]

De manière générale, toutes ces femmes au destin singulier mêlent à leurs souvenirs toutes leurs frustrations et leurs espoirs. Nombreuses sont celles qui ont un parcours tragique, mais elles peuvent en témoigner grâce à leur autosuffisance. Le roman féminin, par contre, marque peu de variantes, car il subit une énorme pression morale de la part des hommes écrivains.[151] Rousseau, qui accuse les salons de dégrader la nature de l'homme et de la femme, critique beaucoup les femmes auteurs, mais paradoxalement il a une grande influence sur celles qui voient en lui une ambition d'exaltation romantique.[152] Néanmoins, son ressentiment pour les femmes lettrées fait peur à plus d'une, et souvent les femmes écrivains abandonnent leur projet d'écrire ou publient anonymement.[153]

D'autres femmes singulières, rattachées au pouvoir ou pas du tout, manifestent autrement leur révolte. Deux femmes de la souveraineté, la Marquise de Pompadour (1721-1764) et Marie-Antoinette (1755-1793), se font dissidentes à leur manière et agissent en fonction de leurs intérêts personnels. Les actions de la Marquise servent à des satisfactions toutes personnelles mais n'aspirent et n'aident en rien pour l'amélioration la

---

[149] Joan Hinde Stewart, introduction, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, par Marie-Jeanne Riccoboni (Genève: Librairie Droz, 1979) xxv.
[150] Marie-Jeanne Riccoboni, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, 20.
[151] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 195.
[152] Souligné par Mary Trouille, *Eighteenth-Century Women Writers*, 497.
[153] Trouille fait ici référence à Henriette, une jeune parisienne inconnue avec qui Rousseau correspondit et sur qui il marqua son rigorisme. Mmes d'Epinay et Roland (1754-1793) publient, mais comme le souligne Trouille, elles restent hantées par les principes du philosophe (*Eighteenth-Century Women Writers* 497).

condition de la femme.[154] Elle n'a jamais été le mécène d'aucune femme.[155] La Marquise représente une exception à la règle de l'infériorité de la femme. Elle a l'ambition de s'éduquer et de se cultiver pour se forger un rôle de femme savante et philosophe. Conseillère auprès du roi, protectrice et mécène de nombreux artistes et écrivains essentiellement masculins, elle se promeut surtout elle-même comme femme savante.[156]

Marie-Antoinette, de la même manière, ne se préoccupe nullement des droits de la femme; parallèlement, les premières femmes engagées manifestent peu d'intérêt envers la Reine.[157] Elle ne s'occupe pas des autres femmes d'autres classes et de celles artistes de son entourage. Seule une femme a eu accès à l'Académie Royale en son temps, Elisabeth Vigée-Lebrun.[158] Marie-Antoinette préfère le bonheur de soi au protocole souverain et "restreint le cercle du narcissisme à sa seule personne."[159] La Reine véhicule l'image de la séduction et de la poursuite d'un intérêt personnel et égoïste. Sa féminité est mise au même niveau qu'une maîtresse royale ou fille publique.[160] Ironiquement, la place du pouvoir fait davantage de ces deux femmes des prostituées que des dominatrices de leur sort.

C'est à la fin du siècle et au moment d'un changement politique pressenti que d'autres femmes, sans aucun pouvoir ni privilège, osent s'élever contre la répression arbitraire des hommes sur les femmes. Ces femmes ne réfutent pas leur rôle de mère-

---

[154] Susan Conner, "Women and Politics," in Samia Spencer ed., *French Women*, 61.
[155] Danielle Rice, "Women and the Visual Arts," in Samia Spencer ed., *French Women*, 247.
[156] Elise Goodman, *The portraits of Madame de Pompadour* (Berkeley: U of California Press, 2000) 42, 122.
[157] Lynn Hunt, *The Family Romance of the French Revolution*, 89-90.
[158] Dans son écriture et sa peinture, Elisabeth Louise Vigée-Lebrun (1755-1842) observe bien les différents caractères de la société, mais elle ne questionne pas l'autorité (Carol Sherman, "Souvenirs," in Larsen and Winn eds., *Writings*, 574).
[159] Chantal Thomas, *La Reine scélérate* (Paris:Editions du Seuil, 1989) 81.
[160] Dena Goodman, *Marie-Antoinette* (New York: Routledge, 2003) 9.

épouse, mais espèrent simplement un peu de dignité et d'autosuffisance au sein du mariage ou en dehors. Sur ce point, elles ne sont pas si éloignées des propos de Christine de Pizan trois siècles passés, mais représentent une force plus nombreuse et plus active.

Au sein des activistes les plus engagées, à l'époque révolutionnaire, la prostituée est la grande dissidente. Elle change de nom pour échapper à la tutelle paternelle ou maritale et a le désir de se venger de l'homme d'une certaine manière en démystifiant l'acte sexuel.[161] La Révolution voit également venir les premières activistes politiques, cahier de doléances à la main, et une plus grande participation politique.[162] Cependant, peu sont les femmes qui clament l'égalité des sexes. Éparses et individualistes, elles revendiquent davantage en tant que classe exploitée aux côtés des hommes pour de meilleurs salaires ou de meilleures conditions de travail.[163] Les Révolutionnaires, eux mêmes, sont impartiaux avec elles, car ils jugent eux aussi que ces femmes dérogent de leur sexe. Olympe de Gouges (1748-1793) et Charlotte Corday (1768-1793) sont souvent en accord avec les idéaux politiques, mais ces femmes sont jugées pour avoir transgressé les lois de la nature. Les activités politiques et intellectuelles des femmes dissidentes sont rattachées à des déviances morales.

Olympe de Gouges, une des plus engagées sous la Révolution, est perçue comme dérangée et folle, car elle aspire à l'unité et la paix de la nation en ces temps de crise. Elle a pris le prénom de sa mère et anobli son nom de famille. En même temps, elle porte très haut ses idéaux politiques en conjointure avec ceux des Lumières, ce qui marque son paradoxe. Bien qu'elle représente tout ce que Rousseau répugne, cette activiste politique continue à l'idolâtrer, à le considérer comme un père et le croit celui qui encourage la

[161] Erica Bénabou, 318.
[162] Samia Spencer, conclusion, *French Women and the Age of Enlightenment,* 408.
[163] Albistur et Armogathe, *Histoire du féminisme*, 183.

femme à exprimer "ses talents naturels."[164] Elle refuse la violence et s'exprime par la plume. Elle réclame qu'une assemblée nationale représente les droits de la femme au même titre que ceux des hommes. Cependant, elle la réclame pour que simplement les mœurs soient rétablies.[165]

Dans sa "lettre à la reine" (1789), elle implore Marie-Antoinette de montrer "la consistance de son sexe" et de rétablir sa réputation en se rangeant sagement.[166] Indubitablement, cette revendication s'apparente davantage à la pensée rousseauiste qu'à un radicalisme féminin. Les droits implorés sont essentiellement ceux d'une réhabilitation du mariage et de la famille. Dans "Les droits de la femme à la reine" (1789), elle questionne davantage les lois qui régissent le mariage et se préoccupe plus du système de dot, d'adoption ou du statut de la célibataire, que des relations entre époux.[167] Son désir est de remettre dans l'ordre social les filles et femmes mises au ban de la société, et non pas les libérer du joug social. Ironiquement, alors qu'elle embrasse l'idéal bourgeois qui ne tarde pas à se mettre en place, elle est punie pour cela. De Gouges n'est pas condamnée pour ses idées politiques, mais en tant que femme pour avoir osé prendre la parole et avoir oublié les vertus de son sexe. Elle et d'autres activistes sont guillotinées avec leurs propres adversaires uniquement pour leur appartenance au sexe féminin. Si la Révolution octroie à la femme un droit, c'est celui d'être guillotinée au même titre que les hommes.[168] La grande différence est qu'elle périt non pas pour idéologie mais pour déviance sexuelle.

---

[164] Mary Trouille, *Sexual Politics in the Enlightenment*, 240.
[165] Olivier Blanc, introduction, *Ecrits politiques 1788-1791*, par Olympe de Gouges (Paris: Côté Femmes Editions, 1993) 16-30.
[166] Olympe de Gouges, *Ecrits politiques 1788-1791*, 205.
[167] Olympe de Gouges, *Ecrits politiques*, 211-12.
[168] Souligné par Vera Lee, *The Reign of Women in Eighteenth-Century France*, 124.

La victoire des Jacobins révolutionnaires anticipe la fin de toute implication politique des femmes dans la sphère publique.[169] Ironiquement, le nouvel ordre des droits de l'homme, renforcé par le discours médical de l'époque, bafoue encore plus ceux de la femme que sous l'Ancien Régime. Là où ce siècle, fort de ses idées, fait apparaître une révolte féminine, celle-ci se trouve aussitôt détruite par le nouveau régime et programme pédagogique républicain mis en place. Dès 1793, les tous nouveaux clubs de femmes sont fermés, et les activistes sont exclues de la sphère publique en 1795.[170] Sous Napoléon, il n'y a plus de salons alors que Fanny de Beauharnais (1737-1813) en tenait un tous les vendredis depuis de très nombreuses années.[171] Dans la nouvelle législation, l'article 213 du Code civil de 1804 exige que la femme doive obéissance à son mari.[172] Ce code reconnaît les hommes comme étant des citoyens de droits, mais il exclut presque totalement les femmes de cette définition.[173] La femme pendant et après la Révolution n'est toujours pas considérée une citoyenne.[174]

---

[169] Susan Conner, "Women and Politics," in Samia Spencer ed., *French Women*, 76.

[170] Léon Abensour, *Histoire générale du féminisme*, 203-04. Claire Lacombe et Anne Pauline Léon créent le tout premier club de femmes à Paris en mai 1793. Grandissant d'influence, il est vite supprimé par les Robespierristes, ainsi que tous les autres clubs. Ironiquement, le club des Républicaines a pour première volonté la défense de la patrie et l'expulsion des Girondins. Mais il marque aussi la préoccupation du contrôle des prix du grain et la lutte pour les droits des femmes dans la sphère domestique et publique. Pour les officiels, les femmes des clubs ont dérogé à leur sexe, et leur comportement fait d'elles des contre-révolutionnaires (Susan Conner & Mary McAlpin,"Claire Lacombe" and "Anne Pauline Léon," in Eva Martin Sartori ed., *The Feminst Encyclopedia of French Literature* [Westport: Greenwood Press, 1999] 298, 316).

[171] Gustave Desnoiresterres, *Le Chevalier Dorat* (Paris: Librairie Académique Didier Perrin, 1887) 145-46.

[172] "Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari" (*Code civil des Français* [Paris: Imprimerie de la République, 1804] 53).

[173] L'article 1428 du Code civil stipule: "Le mari a l'administration de tous les biens personnels de sa femme. Il peut exercer seul toutes les actions mobilières et possessoires qui appartiennent à la femme. Il ne peut aliéner les immeubles personnels de sa femme sans son consentement" (*Code civil des Français* 349).

[174] Le dix-neuvième siècle va nourrir le mythe de la femme exaltée du siècle précédent. Comme le souligne Elisabeth Badinter, ce siècle, qui est ancré dans une époque sectaire, exhibe tous ses fantasmes pour se représenter la femme des Lumières. Les frères Goncourt, admirateurs du dix-huitième siècle, dépeignent la femme à la manière imaginaire de leurs prédécesseurs. Leur texte *La Femme au dix-huitième siècle* (1862) suit le schéma sexiste du répertoire romanesque. Il peint uniquement l'aristocrate parisienne privilégiée et libérée de l'Ancien Régime ou à l'opposé, la femme marginale et misérable, porteuse de fantasmes érotiques. L'ouvrière est souvent ignorée ou dénigrée. La femme des Lumières marque le contraste admiré de la bourgeoise de leur siècle, jugée corrompue. Pour ces deux écrivains, la femme du monde est femme,

De manière assurée, le dix-huitième siècle accentue le mythe de la femme sexuée et de l'opposition différentielle. Il représente le siècle le plus constructif en matière de normes libellées envers la nature de la femme et qui seront suivies après son temps. La femme reste irrémédiablement la femelle de l'homme, mais elle acquiert un sens nouveau, celui d'être son opposé catégorique imprégné de la matière de son sexe. Surtout à l'époque révolutionnaire, elle devient une pure construction d'élaboration, placée dans un discours autoritaire en vue de donner genèse à l'homme. Cette élaboration intervient, comme le souligne Judith Butler, à cause du phénomène de dépendance auquel est soumis pour son existence le sujet mâle face au sujet "autre" femelle.[175] En devenant sujet universel, la femme marque une menace à cette dépendance existentielle.

C'est de ce danger précisément dont Rétif de la Bretonne a peur au départ. Son œuvre qui se place vers la fin du siècle, avant et pendant la Révolution, donne toute l'apparence de se calquer sur le discours autoritaire dont la volonté est de construire des normes sociales de masculinité et de féminité. L'auteur embrasse en cette fin de siècle l'idéal bourgeois de remettre la femme dans son sexe. Cette volonté se manifeste dans ses romans d'imitation mais surtout dans sa pensée systémique. Sa réforme, qui sera évoquée dans le chapitre suivant, est illustrative de ce dessein et le place parmi les réformateurs les plus réactionnaires de son temps, totalement rebutés à un certain radicalisme féminin. Rétif fait indéniablement partie d'une tradition qui le fait agir

---

les autres sont "femelles" (Elisabeth Badinter, préface, *La Femme au dix-huitième siècle*, par Edmond de Goncourt [Paris: GF, 1982] 15-26). Leur vision romantisée de la femme ne peut être plus aux antipodes de la réalité des faits énoncés précédemment, mais elle contribue à véhiculer l'image fantasmée de la femme du dix-huitième siècle.

[175] Judith Butler, *Gender Trouble* (New York: Routledge, 1990) 20.

contre l’émancipation de la femme et ne manque pas de l’affirmer tout au long de son écriture.

Chapitre II

Le réactionisme rétivien

2.1 La femme, une nature déviée dérangeante

Le thème de la femme s'intègre fortement au débat social de la seconde moitié du siècle parce qu'il constitue nouvellement une menace à l'ordre établi. L'intérêt porté à la femme dans l'œuvre de Rétif vient de l'inquiétude que ressent cet ouvrier imprimeur face à une société en évolution et qui l'effraie. Rétif est comme beaucoup de ses contemporains; il s'inquiète de voir l'homme perdre sa suprématie face à une femme qui essaie de se libérer. Aussi s'efforce-t-il à travers son projet de réforme de la rappeler à l'ordre en insistant sur la place exacte qu'elle doit occuper au sein de la société.

De manière générale, Rétif se place dans la tradition des réformateurs qui craignent de voir anéantir la dichotomie établie entre les sexes et qui est garante du contrôle de l'homme sur la femme. Sa peur du bouleversement des genres et de la licence des mœurs qui apparaît à son époque le fait réagir de manière animée et réprobatrice. Face à cette tendance, il se donne l'ambition de retracer les traits propres à chacun des sexes de manière à rétablir une hiérarchie des genres, gage du bonheur social. Considérant la femme comme instrument clé de ce bonheur et désireux de le rétablir, Rétif la stigmatise et redéfinit sa nature et son rôle au sein de la communauté. Dans *Les Gynographes* (1777), l'auteur marque la volonté de remettre la femme en position de subordination face à l'homme afin de restituer le bonheur des deux sexes. Il souhaite réintégrer au sexe féminin une nature et un rôle qui l'enferment et l'éloignent de toute

forme d'émancipation. Il veut ramener la femme à des principes dits naturels qui ont été spoliés, et qui singulièrement sont aussi normatifs.[1]

Le but essentiel de Rétif est d'abord de réattribuer à la femme sa soi-disant véritable nature, représentative d'un ordre social bien défini que l'auteur veut voir restaurer. Le principe naturel fondateur qu'il considère chez la femme est celui de sa faiblesse. Elle constitue un principe positif et véritable lorsqu'elle correspond à l'idée physique du petit être fragile à protéger ou de l'ange à sauver. De cette faiblesse physique découle sa faiblesse morale. En ce sens, la pensée rétivienne s'apparente à la thèse médicale qui fait dépendre la psychologie de la physiologie. De manière naturelle, la femme ressent de la peur face au danger, alors que l'homme possède le courage. L'auteur aime présenter les femmes comme des individus lâches qui s'enfuient au premier coup de danger, phénomène normal de par leur fragile condition. Ce principe dépasse vite le cadre de sa réforme. Il intervient aussi dans sa fiction.

Dans *Le Paysan et la Paysanne pervertis* (1787), Rétif met en scène l'évolution sociale d'un frère et d'une sœur à Paris, Edmond et Ursule, personnages apparents de lui-même et de sa sœur Geneviève. Il rend compte de tous les dangers de la ville et marque la déchéance des deux paysans devenus corrompus et prostitués à Paris. L'auteur stigmatise davantage celle d'Ursule qui après être prostituée par et avec son frère à un Marquis, est violée par ce dernier, séquestrée et mariée de force, et finalement assassinée par son frère qui la croit toujours pervertie. A travers ces épreuves, Rétif marque l'illusion de la femme de croire à une maîtrise de son destin, alors qu'elle ne peut être que

[1] Paul Hoffmann fait souligner le paradoxe de Rétif qui est de percevoir le sexe féminin à la fois comme une manière d'être et une règle: "la féminité est contradictoirement un état et une norme, une manière d'être qu'imposent aussi bien l'ordre social que les fins de la nature, mais qu'une société dépravée a corrompue" (*Corps et cœur* 167).

victime de par sa fragilité. La destinée de la jeune paysanne devenue prostituée s'annonce très vite tragique:

> Aurore [amie d'Ursule], alors poltronne comme toutes les femmes, a pâli. […] Les deux belles [Aurore et Ursule], alors plus effrayées de ce qu'elles voient que de ce qu'elles sentent, poussent un cri, et laissent tomber le fer, qui n'est pas fait pour leurs mains délicates.[2]

A travers les deux héroïnes, l'auteur montre que la femme ne peut faire face à aucun danger. Elle n'a pas le courage de l'homme de par sa faible constitution, et se trouve par conséquent toujours victime.

Fragile, la femme possède ce trait affectif qui fait d'elle un être apathique. La philosophie rétivienne suggère indirectement que l'âme de la femme est morne et précaire, à l'extrême opposé de celle de l'homme qui est active: "Tous les philosophes ont une âme matérielle, et ils ont raison; mais s'il y avait une âme active, vie par essence et ne pouvant mourir, ce serait celle du mâle, et non celle de la femelle."[3] Il est clair que Rétif oppose la femme à l'homme en terme de nature. Si l'homme a une âme active, contradictoirement celle de la femme est léthargique. Si cette âme se matérialise, elle n'en est que dévalorisée.

Le caractère apathique et peureux qui lui est assujetti ne peut la rendre que béate.[4] Sans personnalité propre, son comportement ne fait qu'imiter un modèle.[5] Charles Porter indique avec justesse que la femme chez Rétif est perçue comme un être en constante recherche d'un partenaire expérimenté.[6] L'homme devient le modèle de dépendance

---

[2] *Le Paysan et la Paysanne pervertis* (1787), (Bruxelles: Editions C.I.D., 1968) 230-31.
[3] "La philosophie de Monsieur Nicolas" (1796), *Œuvres*, éd. Henri Bachelin, vol. 3 (Genève: Slatkine Reprints, 1971) 325.
[4] Chez Rétif, le jeu de séduction s'apparente à des "des sornettes qui plaisent toujours aux filles" (*Monsieur Nicolas*, éd. Pierre Testud, vol. 1 [Paris: Gallimard, 1989] 787).
[5] "Virginie, à genoux auprès de moi, imitatrice comme toutes les femmes, priait de tout son cœur […]" (*M. Nic.*, vol. 2, 277).
[6] Charles Porter, *Restif's Novels* (New Haven: Yale UP, 1967) 71.

auquel la femme reste attachée toute sa vie comme la jeune fille à son père: “O mon cher papa je me jette entre vos bras! Soyez tout, tout pour moi, …soyez …père …amant … (Dieu tout puissant, tu ne m’as pas fait une âme pour résister à cela!).”[7] Elle quête toute sa vie la bienveillance paternaliste.

Or, ce dont Rétif a peur est que cette faiblesse naturelle devient un danger lorsqu’elle fait agir la femme “hors d’elle même,” faisant d’elle un être indécent, fourbe et bas, qui dérange l’ordre social établi. Sa faiblesse peut l’assujettir à un autre trait moral qui est la tendance au bavardage.[8] Cette propriété est tout aussi due à sa faiblesse naturelle: “Ce n’est pas comme femme que les femmes causent beaucoup, c’est comme faibles.”[9] Cette faiblesse peut l’entraîner à l’indécence morale, puis au point le plus déviant qui est celui de la fourberie.[10] La jeune fille est l’enfant qui berne ses parents; la jeune femme adroite et dissimulée se joue d’un “gendre sot et riche qu’elle et sa mère puissent mener par le bout du nez.”[11] Intéressée, la femme s’accapare sans rien vouloir apporter en retour: “Il avait offert (disait-on) de faire bourse commune. On entendait par là qu’on [Sara et sa mère] puiserait quand on voudrait dans la sienne.”[12] Sa fourberie se conçoit en particulier dans le leitmotiv de l’argent. Chez Rétif, les femmes “fléchissent” toutes pour le gain.

---

[7] *Sara* (1783), (Paris: Nouvel Office d’Edition, 1963) 58. L’auteur fait toujours de ses héros des hommes forts de leur image patriarcale. Comme nous le verrons plus loin, cela masque une interprétation différente. Comme nombreux de ses romans intimistes, *Sara* relate en réalité l’aventure malheureuse et mélancolique de Rétif quadragénaire en amant jaloux, celle d’une passion pour les charmes d’une jeune fille qui se sert de lui jusqu’à ce qu’elle trouve mieux.

[8] Edmond déclare en parlant de sa sœur: “Des femmes peuvent-elles se taire?” (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 228).

[9] *M. Nic*., vol. 2, 297.

[10] “Je m’attendais qu’une jeune fille repousserait les entreprises d’un homme marié. Il n’en fut rien” (*M. Nic*., vol. 2, 204)

[11] “Le Ménage parisien” (1773), *Œuvres*, vol. 5, 57. Dans ce récit, Rétif dénonce les caprices de l’épouse bourgeoise, adultère et exploiteuse.

[12] *Sara*, 108.

Si l'intérêt ne trouve pas satisfaction par le biais de la simulation contrôlée, l'attitude de la femme peut feindre la tyrannie hystérique, ultime principe découlant de sa faiblesse. En parlant de sa femme Agnès, Rétif insiste sur ce principe que l'épouse utilise pour essayer d'arriver à ses fins: "Elle se battait, elle faisait la folle, suivant son usage, car c'est une de ses finesses de feindre de l'aliénation après une querelle."[13] Il lui appose de la même manière le principe de perfidie à l'encontre de ses enfants, alors qu'il suggère indirectement un comportement en contrôle et plus juste de la part du père, à l'image d'un maître-juge.[14] Mauvaise épouse et mauvaise mère, la femme représente l'image de la fausseté maléfique, à l'inverse du père qui a celle de la droiture bienveillante.

Rétif accuse surtout la femme d'oublier les charmes dûs à son sexe et d'aborder à la place un comportement dévié. Selon lui, les femmes, de par leur faiblesse et leur impatience, sont à l'origine du chaos lors des événements révolutionnaires: "[Ce sont elles qui] faisaient émigrer les hommes, et […] c'étaient elles qui supportaient le plus impatiemment la Révolution."[15] L'aristocrate et la révolutionnaire, en particulier, qui représentent le moins la véritable femme, sont montrées du doigt. L'aristocratie déchue prend l'image d'une vieille femme enlaidie qui n'a plus de raison d'être.[16] Et l'engagée prend celle d'une prostituée à tête de Méduse qui pétrifie tout sur son passage:

---

[13] "La femme infidèle" (1786), *Œuvres*, vol. 5, 222. Ce roman phare constitue le récit non déguisé des reproches faits à sa femme Agnès durant leur mariage.

[14] *Ingénue Saxancour* marque bien ce concept du rapport parents-enfant. Ce roman constitue le récit des sévices subis du personnage de sa fille aînée Agnès par un mari jaloux et brutal; roman qui met en garde les jeunes filles qui se marient sans le consentement de leur père, mais aussi roman qui marque la compassion paternelle opposée à la perfidie maternelle. L'auteur fait dire à Ingénue: "Depuis ce moment je fus détestée de ma mère, mais elle voulut me garder auprès d'elle, sans doute pour avoir le plaisir de me tourmenter, car il est impossible d'imaginer tout ce qu'elle me fit souffrir: coups, pénitences, privation de manger, rapports à mon père, à qui elle voulait me rendre odieuse, tout fut employé" ("Ingénue Saxancour" (1789), *Œuvres*, vol. 5, 333). Parlant d'Agnès fille, le personnage de Rétif déclare: "Cette enfant, déjà grande et raisonnable, fut effrayée de la perfidie de sa mère" ("La femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 295).

[15] "Vingt nuits de Paris" (1794), *Œuvres*, vol. 1, 265.

[16] "C'est une grande femme, née sur les confins du Parisis et de la Normandie. Elle a six pieds; elle est maigre, sèche; elle eu l'air noble, mais elle ne l'a plu que méchant" ("La Semaine nocturne" [1790],

> [Elle est] l'image de la Chimère, dont la tête est celle d'une prostituée, dont les yeux lancent des flammes, dont la langue est celle d'un serpent, dont la bouche distille tantôt le venin, tantôt les paroles héroïques, dont les mains sont celles d'une harpie, dont le cœur est vide, ou ne fermente que par de lascives pensées, dont l'intermédiaire, de la ceinture aux genoux, est la fontaine de maux honteux, dont la cuisse est celle du bouc, la jambe celle du cerf et le pied celui du cochon.[17]

La femme engagée devient littéralement une dévoreuse d'hommes, un monstre dont le but est de s'accaparer l'identité masculine.[18] La femme mal mariée devient, à la différence de l'androgyne de l'antiquité, une virago qui s'accapare totalement le rôle masculin.[19] Cette conformation, contraire à l'état de sa nature, découle de son comportement dévié. L'idée de la femme-homme comme monstre prédomine dans l'imaginaire révolutionnaire, tout autant que celle de la femme-prostituée. Marie-Antoinette est mise en justice pour poursuite égoïste et personnelle de son plaisir seul.[20] Son image de monstre sexuel contraste avec l'image moralisatrice de la femme soumise à laquelle Rétif aspire. A travers ces deux perspectives, la femme de pouvoir, ou aspirante, représente chez l'auteur une menace à l'hégémonie masculine.

Da manière générale, la femme a peu de chance d'échapper à une réputation de pécheresse. Si elle est faible, elle est vulnérable, donc facilement séduite. Par cela, elle est doublement méprisée, car elle est coupable de succomber mais aussi de susciter la convoitise: "Il semble, d'un côté, qu'une fille, lorsqu'une fois qu'elle a succombé aux attaques des hommes, est moins à ménager; tandis que de l'autre, elle excite une coupable

---

Œuvres, vol. 1, 198). "Vingt nuits de Paris" et "La Semaine nocturne" constituent "Les Nuits révolutionnaires" (1990-1994) et représentent les quinzième et seizième parties des *Nuits de Paris* (1788), roman qui relate des histoires marquantes de certaines femmes à la veille et pendant la Révolution.

[17] "La Semaine nocturne," *Œuvres*, vol. 1, 214.

[18] "Je ferme les yeux sur le crime horrible commis à Caen où l'on vit une […] hyène à face de femme se faire un trophée de la virilité du jeune Belsunce!" ("La Semaine nocturne" 227).

[19] La fille que l'on marie à un vieux riche devient une "espèce de virago qui le bâtonne" ("Lucile," *Œuvres*, vol. 4, 239).

[20] Chantal Thomas, *La Reine scélérate*, 7.

volupté."[21] La femme séduite est rendue coupable d'être ce qu'on lui dit de représenter. En même temps, elle est tenue de se plier à cet état convoité qui la définit. Cependant, en succombant, elle n'est pas autorisée à en tirer une quelconque satisfaction, car elle est ultimement amenée aux sentiments de culpabilité et de crainte auxquelles elle est sujette: "[Elle est une] malheureuse qui ne peut que se perdre, puisqu'elle ne tire pas même parti du vice, et que sa jeunesse débordée sera suivie d'une maturité coupable, qui terminera une vieillesse honteuse."[22] Son état de faiblesse la limite et lui porte autant de préjudices.

Quoiqu'elle entreprenne, la femme est toujours stigmatisée. La vulnérabilité à l'image de la docilité est le seul aspect jugé véritablement naturel chez une femme, selon Rétif. Une femme s'éloigne de cette docilité, elle est alors dénaturée.[23] Ce terme accusateur annonce une critique acerbe de tout comportement qui ne correspond pas au modèle considéré. Cette dénature, située à l'image du monstre, est surtout liée à la confusion des genres qui s'opère au milieu du siècle, et que Rétif craint tant.[24] Aussi, s'en prend-t-il à toutes les actions du sexe féminin témoignant de cette confusion, en montrant les conséquences néfastes.

Rétif reproche à la femme de son siècle de vouloir imiter le comportement masculin, mais surtout de vouloir lui ressembler physiquement et dans ses plus mauvais côtés. Les femmes du peuple, ou les "poissardes," ont le grand tort d'ignorer le principe essentiel de plaire qui incombe à leur sexe: "[Elles] n'ont aucun des agréments de leur

---

[21] *Sara*, 53.
[22] *Journal d'une impardonnable folie*, [épisode de *La Malédiction paternelle* (1780)], éd. Pierre Testud (Paris: Desjonquères, 2002) 112. Cet épisode relate l'aventure amoureuse avec une jeune prostituée, Virginie; aventure qui eut lieu deux ans avant celle de *Sara* et qui est basée sur la même intrigue.
[23] "J'avais pour appui un excellent père, mais j'avais pour éternelle, pour implacable ennemie, une mère dénaturée" ("La femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 450).
[24] Mark Poster indique que cette nouvelle tendance de la perte de repères entre les genres est perçue comme la cause de la déchéance sociale: "The particular failing of France was the tendency of sexual roles to become confused, blurred, and even crossed in the freedom of city life" (*The Utopian Thought of Restif de La Bretonne* [New York: New York UP, 1971] 15).

sexe, car il semble que les vices les plus grossiers des hommes qu'elles affectent influent sur leur conformation."[25] Il condamne tout particulièrement la femme androgyne. Devenue stérile par sa préférence à son propre sexe, elle devient à la fois une concurrente à l'hégémonie masculine et une menace à sa perpétration. Rétif porte un regard féroce envers les femmes qui se jouent et surtout qui se détournent des hommes. Il prend en exemple le lesbianisme de son ancienne logeuse qui le porte au dégoût: "Ses crapuleuses infidélités et son goût pour les femmes m'éloignèrent d'elle."[26] Comme le signale Hoffmann, la femme chez Rétif engendre le malheur de l'homme lorsqu'elle fait entendre sa voix et ses désirs, car elle renverse consécutivement les rôles de l'asservissement.[27] Atteint dans sa virilité, l'auteur laisse place à une certaine misogynie dans sa pensée systémique, et à une sexualité agressive dans sa création romanesque.[28]

Le discours accusateur de la femme mariée est un discours souvent acerbe et violent. A travers lui, Rétif marque un acharnement à vouloir dénoncer les stigmates d'une attitude féminine calquée dans celle de l'homme: "Oh! Qu'une épouse libertine et sans économie est un véritable fléau."[29] Très loin de cette attitude dissipée réservée au seul privilège de l'homme, se trouve celle que l'auteur consacre à la femme et qui concède beaucoup moins de liberté et beaucoup plus de responsabilités. Au sein du couple, l'épouse ne peut se permettre le même jeu de l'inconstance que l'homme, car c'est à elle qu'en revient la faute. Si le mari trompe sa femme, c'est par la faute commise par cette dernière à son encontre: "Quand les hommes sont inconstants, c'est presque

[25] "Le nouvel Abeilard" (1778), *Œuvres*, vol. 3, 185.
[26] *M. Nic*., vol. 1, 923.
[27] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 171.
[28] Souligné par Martha Baker, *The Philosophical Seducer*, diss., Yale U, 1971 (Ann Arbor: UMI, 1977) 188.
[29] *M. Nic.*, vol. 1, 148.

toujours la faute des femmes, soit parce qu'elles se refroidissent les premières, soit parce qu'elles négligent les moyens de plaire" (505).

Rétif définit le rôle de la femme toujours tourné vers l'homme, destinée à porter toute son attention vers lui et à s'assurer de garder la sienne sur elle. La femme détient, ainsi, la double tâche de maintenir et de prévenir le bien-être du couple. Une femme indifférente est jugée coupable de son état, car elle est automatiquement imputée d'infidélité et accusée de faire du mari une victime.[30] Par ailleurs, la femme qui trompe est doublement dénoncée chez Rétif. En s'octroyant ce droit masculin, elle est accusée de s'approprier le contrôle total du couple et d'usurper le pouvoir de l'homme: "[…] M. Cocus resterait au fond toujours Cocus, que sa femme n'en serait que plus Galanville, et que celle qui faisait porter son nom à son mari porterait elle-même la culotte."[31] La prise de contrôle par la femme est d'une part, illégitime, et d'autre part, cause de la déchéance familiale. Comme l'indique Porter, la femme entraîne le malheur familial et social par l'autorité qu'elle s'octroie.[32]

Porter fait aussi remarquer que, dès son premier roman *La Famille vertueuse* (1767), Rétif est marqué par cet état d'esprit, et qu'il choisit conséquemment de punir la femme fautive de ce malheur en lui réservant presque toujours un sort tragique.[33] Devenue folle ou miséreuse, l'héroïne transgressante meurt toujours d'une mort prescrite comme sentence. Elle est soit assassinée, soit suicidée, ou bien elle succombe à un accident. Dans *Le Paysan et la Paysanne pervertie*, Ursule est condamnée pour sa perversité et assassinée par son propre frère Edmond. La jeune Manon, séduite par le

[30] "Dès qu'une femme se plaint de la jalousie de son mari, concitoyens, soupçonnez ses mœurs. Elle ne l'aime plus: son attachement l'importune" ("Les Françaises" [1786], *Œuvres*, vol. 2, 341).
[31] "Le Ménage parisien," *Œuvres*, vol. 5, 11.
[32] Charles Porter, *Restif's Novels*, 65.
[33] Charles Porter, *Restif's Novels*, 60-1.

patron d'Edmond, se suicide en couvent. Dans *Journal d'une impardonnable folie* (1780), Virginie, fille galante adonnée au vice, devient folle. Elle finit en couvent où elle s'y suicide.[34]

Rétif choisit également, à plusieurs reprises et dans différents romans, le symbole de l'échelle brisée ou enlevée qui provoque l'accident mortel de l'héroïne afin de l'empêcher de rejoindre son amant et d'accéder à une certaine liberté. Dans *Le Paysan et la Paysanne pervertie*, la jeune Madelon, alors enceinte d'Edmond, fait une chute mortelle en tombant de l'échelle qui devait lui permettre de le rejoindre. De manière similaire, l'épisode de "l'échelle de corde" des *Nuits de Paris* (1788) marque ce principe à travers l'illustration d'une jeune fille condamnée à rester chez elle après le retrait d'une corde mise à sa fenêtre, corde qui lui aurait permis d'accéder au monde. Rétif, acteur-témoin de la scène, va en premier lieu garder la corde chez lui, puis la concède au journaliste Mairobert suicidé en 1779: "L'échelle de corde ne fut pas retirée, mais jetée, comme il avait été convenu; je la ramassai, je l'emportai. Je l'ai gardée jusqu'en 1776, que j'en fis présent à l'infortuné Mairobert."[35] L'immobilité de la fille perdure à cause de l'intervention de Rétif. La corde, retirée et gardée par Rétif et son ami au destin tragique, symbolise le refus catégorique de l'auteur de permettre à la femme une quelconque émancipation. La corde devient objet fétiche, gardée précieusement à l'abri des regards, comme une arme potentielle uniquement conviée au pouvoir masculin. La corde ou

[34] A l'instar de *Sara*, l'histoire de Virginie présente l'aventure malheureuse de Rétif-héros avec une jeune prostituée qui se sert de lui. De ces amours déçus, l'auteur s'en venge en faisant mourir Virginie et en faisant marier Sara.
[35] *Les Nuits de Paris*, éds. Jean Varloot et Michel Delon (Paris: Gallimard, 1986) 88.

l'échelle de corde représente, chez Rétif, un pouvoir de lier et d'immobiliser la femme et dont seul le sexe masculin est habilité à disposer.[36]

Dans les œuvres de Marivaux, les héros et héroïnes grimpent tout autant sur l'échelle sociale et deviennent d'une certaine manière moins contraints. Jacob, du *Paysan parvenu* (1735), connaît une grande réussite. De fils de fermier paysan, il se transforme en grand bourgeois en devenant fermier général. Dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Dorante, le bourgeois, est prêt à épouser une servante, et parallèlement Silvia peut entrevoir une grandeur sociale. Chez Rétif, la femme qui prétend au moindre changement de sa condition est automatiquement arrêtée dans son dessein et reçoit une condamnation sans appel, accusée de transgresser sa nature et les codes sociaux. Dès le début de son parcours, dans *La Paysanne pervertie*, Ursule est dénigrée dans son ambition de s'élever: "Elle n'a d'abord que des vues d'établissement avantageuses, et au-dessus de sa condition."[37] Enfin, son destin tragique est annoncé dès son arrivée à Paris à travers ses propres mots: "Oh! Mon frère, quel coupe-gorge que ces villes!" (52).

Outre l'ambition sociale, Rétif rejette davantage l'ambition intellectuelle. Il refuse l'idée qu'une femme puisse être savante ou avoir de l'esprit et s'en déclare clairement dans ses confessions: "Vous aimiez donc furieusement l'esprit? Dira-t-on. Je l'ai toujours détesté dans les femmes."[38] Il considère l'ambition littéraire chez la femme un dessein présomptueux et bien au-dessus de ses capacités. En réalité, il trahit possiblement un embarras personnel, car la femme lettrée est une gêne directe à sa propre

[36] Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) marque l'idée de l'échelle comme signe de haute justice, signe officiel que Rétif s'approprie pour avoir le pouvoir de juger. La corde est aussi l'objet du moine cordelier Gaudet d'Arras, soi-disant ami de Rétif, qui n'a scrupule de rien et qui use de sa robe pour masquer une débauche et de sombres affaires. Dans les deux situations, la corde symbolise une arme potentielle attribuée à l'homme seul.
[37] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 915.
[38] *M. Nic.*, vol. 2, 121.

condition d'écrivain. Parlant de l'ambition littéraire d'Agnès, Rétif ne peut s'empêcher de trahir une jalousie par la gêne apportée:

> Elle venait d'être saisie de la fureur du bel esprit, communiquée par les livres que lui fournissait la société Chéreau. (118)
> J'eus à lutter contre cette prétention, portée à l'excès, qui empoisonna dix années de ma vie. (121)
> Mais on louait votre style: la tête vous en tournait. Combien de fois n'ai-je pas maudit votre maître de lecture et d'écriture! (303)

Déçu dans sa propre existence, il use de la fiction pour punir la femme qui essaie de s'élever socialement ou intellectuellement. L'héroïne qui ambitionne l'écriture est souvent réduite au silence ou fortement dissuadée dans son dessein. Chez Rétif, le sexe féminin se montre incapable d'un projet intellectuel, alors qu'une activité ludique est plus à sa portée.[39] De manière générale, il convient mieux à la femme de se consacrer "à l'aiguille" plutôt qu'à "la plume."[40] Si elle décide de prendre la plume, il lui est conseillé d'écrire plutôt de "jolies choses" au style léger et au but moral.[41]

Le concept d'ambition littéraire chez la femme se lie à la notion de fureur. L'ambition intellectuelle est d'ordre affectif et correspond à un dérangement de son sexe.[42] La fureur d'écrire de la femme est amalgamée à un avatar pathologique, alors que traditionnellement la furie peut être pensée de manière positive et représenter l'ordre moral. Dans *Roland furieux* (1502) d'Arioste notamment, la fureur illustre cette positivité. Elle est présentée comme une inspiration divine reçue par l'élu qui lui donne

---

[39] Il prend même à partie Agnès pour en témoigner: "J'aurais bien envie de m'occuper de littérature, mais c'est un métier qui demande une tension d'esprit dont je ne suis pas capable: les ouvrages manuels m'amusent et conviennent davantage à mon sexe" ("La femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 234).
[40] "La femme infidèle," 250.
[41] *M. Nic.*, vol. 2, 343.
[42] La tradition médicale lie explicitement l'activité intellectuelle de la femme (écriture, mais aussi lecture) aux pathologies féminines. La lecture de romans ou de drames exerce chez elle une influence dangereuse qui conduit forcément à un dérangement physique et moral. La lecture du roman, érotique surtout, "produit une émotion d'ordre physiologique, une espèce de surexcitation quasi-pathologique" (Jean Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main* [Aix-en-Provence: Alinéa, 1991] 71).

le libre mouvement d'assouvir ses désirs.[43] Rétif rattache cet élan à une folie bien plus basse. En voulant être auteur, Olympe de Gouges ne devient qu'une "Furie" démente pour l'écrivain:

> Olympe est un nom adopté par cette femme qui voulait passer pour auteur, et qui n'était qu'une folle." […] "Tous ceux qui m'ont parlé de Furie de Gouges (nom qui lui aurait beaucoup mieux convenu que celui d'Olympe), nous ont assuré que c'était une méchante.[44]

Comme nous le verrons un peu plus loin, la femme engagée que représente De Gouges accentue la reproche que peut avoir Rétif contre les femmes lettrées. Toute femme désireuse de s'impliquer dans un métier dit savant est systématiquement traitée "de vapeurs hystériques" et rattachée à l'ordre de la malade, car elle se détache de la normalité et contredit sa vraie nature.[45]

La femme intellectuelle est décrite ordinaire de figure, voire laide et fougueuse, alors que la véritable femme est belle et sage. La seule fille à laquelle Rétif reconnaît de l'esprit et qui l'inspire dans sa carrière littéraire est une laide fougueuse: "Rose avait un tempérament de feu, comme toutes les laides spirituelles bien conformées (à ce que j'ai observé)."[46] Chez lui, l'esprit au féminin va de paire avec la laideur et la fureur. Le conseil donné à la femme est donc d'évincer toute idée de projet intellectuel. En plus d'être contre nature, ce projet ne peut espérer égaler celui d'un homme adulte: "Hé! Rentrez dans l'obscurité qui vous convient, jeune étourdie: car, eussiez-vous soixante ans, sachez que la femme la plus spirituelle n'a que la raison d'un garçon de seize ans."[47] Ce que Rétif redoute dans cette ambition, c'est de voir la femme s'affranchir des codes

---

[43] Ludovic Arioste, *Roland furieux* (1516, 1532), trad. Michel Orcel, 2 vols (Paris: Le Seuil, 2000).
[44] "L'Année des dames nationales" (1791-94), *Œuvres*, vol. 2, 454-55.
[45] "La femme commissaire," *Les Contemporaines* (1780-83), vol. 3 (Paris: Les Yeux Ouverts, 1962) 173. Le recueil des *Contemporaines* marque le très long récit de tous les métiers féminins de Paris ou de province auquel Rétif porte son jugement.
[46] *M. Nic.*, vol. 1, 783-4.
[47] "Les Françaises," *Œuvres*, vol. 2, 343.

sociaux et délaisser son ménage. Elle remet en cause la tranquillité et la stabilité du bonheur familial en usurpant un autre privilège masculin:

> Laissez les femmes à leurs occupations! Ne les instruisez pas: elles ne doivent point l'être. Et plût à Dieu qu'elles ignorassent, comme l'agneau qui bondit sur l'herbe, et la maladie et la mort. Tout ce que nous acquérons en science, nous le perdons en bonheur, en tranquillité. Mais l'homme doit savoir, il le doit, pour préserver la femme et les enfants. Qu'il soit seul malheureux! Que je plains la femme savante! Jeunes personnes, elle est réellement à plaindre. Elle a perdu le charme de son sexe: c'est un homme parmi les hommes. (346)

La femme dite "instruite" acquiert la liberté de l'indépendance, et par cela elle est cause de chaos social.

Avant Rétif, l'*Emile* (1762) de Rousseau met en garde contre la décadence des mœurs, prône une vie proche de la nature et répand le principe de la vertu familial. D'après les idées de Rousseau, Rétif aussi appose l'état dit de nature contre le pouvoir corrupteur de la vie en société. Pour lui aussi, la tranquillité naturelle seule convient à l'expression de l'ingénuité vertueuse du cœur humain. Il a comme Rousseau le désir de prêcher un idéal et entend réformer la société. Dans *Le Nouvel Emile* (1770), Rétif déplore la nouvelle société industrielle et commerciale de Paris qui offre une chance à la femme de rivaliser avec l'homme.[48] Pareil à Rousseau, il la juge anticipatrice du chaos familial: "Les femmes elles-mêmes, à l'imitation de leurs maris, voulurent aussi commercer; […] Ce fut ici le comble du mal, et qui acheva de perdre nos mœurs."[49] Pour le moindre, Rétif regrette que la femme ne soit pas à l'image de Sophie, entièrement rattachée à son mari.

Selon lui, la femme ne peut et ne doit subvenir à ses propres besoins et encore moins à ceux de la famille. Cette ambition est une nouvelle fois interprétée comme une

[48] Clin d'œil direct à Rousseau, *Le Nouvel Emile ou l'éducation pratique* (1777) fait l'éloge du principe de vertu familial en y intégrant une étude pratique.
[49] "Le Nouvel Emile," *Œuvres*, vol. 3, 261.

prétention et de l'orgueil, surtout quand elle vient de sa propre épouse: "Agnès Lebègue […] avait l'orgueil bourgeois."[50] A travers ce témoignage personnel, Rétif montre la peur de l'homme d'être évincé de son rôle de pourvoyeur, rôle essentiel à l'existence et à l'identité masculine:

> Cette tête mal organisée crut qu'elle allait se passer de moi et se suffire à elle-même, à l'exemple de la femme de progrès, un peu mieux fondée; elle me regardait comme destitué de tout mérite et de toute capacité de régir mes affaires. (249)

Voir les rôles s'interchanger au sein du couple apporte forcément chez Rétif un niveau d'anxiété proche de la dépression.[51] Agnès, en étant autonome financièrement, démantèle le modèle de la famille traditionnelle. Elle se dérobe à sa nature et se substitue à celle de l'homme.

Outre l'ambition financière, Rétif dénonce plus fortement encore la femme qui se mêle des affaires politiques. Marqué par certains événements de la Révolution, surtout les plus violents, il en rejette la faute sur elle, et particulièrement sur la Reine qu'il accuse de s'être mêlée des affaires du Roi et d'avoir engendré le chaos social.[52] Il suit le discours de l'ère révolutionnaire qui voit en Marie-Antoinette une libertine indifférente au sort de ses gens, une dévoreuse d'hommes qui s'est abrogé le pouvoir royal et a semé le désordre social. La Reine est l'image de la transgression sexuelle, une menace à la masculinité et à la virilité des hommes, et à la nouvelle ère républicaine.[53] Rétif ne peut

---

[50] *M. Nic.*, vol. 2, 112.
[51] Comme le souligne Susan Faludi à un niveau présent, le confort apporté par le mariage traditionnel a un effet salutaire sur la santé mentale des hommes. Etre marié est plus avantageux au bien-être de l'homme qu'à la femme (*Backlash* [New York: Crown Publishers, 1991] 16-7).
[52] "Et vous, Marie-Antoinette, que de reproches n'avez-vous pas à vous faire? Comment font ordinairement les femmes, quand elles se mêlent des affaires, vous avez tout gâté" ("Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 243).
[53] Souligné par Lynn Hunt: "[…] the queen represented not only the ultimate in counterrevolutionary conspiracy but also the menace that the feminine and the feminizing presented to republican notions of manhood and virility" (*The Family Romance* 94).

que rejoindre cette pensée du moment et condamner l'action de la femme de pouvoir ou de celle qui se l'octroie. Il ne cache pas son approbation de la sentence de Charlotte Corday; il affirme: "Cette fille méritait la mort."[54] Toujours rattachée à l'image de furie, la femme engagée est le monstre destructeur responsable de la chute des hommes. Il réprouve l'*Athalie* (1691) de Racine qui énonce ce principe de voir l'homme anéanti par l'engagement de la femme: "c'est une épouse, une mère, une aïeule, massacrant tous ses fils et ses petits-fils pour régner."[55] A travers ces dénonciations, l'auteur se montre contre toute tentative de la part de la femme de montrer une image contredisant la définition qu'il s'en fait à la base.

Insistant sur le caractère fautif de cette tentative, il n'omet pas de lui attribuer tous les comportements stéréotypés qu'il juge peu naturels:

> O Femmes de Paris! Jusqu'à quand serez-vous coquettes, hautaines; frivoles, inconséquentes, dissipées, fainéantes, joueuses, gourmandes, impérieuses, bavardes, doubles, méchantes, curieuses, impertinentes, dissipatrices, ostenteuses; lubriques sans passions, jalouses sans désirs, libertines sans jouir, amantes sans tendresse, savantes sans savoir, philosophes sans raisonnement, pieuses sans religion, pensantes sans réfléchir, jugeant sans discerner; voulant gouverner par caprice; désirant ce qu'on vous refuse; dédaignant ce qu'on vous offre.[56]

Par la juxtaposition théâtrale de cette longue liste de dénigrements, Rétif trahit un attachement obsessif face au personnage féminin. L'accumulation des faits reprochés implique que la conduite féminine est décisive du sort de l'homme. Elle doit être placée sous le contrôle vigilant de l'homme.

A travers ce jugement radical, la femme est soumise à un chantage qui lui incombe la responsabilité du bonheur de la nation. Le bon fonctionnement de la société dépend de son seul comportement: "Le dernier asile de l'humanité est dans le cœur des

[54] "Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 361.
[55] "Les Françaises," *Œuvres*, vol. 2, 338.
[56] "La jolie fille de boutique," *Les Cont.*, vol. 2, 173.

femmes. Malheur à la Nation où le deuxième sexe devient féroce! Elle est perdue à jamais."[57] A travers l'intimidation, la menace et la peur, Rétif cherche finalement à créer une psychose qui trouve son coupable en la personne de la femme. En la désignant seule responsable du chaos social, il cherche davantage à punir son audace de vouloir s'immiscer dans le monde des hommes.

Concernant les révolutionnaires, nous avons vu précédemment avec l'exemple de la femme-Méduse que les femmes engagées de la Révolution sont particulièrement désignées par Rétif. Olympe de Gouges est exemplaire de sa contestation réactionnaire. Les idées de De Gouges s'inscrivent dans la pensée du moment et similairement dans la lignée prescrite par Rétif. Dans "Les Droits de la Femme à la Reine," elle implore Marie-Antoinette de donner l'exemple d'une bonne mère et épouse garante des valeurs familiales et sociales. Elle souhaite que la Reine donne la meilleure illustration de la définition de la femme. Suivant cette définition, elle invite la Reine à "travailler à la restauration des mœurs, à donner à [son] sexe toute la consistance dont il est susceptible."[58] Rétif traite cette femme engagée de folle parce qu'elle ose se mêler d'un domaine qui lui est strictement interdit, non parce que ses idées sont inconcevables. En dénonçant de Gouges, alors qu'elle n'est pas en contradiction avec sa vision, Rétif marque la peur aveugle d'un homme qui craint de perdre sa suprématie. Par conséquent, il s'emploie à refuser un quelconque crédit à la femme qui essaie de s'affirmer. Il n'a peut-être même pas lu de Gouges, quoi qu'il l'ait condamnée. S'il l'a fait, cette hypothèse vient doublement confirmer l'idée de la crainte de se voir anéantir. Trop anxieux de perdre son autorité, l'homme rétivien rejette avant tout un comportement et

[57] "Les posthumes" (1802), *Œuvres*, vol. 3, 397.
[58] Olympe de Gouges, *Ecrits politiques 1788-1791*, 205.

non des revendications. Aussi préfère-t-il étouffer les ambitions des femmes en prétextant l'idée du bonheur social menacé et se rattacher au projet de les remettre à leur place.

2.2 Une réforme attachée à l'homme

Se faisant réformateur des mœurs, Rétif préconise leur rétablissement à travers la réhabilitation des valeurs conjugales et familiales. Il désigne la femme l'unique "moyen" propre à cette tâche et fait le projet de réguler son comportement dès sa naissance. Le dessein qui est typique du siècle, est de maîtriser son être avec l'idée de "socialiser les passions."[59] En canalisant la sensibilité féminine, Rétif souhaite canaliser celle masculine et remédier ainsi à la déchéance sociale. Comme le souligne Catherine Tamareille, la femme doit se sacrifier pour le bonheur de l'homme.[60] Par son comportement responsable, elle prévient la perdition et suscite la vertu chez l'homme. Le héros du *Nouvel Abeilard* déclare: "S'il est vrai que notre sexe doit instruire le vôtre […] les regards des belles nous encouragent et soutiennent notre vertu."[61]

Le sexe féminin reçoit la grande mission de la survie de l'homme, mais encore de la nation. Pour s'y consacrer, elle doit s'adonner toute entière au seul principe de vertu. Rétif démontre, par ailleurs, la véracité de son postulat en évoquant un exemple historique. Celle qui agit différemment ne peut qu'entraîner la déchéance de la nation. Avant Marie-Antoinette, la comtesse du Barry (1743-1793), dernière maîtresse officielle de Louis XV, fut responsable de la chute du royaume par la vie transgressante qu'elle mena dans sa jeunesse: "Ce fut un de ces tendrons français qui donna la petite vérole à Louis XV et lui causa la mort" (46). Pour Rétif, la survie de l'espèce humaine est tenue

[59] Mark Poster, *The Utopian Thought*, 27.
[60] Catherine Tamareille, "La représentation de la femme," 74-6.
[61] "Le Nouvel Abeilard," *Œuvres*, vol. 3, 187.

par la seule action de la femme où il lui incombe d'être maintenue dans une sphère émotionnelle et sociale strictement définie et limitée.

Pour y parvenir, l'auteur ne voit que par le mariage. L'union conjugale étouffe toute passion. Elle est l'unique moyen de redonner sa vertu à la femme.[62] Parallèlement au mariage, la consécration se dessine plus en avant dans la maternité. Cet état réhabilite la femme de son image pécheresse et rétablit en même temps l'ordre social.[63] Jusqu'aux prostituées et aux curés, Rétif ne néglige personne susceptible de procréer. Comme ses contemporains, il dénonce le célibat et le divorce, qu'il considère des obstacles à cet état. En relatant les très nombreuses progénitures engendrées par un curé et sa quête générative, l'auteur s'assure de montrer que la femme et l'homme ne sont faits que pour procréer:

> On le verra rechercher toutes les femmes délaissées, toutes les épouses stériles, toutes les filles déterminées au célibat, pour les tirer de l'inutilité, de la stérilité, et les mettre, comme il disait, dans l'état de nature qui veut que toute plante porte fleur et fruit, que tout animal se reproduise.[64]

L'état de nature de la femme est celui d'une "plante," mot clé qui marque une vision réductrice de l'être humain.[65]

---

[62] Une femme par sa faiblesse est un être de passion qui se change en monstre et qui peut le rester à vie si on ne l'en écarte pas: "Ce monstre a encore sa mère affolée, malgré ses soixante-dix neuf ans, de fureurs utérines" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 232).

[63] Madelyn Gutwirth présente l'idée du principe de maternité comme étant seul moyen d'absolution pour la femme: "In the new materialistic morality, the tacit promise to women was that their maternity would redeem them from sexual accursedness" (*The Twilight of the Goddesses* [New Brunswick: Rutgers UP, 1992] 85).

[64] "Le Palais-Royal" (1790), *Œuvres*, vol. 2, 399-400. Ce recueil relate les histoires marquantes de prostituées sous la Révolution.

[65] Mercier, dans *Le Nouveau Paris*, dit de lui-même en parlant du moment qu'il a passé en prison pendant la Révolution: "Je déclarai à tous mes compagnons d'infortune, que je me constituais homme-plante, que je ne voulais être que cela" (Louis Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris* [Paris: Mercure de France, 1994] 601). Mercier, dans son ennui carcéral, veut vivre. Il se focalise sur sa survie physique et se réduit à l'état végétal. Ironiquement, il n'est demandé de n'être que cela à la femme, alors qu'elle se trouve, au contraire de Mercier, dans un contexte de "liberté."

Seul le principe vertueux est essentiel au discours réhabilitateur de la femme. Aussi, l'insère-t-il dans une pédagogie qui lui est destinée, garant de lui redonner sa vraie nature, et finalement son bonheur. Ce programme, comme Hoffmann le souligne, ne tient pas d'une pédagogie "mais d'un dressage."[66] A l'image de l'éducation de Sophie chez Rousseau, la réforme de Rétif veut régler de manière rigide le comportement féminin. Toute déviance est sévèrement dénoncée, voire punie. Après avoir été séquestrée, abusée, torturée, rendue malade et défigurée par la vérole, il ne reste plus à Ursule comme possibilité de survie que de retourner dans son village. Elle est contrainte de revenir dans le droit chemin. Le retour résigné dans sa campagne natale marque les vraies valeurs retrouvées et souhaitées par Rétif. Dans le village et plus précisément entourée des siens, elle peut réintégrer la sphère domestique et retrouver enfin sa vertu légitime.[67]

Une fille séduite est toujours amenée à se repentir chez Rétif, alors que son séducteur est automatiquement absout. La jeune Manon se repentit après avoir été séduite par Parangon, le patron d'Edmond, alors que celui-ci n'a jamais à se justifier de son infidélité.[68] Dans la pensée rétivienne, la femme qui ose transgresser sa nature est doublement condamnée, à la fois par les hommes, mais aussi par les femmes dites "de vertu." La mère d'Ursule et d'Edmond, les deux paysans pervertis, choisit de sauver son fils plutôt que sa fille, alors qu'il encourt un danger moindre comparé à celui de sa sœur.[69] L'homme est naturellement absout de sa corruption, au contraire de la femme qui doit obtenir son salut par la souffrance, le repenti ou même la mort. L'assassinat

[66] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 168.
[67] Souligné par Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 103.
[68] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 54.
[69] "La bonne femme depuis qu'on lui avait parlé du péril de son fils, ne songeait plus à sa fille et elle pleurait sans demander le péril, dont elle n'avait pas idée" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 251).

d'Ursule par son propre frère confirme la condamnation irrémédiable de la femme jugée seule responsable. Enfin, la décision désobéissante prise par Ingénue, personnage déguisé de la fille légitime de Rétif, de s'être mariée à un homme que son père déconsidère, est condamnée dans *Ingénue Saxancour*. Ce jugement se traduit par une punition que le père, personnage de Rétif, afflige à Ingénue en lui interdisant de quitter son foyer, alors que celle-ci est abusée par un mari brutal.[70]

L'auteur renforce son postulat en montrant que l'existence de la femme se trouve dans son entier rattachement à l'homme, même au delà de sa mort. Ce concept lié au principe de vertu s'incorpore conséquemment au principe religieux de l'union dans la mort. Lorsque le père d'Ursule meurt, sa femme décède peu de temps après. Elle obéit ainsi au principe "que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni."[71] Aussi, non content du sacrifice affectif de la femme qu'il intègre de manière sociale, Rétif réintègre le principe religieux de l'union éternelle et nie totalement l'idée de l'existence autonome de la femme. Il évite ainsi que la veuve, personnage dangereux, puisse se retrouver un jour avec des biens suffisants pour vivre de manière indépendante, à l'image de Mme de Merteuil.

Cette conception se confirme, par ailleurs, avec l'idée que Rétif se fait de la relation dans le couple. La femme n'a pas de conscience propre. Il convient qu'elle soit placée dans une dépendance, à la fois sociale et morale, face au mari. La mère d'Edmond déclare ne pas avoir la condition pour cacher à son mari sa connaissance du séjour d'Ursule à l'hôpital:

N'en parlez à personne, je vous en prie.

---

[70] "M. Saxancour ne voulait pas que je quittasse mon mari, mon fils, mon ménage" ("Ingénue Saxancour," *Œuvres*, vol. 5, 447).
[71] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 254.

> Non, non, si ce n'est à votre père et à vos frères et sœurs.
> Non, non, à personne.
> A mon mari, au moins! Une femme ne doit rien taire à son mari, et je n'y suis pas faite. (249)

La femme n'a pas non plus d'amour propre. Maltraitée, elle excuse le mari par dévotion: "Ton père me battait, et ça n'a pas empêché que je l'ai aimé, car je le pleure encore."[72] Elle incarne la psychologie typique des femmes battues et victimes de tous temps. N'ayant aucun jugement d'autorité, elle doit se soumettre à celui du mari: "Les femmes obéiront en tout à leurs maris, ne prendront que la seconde place et seront sous la puissance comme un de leurs enfants; le père ou le chef sera le souverain de la maison."[73] Toute sa vie, elle doit être la petite fille rattachée au père. Lorsqu'il n'est plus, le père est remplacé par les hommes faisant figure d'autorité patriarcale, à savoir le mari, le frère, le fils ou même l'Etat, si la femme devient pupille de la nation. La femme se trouve ainsi placée sous l'autorité masculine de sa naissance à sa mort, et même dans le cas de la disparition des parents légitimes, elle est confiée à la "protection des rois" qui sont ses tuteurs légaux jusqu'à ses vingt ans.[74]

Elle ne peut espérer en aucun cas être l'égale de l'homme. Il lui est au contraire conseillé de quitter "la chimère de l'égalité" (322), jugée préjudiciable pour elle, mais surtout pour le bonheur humain. Elle ne doit exister qu'à travers l'homme. Le bonheur apporté à celui-ci est garant de son propre bonheur à elle: "Une femme soumise, qui ne s'occupe qu'à plaire à son mari, est douce, économe, occupée, fidèle, bonne mère, et celle qui possède toutes ces vertus est heureuse."[75] Cette prescription, quoique rattachée à la

[72] "La jolie fruitière," *Les Cont.*, *Œuvres*, vol. 2, 92.
[73] "Les Gynographes" (1777), *Œuvres*, vol. 3, 110.
[74] "Le Pied de Fanchette" (1769), *Œuvres*, vol. 4, 322. Ce récit relate l'histoire d'une jeune orpheline convoitée par de vieux riches libertins mais qui est sauvée par sa vertu et récompensée par un mariage d'amour.
[75] "Les Gynographes," *Œuvres*, vol. 3, 120.

pensée traditionnelle, tient cependant son originalité dans l'idée que la femme doit d'elle-même être persuadée de sa subordination et de son infériorité naturelles. L'entière responsabilité du bonheur du mari, du couple, de la famille et de la nation revient à la femme, mais de façon naturelle. Pour parfaire à ce rôle, elle doit spontanément entrer dans un modèle de vertu et n'avoir que des émotions qui plaisent et satisfont les désirs de l'homme.[76] Elle doit redevenir ce petit être à l'image de l'enfant, et en cela, elle est ce qu'elle doit être.[77]

Rétif envisage conséquemment une éducation en conformité avec cette vertu recherchée. La femme est tout d'abord conviée à une pédagogie rigide dont les règles convergent vers une sexualité réprimée dès le plus jeune âge. Cette éducation fait échos à Molière, et aux principes qu'inflige Arnolphe à Agnès dans *L'Ecole des femmes* (1662).[78] Les mères doivent aider à la mise en place de ce principe en guidant leurs filles vers la lecture d'ouvrages chastes ou qui mettent en garde. Rétif suggère la lecture de ses propres ouvrages où les jeunes filles y "verront la punition des écarts où donnent certaines femmes."[79] Il se propose comme médiateur d'une "littérature éducative."[80] C'est par ce motif qu'il vante les mérites de ses ouvrages moraux.[81]

---

[76] Paul Hoffmann souligne l'ironie que la seule vocation de la femme est "d'apaiser en l'homme une violence innée, dont il aurait reçu d'avance l'absolution" (*Corps et cœur* 173).
[77] "Toutes les femmes me paraissaient jolies; semblables aux enfants, j'étais ébloui par les colifichets de ces poupées." (*M. Nic.*, vol. 1, 145).
[78] Le sermon d'Arnolphe consiste en une austérité de règles imposées à la femme qui devient pur objet de sa création: "Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme. / Ainsi que je voudrais je tournerai cette âme: / Comme un morceau de cire entre mes mains elle est, / Et je lui puis donner la forme qui me plaît" (Molière, *L'Ecole des femmes* [Paris: Librairie Larousse, 1959] 3.3.63).
[79] "Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 317.
[80] Pierre Testud, "Culture populaire et création littéraire," *Dix-huitième Siècle* 18 (1986) 91.
[81] Cependant, comme il sera abordé plus loin, son dessein est aussi d'ordre économique. Rétif ouvrier-imprimeur connaît bien le marché du livre. En tant qu'écrivain à partir de 1767, il représente un de ces jeunes auteurs qui subit les aléas du nouveau marché de l'offre et de la demande. Il incarne une complicité possible au sein de ce marché, montrant que les idées se font au marché. Comme l'indique également Pierre Testud, Rétif est emprunt à "la culture dominante" pour pouvoir accéder au statut d'auteur ("Culture populaire et création littéraire" 90).

Concernant la portée de l'ouvrage lui-même et de son pouvoir didactique, Rétif propose dans *Les Gynographes* un programme d'éducation guidant la femme dès sa naissance. Il demande, comme il est de tradition, que la fille reste emmaillotée pour ressentir la modestie, mais que le garçon soit laissé libre.[82] Les caresses sont prescrites afin de faciliter la docilité et faire rapidement comprendre aux jeunes filles "qu'elles sont destinées pour l'homme, qui est le chef et le souverain de la société" (92). La fille ne doit aucunement se trouver au contact des garçons durant sa jeunesse. La mixité est bannie pour éviter tout écart. Même l'amitié reste une affaire masculine. L'entente féminine est surtout à proscrire parce qu'elle est source d'insubordination ou de plaisir égoïste pur. Enfin, l'habillement doit suivre le principe de modestie, attaché surtout à bien distinguer les sexes. Seul le mari peut exiger une singularité.[83]

Cette éducation, quoique limitée et contraignante, est réservée chez Rétif à la caste bourgeoise. Instruire des paysannes ou des filles du peuple uniquement occupées au travail de peine est inutile. Chez les paysannes "aucune de ces filles n'apprendra à lire" (105). Pour les filles de la "populace," la lecture et l'écriture ne leur sont que préjudiciables. Seules ces deux matières peuvent être inculquées, si le métier l'exige, et où le calcul est nécessaire. La fonction essentielle de la femme étant celle de la domesticité, elle doit s'attacher aux règles du ménage.[84] Dans le système rétivien, il est impératif que la femme soit laissée dans l'ignorance pour que l'homme garde son contrôle sur elle, et qu'il puisse la modeler selon ses principes d'asservissement. Le

[82] "Les mouvements des filles devant être retenus et contraints dès le premier instant de sa vie et se ressentir de la modestie qu'on lui doit inspirer" ("Les Gynographes," *Œuvres***,** vol. 3, 92).
[83] "[Les épouses] toujours subordonnées au goût et à la volonté de leurs maris, qui pourront faire porter à leurs femmes tel habit et telles étoffes qu'ils jugeront à propos" ("Les Gynographes" 110).
[84] "Elle commença par régler l'intérieur de sa maison; car c'est ici la base de la bonne conduite d'une épouse" ("Les Parisiennes" [1787], *Œuvres*, vol. 2, 367).

réformateur ne veut surtout pas voir l'homme perdre ce privilège et être doublé par une épouse plus avertie comme l'a été Arnolphe par Agnès dans *L'Ecole des femmes*. Il refuse l'argument de Molière où la morale rigoriste des *maximes du mariage* imposée par Arnolphe a été sans effet sur une jeune femme vive et alerte. Pour éviter cette situation, Rétif ne laisse échapper aucune possibilité de découverte.

La femme doit rester ignorante pour être vertueuse, mais elle doit aussi détenir une beauté certaine. L'idéal féminin chez Rétif s'illustre toujours par une beauté naturelle de jeunesse et surtout de virginité.[85] La femme est imagée à travers les contours d'une jeune sylphide. Elle est la parfaite image de la divinité qui prend sa valeur à travers sa magnificence.[86] Surréelle, elle n'est pas le fruit de l'homme mais celui d'une nature gratifiante.[87] La véritable femme doit être innocente, mais elle doit toujours susciter le désir sexuel du mari afin de prévenir son inconstance. Elle doit jouer de ce qui fait d'elle une femme, son sexe: "Femme! Il faut que tout en vous, sur vous, ait votre sexe!"[88] C'est en ravivant le désir masculin qu'elle peut restituer le bonheur des deux. Elle doit étouffer tout sentiment personnel au profit de ceux exclusifs et désirés du mari: "Fais valoir, dis-je, ta beauté, tes appas: la recette est infaillible. Plus tu seras jalouse, plus il faudra que tu sois belle, attentive, douée, gaie."[89] La femme se réalise dans l'abdication à être elle-même.

Par ailleurs, Rétif réformateur propose dans *Le Pornographe* (1769) un projet de renfermement des filles publiques pour une plus grande protection de la société. Ce

[85] "Sara me répondit en m'assurant qu'elle avait son innocence première. Ce titre est sacré pour moi, lui dis-je" (*Sara* 26). L'amant lui déclare: "Reste jeune mon adorable amie, la jeunesse te va si bien" (50).
[86] "La jolie fille de boutique," *Les Cont.*, vol. 2, 150.
[87] L'abbé Delille (1738-1813), maître de la poésie descriptive et évocateur sentimental de la nature, aurait qualifié *Sara* de chef d'œuvre. Rétif surenchérit et ajoute: "Ha! L'abbé Delille avait raison! C'est un chef-d'œuvre! Mais c'est la Nature, et non l'auteur, qui l'a fait" (*Sara* 186).
[88] *M. Nic.*, vol. 1, 1026.
[89] "Les Françaises," *Œuvres*, vol. 2, 341.

projet de réformes a pour but de réguler le monde des prostituées en les envoyant dans des maisons dirigées par des administrateurs. On pourrait penser à une volonté de voir éradiquer la prostitution, mais ce projet ambitionne davantage de l'encadrer afin de mieux la diriger. En enfermant les filles, Rétif espère rétablir les mœurs en contrôlant les pulsions sexuelles masculines. Il le fait à travers la répression de celles féminines. Dans son système, la prostituée se voit placée dans des "Parthénions," c'est-à-dire des maisons closes dirigées par des administrateurs gouvernementaux et des gouvernantes, sous peine de "punitions corporelles."[90]

Sa mission, qui concerne toutes les femmes, est celle de la maternité. Même la prostituée, en tant que femme, doit être assignée à la fonction de procréation. Dès lors, elle est soustraite à un système de récompense ou de séquestration selon le succès atteint de cette mission confiée. Une prostituée tombée enceinte reçoit tous les soins particuliers au bon développement de sa grossesse.[91] Par contre, la prostituée qui avorte peut être punie d'enfermement d'une durée d'un an.[92] Le lesbianisme et la tromperie d'un prétendant au mariage sont par conséquent bannis. La sodomie ou la manipulation sont parallèlement des pratiques qui doivent être refusées.[93] La pensée réformatrice de Rétif renferme l'idée de l'époque que la perpétuation de l'espèce humaine est l'unique but des femmes. La prostituée, casée dans le "Parthénion," redevient la jeune vierge dont le seul but est la procréation.

---

[90] Rétif invente ce mot en se servant de la racine grecque "parthenos" et "parthénon," en référence à la vierge et à son temple. L'auteur envisage un lieu où les prostituées redeviennent des vierges confiées de la même mission que la mère-épouse ("Le Pornographe" (1769), *Œuvres*, vol. 3, 11).
[91] "Les filles, à la première apparence de grossesse, occuperont une portion de la maison destinée pour celles qui se trouveront en cet état; elles y seront traitées avec des soins particuliers" ("Le Pornographe" 20).
[92] "Si quelque fille se rendait coupable d'un grand crime, comme de détruire le fruit qu'elle porterait dans son sein, elle sera renfermée durant une année entière dans une maison et mise au pain et à l'eau" ("Le Pornographe" 14).
[93] Erica Bénabou, *La prostitution*, 484-86.

Pareille à une enfant, la prostituée reçoit les mêmes consignes d'usage. Elle doit être au lit à une heure dite, faire son lit et ne sortir qu'accompagnée. De même que pour l'épouse, c'est à l'homme que revient la décision de son apparence physique. Le choix de la parure et du maquillage est en fonction du goût de l'amant attitré ou du prétendant au mariage. Ayant la tâche de la pérennité de l'homme, elle est tenue pour responsable de sa santé. Son hygiène est étroitement surveillée, et ses activités sont dirigées vers tout ce qui favorise la procréation. Elle ne peut voir plusieurs hommes le même jour pour ne pas en principe entraver les "meilleures conditions de conception et gestation."[94] Enfin, l'âge maximum d'une prostituée ne peut pas dépasser trente-six ans. Rétif envisage de se consacrer aux plus jeunes et plus belles nées dans les "Parthénions" afin de les instruire au mariage et de les écarter de la prostitution.[95] Si par malchance la prostituée est laide ou mal constituée, elle est en dernier ressort formée à un métier manuel.

Ce projet sur la prostitution n'attribue visiblement à la femme qu'une fonction mécanique au but économique, étant astreinte soit à un métier désigné, soit à un programme de procréation. De plus, l'encadrement de la prostituée permet une meilleure gestion du capital économique. Son activité, ainsi canalisée, prévient la dilapidation financière par le jeu ou l'alcool. Selon la même motivation, Rétif bannit le système de dot et attribue au prétendant au mariage l'apport financier nécessaire au futur ménage obtenu par son seul travail. Grâce à ce système de cloisonnement, Rétif enlève toute liberté d'indépendance à la prostituée et rétablit l'ordre social. Le mal vénérien et la

[94] Erica Bénabou, *La prostitution*, 485.
[95] "Les jeunes filles, nées dans la maison, qui auront de la figure, seront d'abord instruites avec soin" ("Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 31).

dépense excessive qui sont causes de la dépopulation, des maux conjugaux et de la ruine sociale, se voient ainsi maîtrisés.[96]

Chez Rétif, toute femme, jeune célibataire, mariée ou prostituée, est réduite à être une machine procréative dont la vie est réglée vers ce seul but.[97] La réforme rétivienne s'attache même à changer le nom des femmes prostituées en nom de fleur, les "dépossédant ainsi de leur individualité."[98] La fleur inscrit aussi l'idée du plaisir engendré et surtout de la procréation.[99] Elles deviennent, selon Tamareille, des "marionnettes animées du seul pouvoir de séduction [où] leur vie quotidienne est contrôlée de manière à limiter leur réflexion."[100] Elles deviennent marionnettes par leur nom de scène mais aussi par leur véritable nom, car Rétif les affuble également du diminutif en ette. Elles deviennent généralement des "Fillette," "Toinette" ou "Zéphirette," ce qui les rattache au terme de marionnette et accentue l'image de petitesse et de poupée.

La réforme du *Pornographe* n'a pour principe d'encadrer la vie de la prostituée que pour contribuer à la protection de la nation. Cette réforme, souligne Bénabou,

---

[96] Erica Bénabou, *La Prostitution*, 417, 450 et Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 82.
[97] Rétif n'envisage plus la femme que comme une Cybèle: "c'est votre fécondité que tient ma constance […] je vous adore, non comme Diane ou comme Vénus, mais comme Cybèle, mère productrice" ("Les Posthumes," *Œuvres*, vol. 3, 350). L'auteur a dans son vécu l'image de femmes dont les grossesses se succèdent (Jacques Cellard, *Un génie dévergondé* [Paris: Plon, 2000] 33). Dans le récit qu'il en fait, il privilégie la naissance à la mère. Il relate uniquement le nombre de progénitures de son père sans faire mention de ses deux épouses: "D'autres enfants suivirent presque sans interruption, de sorte qu'en 1745 E. Restif était père de quatorze enfants vivants: huit filles et six garçons" ("La Vie de mon père" [1779], *Œuvres*, vol. 4, 129-30). De même, *La Vie de mon père* fait l'éloge de la vie patriarcale et relate le bonheur exclusif du père.
[98] Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 83.
[99] "Toutes les filles d'un corridor seront rassemblées dans deux salles […]. Elles y seront assises, tranquilles, occupées de la lecture ou du travail, à leur choix; chaque place sera marquée par une fleur différente qui donnera son nom à la fille qui l'occupera; ainsi, celles dont les places seront désignées par une rose, une amarante, du muguet, des narcisses, etc., se nommeront Rose, Amarante, Muguette, Narcisse Chaque fille aura toujours la même place" ("Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 21).
[100] Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 83.

imagine le seul intérêt masculin, et par l'exploitation de la femme.[101] Le sort de la nation se traduit par des préoccupations masculines. En légiférant la prostitution, Rétif ne veut pas réhabiliter la femme mais transformer le vice rendu en vertu en donnant à la femme son nouveau statut social et économique. L'ordre social est rétabli par le vice même où "l'Etat devient proxénète."[102] Le vice devenu institution publique perd l'image condamnable de la débauche, comme celle qui sera apposée à Marie-Antoinette. En mettant ainsi fin à ce fléau, Rétif répond de manière légale à sa mission sociale de peupler la nation et de l'assainir.[103] En cette deuxième moitié de siècle, l'augmentation de la productivité agricole et l'essor industriel dépassent largement la croissance démographique.[104] Il semble que pour Rétif, le biologique soit assimilé à l'interventionnisme. L'auteur suit la pensée politique d'intégrer le corps au processus de croissance économique. Le vice sert chez lui à accomplir le dessein d'expansion collective où la prostituée devient ironiquement, comme le signale Bénabou, un moyen pour servir la vertu publique.[105]

De manière générale, Rétif envisage le sort de la femme par son devoir accompli envers l'homme et la société. Il suit en cela la pensée de Rousseau, mais il va au-delà de ses préceptes en envisageant un plan d'actions concrètes tournées vers la société entière

[101] "Ainsi, au siècle des lumières, côtoyant les rêves d'abolition de la prostitution, fleurissent les premiers projets réglementaristes. Non seulement on a renoncé à l'interdire, mais on envisage de la perfectionner, et on se soucie de lui donner un personnel et un cadre qui favorisent l'épanouissement du plaisir masculin" (Erica Bénabou 499).
[102] Erica Bénabou, *La Prostitution,* 488.
[103] Erica Bénabou, *La Prostitution,* 488-89.
[104] Souligné par Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, vol. 1 (Paris: Gallimard, 1976) 187. En effet, la croissance démographique est assez rapide de 1743 à 1770, mais elle est sur une pente refreinée après 1778 et surtout pendant la Révolution. L'accroissement est seulement de 30 % en France contre 50% en Europe et 100% en Angleterre (Fernand Braudel, *L'identité de la France*, vol. 2 [Paris: Arthaud-Flammarion, 1986] 160). En contrepartie, l'extension des cultures synchronisée par l'Etat favorise l'expansion de l'agriculture après 1761 ainsi qu'un élan industriel et commercial voit fleurir la balance commerciale du royaume (Fernand Braudel, *Histoire économique et sociale de la France*, vol. 2 [Paris: PUF, 1970] 461, 503-05, 519-25).
[105] Erica Bénabou, *La Prostitution,* 488.

et qui ne se limite pas à l'unité famille élémentaire, ni à l'idée de gouvernance telle qu'elle est conçue. Il prête même à Rousseau des propos flatteurs sur son *Nouvel Emile* et ses *Gynographes*. Le philosophe aurait, selon Rétif, loué au libraire Costard le bien fondé de ces deux ouvrages.[106] Le personnage de Rousseau apparaît nous dire:

> Ceci est vraiment un *Nouvel Emile*; c'est un *Emile* dramatique, puisque cet auteur, que je ne connais pas, met en action ce que j'ai mis en préceptes. […] Quant aux *Gynographes*, je vois dans l'auteur un homme pénétré d'une véritable philanthropie, et qui cherche à l'exercer de la manière la plus avantageuse, en rendant les femmes raisonnables; en ne tendant à les rendre heureuses que par le devoir rempli; et les hommes heureux, que par les épouses qu'il veut leur former. Je ne m'attendais pas à voir paraître cet ouvrage dans ce siècle; il est plus utile que tous les nôtres, à Voltaire et à moi. Car lui surtout n'a cherché qu'à plaire, à donner un amusement délicat, fin, quelque fois trop attique. Mais votre auteur, que je ne connais pas, va directement à l'utile. Il pose les bases du bonheur public et particulier.[107]

Rétif se constitue, sur le vide de l'apocryphe, partie prenante d'une pensée morale qui tend à restituer les bases du bonheur humain. A l'instar de Rousseau, il s'appuie sur une dichotomie comportementale. Il attribue à la femme le principe ancien de la vertu, contre celui de la corruption. Rétif relie ce principe essentiel à sa pensée systémique dans ce qu'il considère être de l'ordre de la femme, et dénonce ce qui l'en dévie.

Il en est de même dans sa volonté de distinguer l'homme de la femme en les plaçant en extrême opposition, mais de manière complémentaire. Cette distinction penche à l'avantage de l'homme auquel l'auteur attribue les plus grandes qualités et libertés, au contraire de la femme qui fait figure de témoin. Comme l'observe à juste titre Tamareille, l'héroïne de Rétif, bien que "centrale à l'histoire," n'est jamais placée comme sujet principal.[108] Rétif privilégie, en effet, le héros mâle et minimise de manière constante dans son récit le rôle actif de la femme. Ursule est l'ombre d'Edmond qui

[106] J. Rives Childs, *Restif de la Bretonne* (Paris: Librairie Briffaut, 1949) 21.
[107] Extrait de "Morale" de *Monsieur Nicolas*. Cité dans J. Rives Childs, *Restif de la Bretonne*, 21.
[108] Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 65.

l'imite, et subit l'action plus qu'elle ne la performe. Similairement, Sara, Virginie ou les ouvrières des *Contemporaines* ne sont là que pour flatter l'orgueil et la coquetterie de Rétif caché sous ses personnages de Pygmalion et de Bon Samaritain.[109] Le personnage masculin reçoit toujours des propriétés dites masculines comme l'assurance et le courage, alors que le personnage féminin reçoit celles réductrices de la timidité et de l'innocence: "O sage Nature, que je te loue d'avoir fait les femmes confiantes et timides, les hommes hardis et courageux! Car c'est ainsi que les deux sexes peuvent être heureux l'un par l'autre."[110] Chez Rétif, l'opposition marquée entre les sexes privilégie l'être masculin et exclut la femme du champ social.[111] Dans le roman anticipateur de *La Découverte australe* (1781), la femme est désignée comme la terre, inerte et sans existence en soi, alors que l'homme est le soleil, source de la vie, qui la génère et la féconde.[112] Même si l'auteur considère la fonction procréative propre à la réhabilitation du sexe féminin, il en jette tout le crédit sur l'homme tenu comme étant la seule source de vie. Vide de sens, la femme devient un simple moyen pour recevoir la force créatrice mâle.[113] Finalement, comme le souligne Paul-Edouard Levayer, "[sa] personne s'est dissoute en une chose anonyme, puis en néant."[114]

La fonction de la femme étant de se limiter à donner naissance, Rétif la charge de faire ce qui est nécessaire pour y arriver. Elle doit arborer tous les traits donnant l'image douce et juvénile d'une future mère et ne montrer que la "pudeur, candeur, fraîcheur,

[109] Sara déclare à son prétendant: "Venez! Sauvez-moi quelques instants d'ennui! Que je suis charmée de vous voir! Tout mon chagrin se dissipe; à votre arrivée, je n'en ai plus" (*Sara* 131).
[110] *M. Nic.*, vol. 1, 354.
[111] Catherine Tamareille, 99-100.
[112] Dans Catherine Tamareille, 63-5.
[113] Catherine Tamareille, 65-6.
[114] "Le mythe urbain," *Europe* 732 (1990) 18.

virginité, [et] vertu."[115] Considérés inhérents à sa nature, ces traits sont garants de la mission qui lui est confiée. En cela, Ursule la pervertie reste un ange malgré ses plus grands écarts: "Je crois bien que vous avez l'âme de celle que vous représentez, qui était si bonne, si douce, si pieuse, si parfaite en modestie et retenue que le pasteur l'en a citée."[116] Toute fille possède la vertu naturellement.

Réduite à ce principe, la femme se voit maintenant consignée à la mise sous silence: "Donnez-la moi pour femme, et par mes attentions, je la ferai parler suffisamment, car il ne faut pas qu'elle parle trop."[117] De la parole effacée, elle endure l'effacement de son corps où son expression doit montrer charme discret: "Oh, quelle fille naïve et décente, qui se voile de pudeur est un objet aimable! C'est le charme de la nature!"[118] Les symboles du voile et du silence marquent l'anéantissement radical de l'individu tétanisé. La femme se résume à un simple objet d'ostentation.[119]

Objet ludique et accessoire, la femme est un passe-temps facile d'accès.[120] Elle devient même un accessoire de table dans les plus grands fantasmes de l'auteur. Au cours d'un célèbre repas chez son ami Grimod de la Reynière (1758-1837), les cheveux des filles sont utilisés comme serviettes de table: "Les cheveux des filles (les serviettes) servirent, comme chez les Romains, à essuyer les mains grasses."[121] Ce propos s'apparente à une circonstance organisée par l'amphitryon, connu pour ses surprenants

[115] "Politique" (1796), *Œuvres*, vol. 9, 246.
[116] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 96.
[117] "Les Parisienne," *Œuvres*, vol. 2, 374.
[118] *M. Nic.*, vol. 1, 342.
[119] "Vous êtes parfaite en appas et en grâces […] je vous offrirais encore les mêmes choses, pour mettre dans un jour digne d'elle une femme propre à faire l'ornement de la société, lorsqu'elle voudra s'y montrer" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 152).
[120] Il confie s'être amusé des jeunes filles rencontrées dans sa jeunesse en attendant de grandir: "J'espérais m'en faire [Laure] un amusement pour attendre Mlle Fanchette" (*M. Nic.*, vol. 1, 556).
[121] *M. Nic.*, vol. 2, 370-71. Rétif date le repas à février 1784. Selon Pierre Testud, il a lieu en réalité le 9 mars 1786 (*M. Nic*, vol. 2, 1320).

déjeuners philosophiques. Figure rebelle et ami cher à Rétif pendant longtemps, le riche et jeune littérateur et gastronome ne laisse pas insensible un Rétif en quête de faste et de singularité. Grimod représente le parfait modèle pour attiser l'imagination de l'auteur sur le thème féminin.[122]

La beauté ludique que Rétif attribue à la femme, se rapproche d'une image enfantine plutôt que de celle d'une femme formée.[123] Elle doit apparaître avec la plus grande "virginale propreté."[124] Son hygiène et son apparat sont constituants de sa beauté, et donc de l'intérêt suscité: "Les femmes de mauvais goût dans leur chaussure avaient rarement de bonnes qualités; elles étaient laides, maussades, médisantes, sales, non soigneuses."[125] La femme peut contribuer à valoriser sa beauté, mais cet attribut doit lui être naturel, car il constitue le propre de sa nature: "Si la femme trouve cela d'elle même et sans instruction, ah! Dieu, quelle différence d'elle à nous."[126] Une femme dépourvue de beauté n'est pas considérée être une femme et perd tout intérêt: "Ma foi, une femme laide n'est bonne à rien" (209). Pour Rétif, seules les belles surprennent, étonnent et captivent. Cet état justifie à lui seul leur existence: "Lorsque j'aperçois quelque jolie personne, je suis curieux de la connaître, à proportion de sa beauté."[127] La propriété et le degré de beauté constituent le caractère essentiel à la nature féminine et révèlent la considération et l'intérêt qu'elle mérite. Par contre, une beauté inexistante ou insignifiante chez la femme est l'élément suffisant et constituant de sa nullité: "C'était un de ces êtres sans sexe, qui n'ont ni beauté, ni laideur, sans grâces, et de la plus grande

[122] Voir Gustave Desnoiresterres, *Grimod de la Reynière et son groupe* (Paris: Didier et Cie, 1877).
[123] "Sa taille svelte, son air timide et virginal étant plus d'accord avec mon goût que les charmes parfaits d'Ursule" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 108).
[124] *M. Nic.*, vol. 1, 368.
[125] "La jolie parfumeuse," *Les Cont.*, *Œuvres*, vol. 2, 177.
[126] *Journal d'une impardonnable folie*, 47.
[127] *Les Cont.*, prologue, *Œuvres*, vol. 2, 20.

nullité; car les femmes ont la leur, comme les hommes: celle des femmes consiste à ne rien avoir qui plaise."[128] Rétif s'étonne, par ailleurs, que certaines femmes comme Marie-Antoinette ou Mme du Barry finissent sur l'échafaud, et que leur vertu leur échappe, alors qu'elles possèdent la beauté. Commentant la naissance illégitime de Mme du Barry, il refuse de croire à l'amalgame de la vulgarité et de la beauté: "Jamais une figure comme celle de la Dubarry ne fut jetée par un vilain moine dans le moule trivial d'une salope de cuisinière."[129] Seule Mme Hébert, épouse du chef des ultra-révolutionnaires, mérite réellement sa mort. Etant laide, elle ne peut être que dépourvue de vertu.[130]

Puisque la beauté est indice de valeur, elle est rattachée au principe du marché. Objet à valeur marchande, la femme possède par son ratio de beauté une cote qui la soumet aux mains des spéculateurs. La femme chez Rétif est propriété de celui qui paie: "C'est à moi que le bras appartient, puisque je paie."[131] Il est intéressant de souligner que c'est souvent à travers une partie du corps (le bras, la jambe ou le pied) que Rétif identifie la femme et non à travers son patronyme. Par la synecdoque corporelle, Rétif tend à réduire à nouveau la valeur de l'être féminin. La femme constitue à titre spéculatif une monnaie d'échange intégrée à une économie de marché public et privé.[132] Edmond

---

[128] *M. Nic.*, vol. 1, 54.
[129] "L'Année des dames nationales," *Œuvres*, vol. 2, 456.
[130] Marie-Marguerite-Françoise Goupil, épouse Hébert (?-1794), est dénoncée en tant que femme qui déroge à sa nature par sa laideur, mais aussi et surtout par son engagement au côté de son mari, l'extrémiste révolutionnaire Jacques René Hébert (1757-1794). Françoise Goupil Hébert représente la femme dénaturée exemplaire. Elle a rompu ses vœux monastiques au moment où elle fait la rencontre d'Hébert en 1791 dans un club de la société fraternelle des deux sexes. Sa mise à mort est l'exemple de la haine portée à la femme qui déroge à son rôle. Pour Rétif, ces deux figures représentent l'image inacceptable du chaos social et familial et la chute de la stabilité gouvernementale de l'Ancien Régime (Voir, pour les données biographiques et historiques, Morris Slavin, *The Hébertistes to the Guillotine* [Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1994] 12, 234, 246).
[131] *Sara*, 160.
[132] "Les femmes sont une monnaie qui doit passer de main en main" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 139).

prostitue Ursule à titre personnel. Sa beauté lui sert de source de revenu: "elle nous sert de modèle lorsque nous avons besoin d'une belle figure de femme, pour quelque tableau de prix."[133] Par le biais de sa beauté, elle pourvoie à l'enrichissement social, car elle est objet de surenchère pour le meilleur profit de la communauté.[134] Enfin, la valeur de la femme dérivant de sa beauté, Rétif juge bon d'éliminer tous les titres de noblesse pour les épouses des maris défunts. En ce cas, il privilégie le fonctionnel sur l'aspect essentialiste de la beauté.

Nerf de l'économie, la femme sert surtout de "marchepied" et de promotion sociale à la gente masculine.[135] Par sa fonction procréative et la règle de la dot que l'homme lui appose, elle aide à l'enrichissement familial. Une future épouse est par sa dot une "bienfaitrice" qui augmente les "richesses et la splendeur de votre nom."[136] Elle sert de stabilité économique par son maintien au foyer, lieu de sa finalité. Par sa disponibilité totale au foyer, la femme maintient la stabilité financière du ménage.[137] Elle supplée également au gain du ménage en s'apparentant à des fonctions domestiques. Rétif s'étonne toujours des femmes qui ne s'emploient pas de manière naturelle aux travaux féminins. Contrarié, son personnage donne l'exemple de Sara qui "n'est pas plus attirée par les travaux d'aiguille."[138] Il est, par contre, réjoui lorsqu'elle se trouve remise dans le droit chemin par sa mère qui l'oblige à devenir ouvrière dentellière.

Sans la fonction reproductive et ménagère, la femme n'est pas femme. Evoquant sa propre épouse, il déclare: "Elle n'est pas femme, car la femme est essentiellement

---

[133] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 140.
[134] Rétif voit son orgueil flatté lorsqu'une de ses promises fait la meilleure quête à la messe de l'église (*M. Nic.*, vol. 1, 703).
[135] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 233.
[136] "Le nouveau Pygmalion," *Les Cont.*, vol. 1, 60.
[137] Olwen Hufton, *The Prospect Before Her*, 64.
[138] *Sara*, 73.

ménagère; elle est monstre, sans propriété, sans utilité dans le monde."[139] Elle ne l'est pas simplement parce qu'elle devient inutile à l'homme. Cette inutilité lui enlève toute raison d'être. Chez ce réformateur, la femme trouve sa définition essentielle dans l'utilité apportée de manière exclusive à la sphère familiale. Ce principe trouve son influence tout particulièrement à travers les sermons inculqués de son père: "Il y a trois choses que je ne supporterais pas sans crève-cœur: le manque de probité, la débauche, et le mariage avec une fille avilie par la servitude de la ville."[140]

Le monde ouvrier en ce siècle se transforme et acquiert un aspect féminin, ce qui apeure Rétif. Ce développement émane du changement social que marque l'éclatement de la famille par l'exode vers les villes et la décomposition de la hiérarchie familiale. La femme, chez Rétif, doit aider au travail agricole du domaine familial ou à celui du commerce familial. Sa contribution n'est pas envisagée à l'extérieur de l'espace familial.[141] Le seul patron de la femme reste son mari. Elle ne doit pas chercher à s'élever non plus, mais plutôt n'aspirer qu'à son égal.[142]

C'est en obéissant à ces principes d'utilité et de comportement que la femme peut finalement espérer trouver sa vraie place dans la société, son bonheur et celui des hommes. Le "travail utile," laborieux, et la soumission totale au mari sont la garantie de son bonheur à elle.[143] La femme idéale, chez Rétif, est celle qui sait rester en dessous, à l'image de sa mère Barbe Ferlet:

---

[139] "La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 252-3.
[140] *M. Nic.*, vol. 1, 311.
[141] Dans "Les vingt épouses des vingt associés," les femmes ont le rôle de régir uniquement "l'intérieur des maisons et du commerce des vingt associés, sous le vu néanmoins et l'inspection de deux associés nommés" (*Les Cont.*, *Œuvres*, vol. 2, 19).
[142] La fille doit rester dans son milieu alors que l'homme est invité à s'élever: "Filles, n'aspirez qu'à vos égaux, c'est le moyen de rester honnête. […] Quant à l'homme, une noble ambition peut le faire prétendre à tout, et il est beau qu'il cherche à s'élever" ("La jolie bonnetière," *Les Cont.*, vol. 2, 43).
[143] "Les filles de modes," *Les Cont*., *Œuvres*, vol. 2, 92 et *M. Nic.*, vol. 2, 148.

> Comme épouse, Barbare avait toutes les qualités, tous les sentiments convenables. Elle regardait son mari comme son chef, son guide, son maître, son père. Elle était loin de ce dangereux et criminel système d'égalité, qui ne peut être préconisé que par les libertins des villes; elle se croyait dépendante, et elle était soumise, non en esclave, mais en fille.[144]

2.3 Le doute réfractaire

La lecture de sa réforme indique que Rétif envisage une définition de la femme plus traditionnelle et passéiste que progressiste. Paul Hoffmann résume avec justesse la pensée de l'auteur comme étant de l'ordre de la prescription. La contrainte où la femme est amenée la force à se conformer à une nature factice et avilissante.[145] Elle doit se satisfaire de cet état, car enfin elle vient de trouver sa vraie nature ou en réalité, comme le souligne Hoffmann, elle vient d'obtenir pour la première fois une nature.[146] Le positionnement établi par Rétif pour la femme s'apparente exclusivement à la dépendance:

> On pourrait me faire le reproche, que très souvent, je parais applaudir aux hommes d'une condition plus relevée, qui épousent, soit des ouvrières, ou des marchandes. Je réponds, que dans mes principes, qui sont opposés à l'usage de doter les femmes, j'ai raison; que dans ceux d'une saine philosophie qui regarde tous les hommes comme frères, j'ai raison que dans le principe naturel, que l'homme doit faire l'état de la femme, et apporter seule toute la fortune, j'ai raison: que dans un autre principe, qu'il faut éviter les fortunes immenses, et que par conséquent, il serait a propos que les hommes riches épousassent des filles pauvres, j'ai raison enfin, que dans le principe incontestable, que la beauté de forme est le premier des biens, l'homme riche est à louer de chercher comme les Asiatiques, sages en cela, une femme qui la donne à leurs enfants; ainsi j'ai encore raison sous ce dernier point de vue le plus important de tous.[147]

---

[144] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 206.
[145] "Plaire, être agréable, ce sont là des devoirs pour la femme qu'elle ne peut espérer remplir parfaitement ni constamment en s'abandonnant à sa nature, mais en s'aidant d'un perpétuel mensonge, d'une extrême attention à ne donner d'elle qu'une image heureuse, c'est-à-dire modérée, alors même que celle-ci est la plus fausse. Il lui faut se donner 'l'air' du bonheur, mimer la spontanéité dans les refrènements de sa coquetterie et de son inconstance" (*Corps et cœur* 172).
[146] La femme est "trop heureuse de recevoir enfin une nature!" (*Corps et cœur* 179).
[147] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 5-6.

Rétif, noyé dans l'image patriarcale de son père, s'attache à la tradition de la supériorité mâle et de la domination de l'homme sur la femme.[148] Chez lui, le penchant est obsessionnel et phallocentrique. Le concept se situe de manière omniprésente dans son œuvre, mais particulièrement à travers un épisode de sa vie amoureuse avec de soi-disant actrices célèbres. La psychologie de l'auteur se formule au moment où celui-ci déclare avoir été invité à l'hôtel de Hollande. Se vantant de ses succès et exploits amoureux avec ces actrices, Rétif en ressort exalté.[149] La mise en scène rejoint l'idée fantasmée de l'auteur dans la *Découverte australe*, qui croit que l'homme est un dieu vivant et la source exclusive de toute l'espèce humaine.[150] Ce concept est un des plus grands fantasmes de Rétif. La réalité est autre. Dans le cas précis de l'épisode des actrices, le biographe Auriant déconstruit le mythe et montre que Rétif n'a jamais mis les pieds à cet hôtel renommé, ni même approché de quelque façon que ce soit les demoiselles.[151] Il est certain que Rétif est admiratif du métier d'actrice, ce qui suggère possiblement un homme envieux de gloire et de renommée. Cette condition expliquerait pourquoi ses héroïnes sont toujours présentées subjuguées par l'homme et non l'inverse, et pourquoi ses personnages marquent l'obsession d'être le point d'attraction où se dirigent tous les regards, et où se porte une vénération divine.[152]

---

[148] "En arrivant chez lui, Edme-Rameau [le père de Rétif] était un Roi, un Dieu, au devant de qui tout volait" ("La femme de laboureur" 227).
[149] *M. Nic.*, vol. 1, 971-75.
[150] Après l'épisode de l'hôtel de Hollande, Rétif confie avoir engrossé l'actrice la plus convoitée, Mlle Guéant, et causé sa mort de manière indirecte à la suite de son accouchement (*M. Nic.*, vol. 1, 1054).
[151] Auriant, "Monsieur Nicolas et la belle Guéant," *Æsculape* 35 [1954] 89-104.
[152] "A notre retour, j'éprouvai encore la sensation délicieuse de me sentir baiser la main dans l'escalier" (*Sara* 65). "Je fus regardé comme un dieu par ces jeunes personnes" (*Sara* 71). "Manon m'a paru vouloir se mettre à mes genoux […] je l'ai retenue dans mes bras" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 49). "A quarante-quatre ans, j'ai encore avec les femmes, ce charme d'adoration que peu d'hommes savent conserver" (*M. Nic.*, vol. 1, 337).

Cette affection explique également la volonté de l'auteur de voir toujours en la femme une vierge éternelle et en lui-même un dieu exclusif de l'amour. Singulièrement, il détient le privilège d'être toujours le premier et le seul à posséder sa "fleur," et ce malgré la profession de certaines comme les prostituées.[153] Blaise Cendrars, d'après Daniel Maggetti, révèle en outre l'existence d'un cabaret où Rétif aurait créé une recette, intitulée "la foutouille de coing," sensée restituer leur pucelage aux filles.[154] Ses héros, encouragés par la parole de leur père, ne voient plus en la femme qu'un moyen de satisfaire ce fantasme. Le père d'Edmond déclare à son fils: "Tu t'élèveras aussitôt […] pour voltiger de belle en belle et ne prendre que la fleur de l'amour et du plaisir. Tu auras triomphé de tout le sexe."[155] Le triomphe est précisément ce qui fait défaut à Rétif, et l'exclusivité fantasmée du dépucelage est un palliatif à son manque de reconnaissance. Chez l'auteur, la femme devient un sexe vierge et anonyme qui enorgueillit sa virilité pour mieux combler un vide médiatique.[156]

Jouisseur, Rétif l'est aussi de manière pratique, car son dessein est double avec les femmes. Il a le fétiche du dépucelage comme volonté de marquer sa singularité individuelle, mais il a aussi le fétiche de la paternité comme volonté de marquer sa singularité sociale. Fidèle à la pensée traditionnelle, Rétif se soucie de la perpétuation de l'espèce. Aussi rêve-t-il d'engrosser toutes les femmes qu'il rencontre. Qu'elles soient vierges, mariées ou mêmes stériles, les femmes tombent toutes enceintes de lui: "Cette femme n'avait point eu d'enfants: elle en aura un."[157] Dieu de la fécondité, il aime à

[153] *M. Nic.*, vol. 1, 995.
[154] Daniel Maggetti, "Rétif par Cendrars, ou Virgile en veilleur de nuit," *Europe* 732 (1990) 98.
[155] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 114.
[156] "C'est que j'étais moins amant d'une femme que des femmes, et plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il fût" (*M. Nic.*, vol. 1, 323).
[157] *M. Nic.*, vol. 1, 904.

dénombrer toutes les femmes qu'il a rendu mères. C'est à travers cette distinction bienfaisante que le sexe féminin découvre toute sa raison d'être:

> Comme j'étais toujours tendre, même avec les filles, les plus blasées devenaient fécondables. Il est résulté de là qu'au bout d'un terme, comme de quinze à vingt-quatre ans, j'avais rendu mères, dans l'espace de dix ans, une soixantaine de ces infortunées, arrachées ainsi, par l'amour et la nature, à la brutale débauche et à l'inutilité.[158]

Il entreprend, de la même manière, de faire la liste de toutes les femmes qu'il a aimées ou déflorées, et qu'il célèbre dans son "calendrier." Selon son compte, elles sont estimées à plus de trois cent soixante-six, avec une femme célébrée pour chaque jour de l'année.[159] Rétif aime particulièrement se vanter d'avoir systématiquement défloré et fécondé les femmes rencontrées, engendré exclusivement des filles, et de les avoir, à son insu toutefois, fécondées à leur tour.[160] Cette situation typiquement rétivienne représente, chez l'auteur, un idéal qui pose l'idée que la femme reste toujours redevable envers son géniteur, et qu'elle garde le statut de fille toute sa vie. Même Rose Lambelin, seule connaissance de sa jeunesse à laquelle Rétif reconnaît de l'esprit et de l'indépendance, lui déclare: "O mon ami! Qu'une fille doit à son amant! C'est une seconde existence qu'il lui donne; il est son second père, avant même qu'il ait développé en elle cette sensation délicieuse, dont je n'ai qu'une idée confuse!"[161] Le cas extrême de ces relations prétendues avec ses propres filles concrétise la situation rêvée où la femme lui doit tout: sa naissance, son existence et sa pérennité.[162]

---

[158] *M. Nic.*, vol. 2, 436.
[159] "Mon calendrier," *M. Nic.*, vol. 2, 646.
[160] C. R. Dawes relève qu'à soixante ans, Rétif aurait engendré plus deux cent dix-sept filles (*Restif de la Bretonne* [London: Whitefriars Press, 1946] 205).
[161] *M. Nic.*, vol. 1, 839.
[162] Elle lui est redevable de son existence et de la conservation de ses jours: "Elle [la mère de Zéphire] se flatta que je donnerais à Zéphire que de bons conseils, propres à la rendre et tranquille et rangée" (*M. Nic.*, vol. 1, 982). Elle lui est aussi redevable de sa pérennité: "Oui, je [Zéphire] serai mère … Je suis grosse… Juge comme je dois t'aimer! Toi le seul homme qui … (*Elle se cacha dans mon sein*) … Et tu m'avais

La femme, d'une manière ou d'une autre, est amenée à être sous la dépendance et l'autorité exclusives de l'homme. Même en devenant mère, précise Guy Bruit, elle n'a d'autorité sur ses enfants qu'à travers son rattachement au mari.[163] Elle est son ouvrage et doit illustrer le prototype fidèle de sa volonté.[164] Le seul mérite qu'elle acquiert est d'être finalement le résultat achevé et satisfaisant de son imagination: "Eh! Quelle épouse est plus digne de moi, que celle que je me suis formée avec autant de soin que de plaisir!"[165] C'est pourquoi, Rétif s'attache à montrer dans ses confessions et sa fiction l'image exclusive de l'homme viril et puissant qui ne peut qu'être admiré et convoité, sans aucun concurrent possible.[166] La femme n'est là que pour le glorifier, lui et son nom. En cas d'échec, il n'hésite pas à la sacrifier. Lorsqu'Edmond assassine Ursule, il réhabilite son nom et celui de sa lignée. Rétif semble d'apparence envisager l'existence de l'homme et de la femme sous le système exclusif de dominance patriarcale.[167]

La pensée de l'auteur repose sur bien des paradoxes aussi bien que sur des fantasmes. Si l'on se penche de plus près sur sa vie et ses ouvrages, on s'aperçoit que son écriture est pleine de contradiction, et qu'elle fait transparaître une toute autre réalité. Rétif s'y démasque aussi bien qu'il s'y constitue en idéal. Il se révèle, en réalité, être loin de ce qu'il prêche tout au long de sa réforme et de sa fiction. L'image du phallocrate n'est pas l'unique image qui ressort de son œuvre contrastée. On y trouve aussi celle

---

abandonnée!" (*M. Nic*., vol. 1, 990). Enfin, si Rétif ne se dit pas ouvertement le père biologique de toutes les femmes de la terre, il en est de toutes celles auxquelles il a pourvu: "Celui qui est ici (l'ami) est votre véritable père, puisque vous lui devez la conservation de vos jours et l'éducation" (*Sara* 99).

[163] "Les enfants doivent obéissance à leur mère, c'est en tant qu'épouse choisie par l'homme, non en tant que mère" (Guy Bruit, *La Pensée* 131 [1967] 117).

[164] "Lise est précisément à l'égard de son mari, ce qu'il faudrait que fussent toutes les femmes; l'élève, la fille chérie, en un mot, l'ouvrage de son époux" ("Le nouveau Pygmalion," *Les Cont.*, vol. 1, 87).

[165] "Le nouveau Pygmalion," 59.

[166] "Je veux faire son bonheur en la donnant, non à un efféminé, mais à l'honnête mari qui l'aime de la façon à la préserver de l'envie ou du besoin d'en aimer d'autres" ("La Vie de mon père," *Œuvres*, vol. 4, 42).

[167] "J'envisageais avec transport une vie patriarcale comme celle de mon père" (*M. Nic.*, vol. 1, 282).

d'un homme progressiste qui se penche sincèrement sur le sort et la condition de la femme. Rétif peut vraisemblablement être considéré à la fois comme le représentant de ces deux thèses opposées. L'intérêt porté à la femme est mêlé de crainte, mais aussi de considération. Le caractère réactionnaire de la pensée rétivienne peut trouver des explications dans un courant de pensée du moment.

Cependant, il ne peut faire passer outre une condamnation systématique d'un système social qui nourrit les préjugés des hommes envers les femmes. L'œuvre de Rétif peut nuancer, à beaucoup d'égards, la thèse bourgeoise de vouloir remettre la femme à sa place. Elle peut laisser entrevoir un auteur qui n'est pas inconsidéré envers la femme mais, au contraire, concerné par sa condition et ses difficultés. Le chapitre qui va suivre considère un Rétif qui porte un regard impartial sur les institutions à l'égard de la femme, qui s'attarde à dénoncer le destin lésé de la femme, de sa naissance à sa mort, et qui propose une réhabilitation véritable de sa condition. Enfin, en inscrivant l'influence marquante des femmes dans sa vie, Rétif révèle la profondeur de son attachement au sexe féminin.

Chapitre III

Le progressisme rétivien

3.1 Regards et jugements

Une grande partie de la pensée rétivienne s'attache à la condition préjudiciable de la femme. L'auteur élabore dans son œuvre une fervente critique du manquement des institutions à l'égard de la femme. Comme le souligne Paul Hoffmann, Rétif est antiféministe sur le plan de sa réforme, mais il est féministe sur le plan de la critique des mœurs et des institutions.[1] Par ailleurs, l'hypersensibilité qui transparaît à travers son écriture le distingue des visions parfois plus indifférentes vis-à-vis de la femme, mais également réformatrices, de Mercier ou Chamfort.[2] Rétif se penche sur la condition féminine, mais il marque une ambivalence de sentiment. Daniel Baruch illustre bien cette affection de sentiments contraires, quand il met en rapport *La Femme infidèle* qui représente une critique amère de la femme mariée, et *Ingénue Saxancour* qui, à l'inverse, pose un argument en faveur de sa condition "d'esclave."[3]

---

[1] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 167.

[2] Dans son *Tableau*, Mercier fait davantage une chronique journalistique, certes plus objective dans l'observation que celle de Rétif, mais à l'inverse moins attachée et concernée. Erica Bénabou indique également que Mercier exagère dans son décompte des prostituées à Paris, ce qui suggère une forme de préjudice vis-à-vis de la femme défavorisée (*La prostitution* 328). Nicolas de Chamfort (1741-1794), lui, se montre plutôt amer à l'égard de la nature humaine et apparaît assez pessimiste face au sujet féminin: "Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse? Ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse: dix ans après, plus laide et vieille, elle est calme et tranquille. […] Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe" (*Maximes et Pensées* (1794), éd. L. Ducros [Paris: Librairie Larousse, 1928] 20, 62). Néanmoins, il reste conscient de sa condition subordonnée: "On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme" (*Maximes et Pensées* 64).

[3] "Si, en concluant *la Femme Infidèle*, Rétif s'est montré sous un jour rétrograde, un affreux machiste, les femmes le lui pardonneront en remerciement de cet autre livre [*Ingénue Saxancour*] vibrant plaidoyer au service des épouses esclaves et des femmes battues, et mise au pilori des abus sexuels d'un mari, joueur, ivrogne, brutal et dissipateur de l'argent du ménage" (Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne* [Paris: Fayard, 1996] 185).

Qu'il soit critique ou défenseur de la femme, Rétif perçoit les défauts des institutions et des lois, et relève les injustices et les abus faits subir à la femme tout au long de sa vie. Il confie dans *Les Contemporaines* que son action s'attache à faire des diatribes, mais des diatribes qui sont "des morceaux pleins de chaleur contre les abus."[4] Partout dans son œuvre, il apparaît que les femmes sont les premières victimes des préjugés et des lois établis par la gente masculine. L'auteur en démontre tous les aspects, de leur éducation ignorée à leurs accouchements dans la douleur, et révèle les stigmates de leur victimisation par la famille, dans le mariage et le célibat, ainsi qu'à travers les changements historiques.

En commençant par rappeler l'image négative exploitée de son individu, Rétif pointe le principe que la femme détient l'image ancestrale du vice et qu'elle se voit en subir tout le discrédit. Si elle n'est pas ouvertement déclarée fille publique, souligne-t-il, elle en est toujours suspectée et condamnable: "Une jeune personne qui demeure seule […] et chez laquelle se rend tous les soirs un homme dans l'obscurité, ne peut vivre longtemps de la sorte sans donner une ample matière à la médisance, dix fois plus venimeuse ici que partout ailleurs."[5] Il admet que la femme doit, pour échapper à cette réputation, paraître dans un rôle de réserve, alors que l'homme est toujours exempté. Edmée, convoitée par Edmond, lui fait remarquer qu'elle doit, en matière d'amour, se conformer au silence: "Et moi, je dois me taire, Edmond; notre rôle ne saurait être le même" (106). Ursule s'oblige à lire en cachette les billets que lui envoient certains admirateurs. Rétif montre par ces exemples que la femme subit une pression constante. Elle doit obéir à un code de conduite factice. Pour contenir l'image du mal, elle doit

[4] *Les Cont.*, vol. 1, 27.
[5] *Le Paysan et la Paysanne pervertis,* 70.

montrer celle contrastée et toute aussi fausse de l'ingénue qu'on lui impose. Son prédicament montre que la femme subit deux destins, celui du péché originel et celui qui doit le racheter.

Les personnages féminins de Rétif représentent en majorité des modèles réprimés, mais ils témoignent de manière différente cette répression. Le réformateur désire, certes, remettre la femme à une certaine place. Mais il présente aussi les impairs d'un système social à l'origine d'une image imputée et attentatoire, à commencer par la naissance de la fille et de sa considération dans la sphère familiale. Il reproche que de nombreux parents marquent une déresponsabilité face à leur fille. Délaissée, la fille se retrouve sans protection par le fait qu'elle représente un enjeu de moindre importance. Rétif en explique la cause factice qui provient ironiquement du système de dot. La fille fait fuir les capitaux familiaux, alors que le garçon fait envisager le contraire. Le fils est un enfant, alors que la fille reste une fille.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que Rétif envisage l'éducation de la fille régulée sous la commande masculine. Il est à noter que Rétif attribue à la famille la responsabilité de l'éducation des enfants des deux sexes, et qu'il souligne que l'autorité du père peut se faire abusive. Il critique à la fois le manque d'intérêt des parents qui font de leur fille une abandonnée, et la prise en charge trop autoritaire des familles qui font d'elle une prisonnière. Ursule reflète ces deux déplorations. Elle s'empresse de dénoncer l'attitude indifférente de ses parents, mais aussi celle autoritaire de son frère qui a tout pouvoir de décision sur sa personne.[6]

[6] Elle dit à Edmond qui la sacrifie: "Maudis sois-tu, chien d'Edmond! Je te maudis! […] et mes parents, qui ne m'ont pas gardée chez eux! Ah! Chien de vil marquis!" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 208).

L'éducation de la fille est toujours sacrifiée à celle du garçon. L'histoire de "la belle bourgeoise et la jolie servante" marque une fille devenue servante au profit de ses frères: "Que font vos frères? Ils étudient. Diable! Et vous servez! Ils coûtent trop à mon père, pour qu'il puisse dépenser pour une fille."[7] A travers la confession de la servante, Rétif fait rappeler que la femme du peuple a une chance quasiment nulle de recevoir une éducation et se trouve sacrifiée pour raison économique. Si la bourgeoise se trouve plus à même de recevoir une éducation et d'avoir un point de vue, il lui incombe de ne pas en faire état et d'être soumise à son mari. Elle est sacrifiée pour raison sociale:

> […] c'est mon mari; je ne puis paraître avoir d'autres intérêts que les siens, d'autres sentiments, sans porter dans mon ménage une division funeste: cher père, que je paraisse l'approuver en certaines choses indifférentes, et que je me borne à des représentations modérées dans celles où il a tort; c'est le plus sûr moyen de le ramener. (202)

Dans le cas où la femme se veut lettrée et auteur, Rétif montre comment cette ambition est toujours portée au ridicule. Il est très possible que l'auteur voit en la femme lettrée une menace à sa propre ambition et son intérêt personnel. Mais il marque le constat révélé que la femme est victime de sa propre image dans l'imaginaire collectif, et qu'elle ne peut en réchapper: "Si les ouvrages ont du mérite, on ne veut pas croire qu'elle les ait faits: s'ils en manquent, elle devient ridicule: qu'a-t-elle donc gagnée? Ce que je viens de dire: le ridicule."[8] Laissée dans l'ignorance ou ridiculisée, Rétif marque le dilemme de la femme qui n'est autorisée à recevoir aucune attribution intellectuelle.

Rétif signale le mérite de la ville qui favorise l'accès à une éducation, et déplore la campagne qui l'en empêche. Il fait observer que la villageoise n'a pas de rôle en dehors de celui du foyer. La citadine, par contre, peut appréhender de multiples

[7] *Les Cont.*, vol. 3, 209.
[8] "Les Françaises," *Œuvres*, vol. 2, 346.

perspectives en matière de savoir et d'ouverture d'esprit. Quoique la campagne se dessine dans sa réforme comme un lieu édénique, son autobiographie la montre comme un lieu médiocre et abrutissant. Rétif critique avec ferveur les Auxerrois par exemple, qu'il juge "grossiers, rebutants, ignobles" envers les filles.[9] Il ne s'étonne pas qu'elles veuillent fuir à la ville. Enfin, à l'exception de *La Vie de mon père*, il ne développe le milieu paysan qu'afin de pouvoir le montrer facilement corrompu. Ursule et Edmond n'intéressent que dans leur transformation à la perversion et non en tant qu'individus aptes à la mutation sociale.[10]

Aussi Rétif n'omet pas de mentionner dans son œuvre les nouveaux dangers auxquels fait face la jeune célibataire toute juste arrivée à la capitale de sa campagne. Selon lui, les plus grands dangers sont le mépris ou la séduction entraînant la prostitution des jeunes filles séduites, abusées, puis délaissées par leur séducteur, victimes de leur ignorance du fait de leur traitement. Par la faute du système de dot qui décide de son destin, la femme se retrouve le plus souvent à la merci des coureurs de fortune. Elle est davantage ciblée pour son bien que pour sa personne:

> Elles ont été la dupe de leur complaisance pour leurs amants. La première, abandonnée formellement du sien, est encore fille. Cet homme vil, méprisable, à tous les égards, a senti qu'il pouvait trouver un parti plus avantageux du côté de la fortune et faisant céder l'amour au plus bas intérêt, il a cessé de voir la mère intéressante de ses deux enfants: il s'est marié.[11]

Rétif souligne, ici, que la paternité donne à l'homme un droit "légitime" d'autorité sur la personne de la mère qui surpasse les lois du mariage. La paternité ne relève pas du droit légal, mais il constitue un principe d'usage. Rétif rappelle aussi qu'à l'inverse, il n'est

[9] *M. Nic.*, vol. 1, 768.
[10] Souligné par Pierre Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle* (Paris: Librairie Armand Colin, 1972) 37.
[11] "Les trois belles charcutières," *Les Cont.*, vol. 2, 100.

exigé de l'amant, qui s'octroie tout droit sur la mère, aucune obligation envers elle ou ses enfants par le fait de la non légitimité de la situation. Il montre la conséquence néfaste de ce phénomène. Les abandons et les infanticides prolifèrent, situation qu'il dénonce certes dans un souci personnel de propagation contrariée, mais également pour ce qu'il entend être le résultat d'une déconsidération de l'homme envers la femme.

Se penchant sur les conditions d'existence de la jeune mère délaissée, Rétif aborde ses problèmes de manière complète. Il relate jusqu'à son traitement lors de l'accouchement. "Les couches de L'hôtel-Dieu" des *Nuits de Paris* constituent un témoignage impressionnant de la douleur des femmes qui sont amenées à accoucher dans les pires conditions. Il y dénonce avec ferveur la souffrance des accouchées aux mains d'étudiants en médecine indifférents et de leur pratique inexpérimentée. Selon lui, ces accouchées ne représentent que des cobayes aux mains des "bourreaux." Ils prolongent la souffrance des femmes, alors victimes, sans aider à l'apaiser:

> […] tous les bourreaux, qui ne faisaient que tenter, sans l'aider, parce que chacun voulait laisser aux autres un moyen d'instruction, tous les bourreaux furent éloignés, et la jeune infortunée accoucha… Les malheureux! Ils l'en empêchaient! … Je frémis d'horreur! (214)

Rétif compatit aux maux des femmes. Cet intérêt est rarement porté et abordé par des écrivains hommes.

La jeune femme célibataire n'est pas la seule à gagner la sympathie de Rétif. Réputé au moins pour avoir côtoyé les prostituées, Rétif marque assez fidèlement leur réalité. Où Mercier comptabilise un nombre de plus de quarante mille prostituées et femmes "de peu de vertu" dans Paris, Rétif ne veut en comptabiliser que la moitié, se référant aux chiffres de la police.[12] Ce choix conscient et le fait qu'il différencie la

[12] Erica Bénabou, *La prostitution*, 328.

concubine et la libertine de la prostituée suggèrent un Rétif plus considérant de l'individu féminin. Rétif veut encadrer la prostitution pour mieux la maîtriser socialement, mais il est aussi un des rares écrivains qui fait état des difficultés concrètes des prostituées. Il ne les dévalorise jamais, et montre qu'elles sont victimes d'un système social. Guy Bruit souligne à juste titre que le réformateur est bien conscient que la faute repose sur l'homme et non pas sur la femme prostituée.[13] Rétif affirme que la prostituée a souvent plus de mérite qu'une femme dite honnête: "Oui, oui Zéphire *prostituée* était vertueuse, et tant d'honnêtes femmes ne le sont pas!"[14] Il insiste sur la subordination des prostituées aux proxénètes hommes ou femmes, sur la dureté de ces derniers qui met en danger aussi bien la santé des filles que celle de la société. L'auteur considère que la ville suscite inévitablement une dérive vers la prostitution, mais ce qu'il dénonce surtout est une sorte d'administration parallèle qui profite des prostituées, en même temps qu'elle les opprime. La police escroque impunément les prostituées sous la forme de pots de vins tout en faisant sévir sa répression.[15]

Rétif fait observer que le sort tragique des femmes se trouve multiplié lors d'incidents sociaux. Dans le récit des événements révolutionnaires, il précise que ce sont les femmes les victimes des carnages; Elles sont les premières à périr sous les coups de feu ou les coups humains et à payer le prix de la misère engendrée. Il ajoute que les mères de famille sont alors plus nombreuses à prostituer leurs filles à des "célibataires blasés:"

> Mais d'autres prostituent ces tendres victimes à des Tibères modernes, qui ont ce goût dépravé: filles, garçons, tout est égal, à cet âge, pour les débauchés. […]

[13] "Restif sait bien que […] la prostitution n'est pas faiblesse de femme, mais institution" (*La Pensée* 131 [1967], 121).
[14] *M. Nic.*, vol. 1, 997.
[15] Erica Bénabou, *La prostitution*, 30-1.

> Quelquefois, cependant, ils les forcent, et assez souvent la mort s'ensuit pour les petites filles.[16]

Rétif accuse le système social qui profite de ce marché lucratif, plutôt que la famille elle-même ou précisément la mère, qui n'est qu'une victime de plus dans l'engrenage. La mère proxénète est l'incarnation d'un être délaissé qui forme sa fille à ce qu'elle-même n'a eu que recours. Le discours de Sara sur sa mère, qui la prostitue avec ses pensionnaires, démontre que la faute est à rejeter sur les hommes et non sur elle: "Ce n'est qu'une femme, qui est abandonnée de son mari, et qui ayant de la figure, est recherchée par les hommes, qui la corrompent et lui ôtent les bonnes mœurs."[17] Rétif est bien conscient que mère et fille, en perpétuant cette tradition, représentent toutes deux des modèles victimes de la misère sociale et de leur image négative exploitée.[18]

Enfin, l'auteur fait rappeler que la femme mariée n'est pas mieux lotie que la femme célibataire avec ses dangers. Le thème de la vie conjugale prend la défense des principes maritaux, mais il en dévoile également les impaires. L'institution du mariage est condamnée par l'auteur lorsqu'elle véhicule les difficultés auxquelles est assujettie la femme mariée, que se soit avant, pendant ou après son mariage. Décrivant les mœurs campagnardes, Rétif souligne que la candidate au mariage est un objet à l'essai que les garçons se partagent avant de faire leur choix définitif. L'interaction dépasse souvent le cadre purement social: "Ils se les partagent à l'entrée de l'hiver, soit au sort soit en choisissant, et chacun va toute la saison à celle qui lui est échue. Voilà comme les filles sont ici traitées."[19]

---

[16] "Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 259.
[17] *Sara*, 94.
[18] "Leur malheureuse mère les vendit, et à présent, elles se vendent elles-mêmes" ("La jolie poissarde," *Les Cont.*, *Œuvres*, vol. 2, 158).
[19] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 10.

Rétif développe le principe d'exclusion de la femme dans la décision sur le choix du conjoint. Elle est celle choisie sans être consultée, sacrifiée par la famille, puis négligée dans le mariage. La femme aussitôt mariée ne devient plus qu'une prestation qui doit être performante: "Elle est moins leur épouse que leur hôtesse et leur nourrice, qui leur donne à manger, du plaisir et des enfants" (138). La femme qui devient épouse devient servante, puis esclave. Au moment où Ursule devient la femme forcée du Seigneur italien proxénète, elle prend conscience qu'elle a moins de statut en étant épouse qu'en restant prostituée: "L'escroc, […] m'a traitée comme sa femme, ou comme sa servante! [puis comme son] esclave" (189-90). Rétif surenchérit en rappelant que le mariage en tant qu'institution sous l'Ancien Régime alloue au mari le pouvoir absolu sur l'épouse. Il souligne le fait que le contrat marital légitime l'autorité de l'homme, ce qui rend toute action sur l'épouse légale. Ursule se rend compte que la maltraitance qu'elle va subir dorénavant tient du caractère légal: "Il attendait qu'il eût pour lui les apparences du droit pour me maltraiter" (190). Le droit dit naturel de l'homme sur la femme se propage à travers le droit civil patriarcal.

La relation conjugale dans l'œuvre rétivienne stigmatise les soumissions vécues par la femme. Les débuts de mariage sont généralement une période de dressage à l'image de celle voulue par Arnolphe. Le personnage d'Ursule en est un exemple évocateur. Le lien au mari provoque l'annihilation totale de son identité en tant qu'individu: "Enfin, me voilà au plus bas degré! Je ne suis plus Ursule depuis longtemps" (206). L'épouse perd son individualité en se mariant; elle se confond avec la sphère domestique; elle n'est plus sa personne, mais devient l'objet conforme aux aspirations d'un mari tout-puissant. Si la femme n'est pas maltraitée physiquement, sa voix est

étouffée. Epouse bourgeoise du patron d'Edmond, Mme Parangon est mise en exil parce qu'elle décide de faire entendre sa voix sur les liaisons illégitimes de son mari infidèle. Une fois que son mari s'instruit de l'amitié qu'elle porte au jeune Edmond, elle est de plus écartée de son milieu.[20] A travers ce personnage, Rétif montre l'injuste disparité qui existe entre les époux. Le mari jouit d'une totale liberté et impunité dans ses actions. La femme n'en a aucune. Enfin, l'auteur affirme: "Les plus coureurs de ces messieurs ne veulent pas que leurs femmes se laissent attraper par d'autres."[21] En pointant du doigt l'ironie du comportement hypocrite de l'homme considéré exclusif, Rétif marque que la femme subit la pire des injustices en matière de cœur.

Le rapport économique contribue à l'exploitation et l'assujettissement de la femme mariée. C'est à la décision du mari que revient le degré de dépendance ou d'indépendance physique et financière de sa femme. Si elle est exploitée de manière totale, elle n'a accès ni au bien du mari ni au sien, à savoir sa dot. Si elle l'est de manière partielle, elle reçoit une sorte de rente dont le montant et l'échéance sont au bon vouloir du partenaire. Même dans les classes aisées, le degré d'indépendance de la femme est laissé au libre arbitre du mari qui décide du montant de sa pension et de sa marge de liberté.[22] Chez Laclos, le personnage de la Marquise de Merteuil décide de se révolter contre cet état et rejette le mariage en contrôlant à son tour les hommes et l'argent. Rétif dénonce aussi cette exploitation et le contrôle financier de la femme, mais son but est de rétablir un équilibre au sein du couple et non que la femme se venge de cet état. Comme Rousseau, il déplore qu'en laissant le capital aux seules mains du mari, il puisse se

[20] "On m'éloigne parce que je suis instruite, et qu'on n'ignore pas combien je m'intéresse à vous" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 52).
[21] "La belle bourgeoise et la jolie servante," *Les Cont.*, vol. 3, 226.
[22] "Le demi-mariage," *Les Cont.*, vol. 1.

dilapider dans le jeu, l'alcool ou la prostitution, et que cela porte tort au couple par l'affaiblissement de l'affaire familiale. Rétif envisage sa condamnation en pensant, il est vrai, au couple et à la stabilité familiale avant tout.

L'auteur montre un parti pris en faveur de la femme, bien qu'il soit mieux à même de représenter le contraire. Il essaie de démystifier la victimisation de la femme en en montrant les causes réelles. Sa manipulation de la parole féminine permet aux personnages féminins de dénoncer les abus dont elles sont victimes. La mère de Virginie fait savoir au prétendant de sa fille que l'épouse n'est pas l'esclave du mari.[23] Et Ursule déclare l'inefficacité de cet abus: "Les moyens, que vous choisissez ne vous réussiront pas, monsieur!"[24] La jeune fille qui reste célibataire est souvent moins malheureuse que celle qui est asservie par un mari et un foyer: "Elles ne pleurent pas leur virginité, leur liberté: elles les dansent et se réjouissent, plutôt que […] lorsqu'elles sont courbées sous les peines du ménage, ou assommées par des maris brutaux […]."[25] L'idée est assez moderne.

La femme est régulièrement amenée à juger l'homme comme son pire ennemi.[26] Victime constante d'agressions de sa part et ceci dans l'indifférence de la famille et de la société, la femme finit par juger l'homme en dessous de sa propre condition. En voyant l'agression de son amie Zéphire, Aurore, prostituée et amante d'Edmond, conclut à ce postulat: "Exposer ma vie pour un homme! Tous les hommes eux ne valent pas un de mes cheveux!"[27] Par la faute de considérer la femme comme un objet de satisfaction

---

[23] *Journal d'une impardonnable folie*, 108.
[24] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 34.
[25] *M. Nic.*, vol. 1, 646.
[26] Rétif prend en exemple l'attitude des hommes du village natal de son père: "[…] village où les femmes sont amplement rossées par les hommes. Elles s'en dédommagent quand elles sont à Paris et ont toujours, comme elles disent, le poing à la main" ("L'Année des dames nationales," *Œuvres*, vol. 2, 425).
[27] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 230.

personnelle, il est normal qu'elle s'en dédommage en rétablissant la parité. Consciente de sa valeur, Aurore finit par juger les hommes au même niveau: "Non, il sacrifie à son plaisir, et non à mes charmes: je ne lui dois rien" (109). Cette réaction est légitime, mais Rétif considère qu'en jouant le jeu des hommes, la femme n'en est pas relevée. Elle descend plutôt à son niveau à lui. En agissant de la même manière trompeuse que celle de ses amants, Virginie accentue le sentiment de tromperie et de rapport de force, mais sans rien résoudre:

> […] je vous rends la monnaie de votre pièce, grossièreté pour grossièreté, Monsieur Boude! […] Je voudrais bien savoir si vous m'avez prise pour votre maîtresse ou pour votre servante? […] Mais si je suis votre maîtresse, nous sommes au moins égaux, et je crois que je puis prendre avec vous le ton que vous prenez avec moi.[28]

Rétif condamne la femme qui devient à son tour bourreau, mais il dénonce également les circonstances par laquelle elle en est arrivée à cette situation. *Lucile* (1768) marque une critique du mariage forcé des jeunes filles, ainsi que l'écart d'âge considérable qui existe entre les époux, car ils entraînent irrémédiablement une attitude vengeresse.[29] La position dédaigneuse de certaines épouses de haut rang envers un mari indifférent et volage le rebute, mais il dénonce le comportement masculin et la réaction jalouse du mari trompé: "le Duc […] montra la jalousie la plus furieuse, et la moins autorisée, puisqu'il ne s'était pas rendu digne de la femme."[30] Même si l'auteur désapprouve l'esprit de vengeance, il témoigne des circonstances inacceptables par lesquelles la femme est amenée à ce comportement.

---

[28] *Journal d'une impardonnable folie*, 103.
[29] Relatant les mariages d'un vieux libertin, il dit : "Trois femmes qu'il a eu successivement épousées sont mortes en langueur. Il est à sa quatrième, espèce de virago qui le bâtonne, dit-on" ("Lucile," *Œuvres*, vol. 4, 239). Dans ce récit, Rétif montre que la contrainte entraîne le malheur des couples et crée le chaos familial. Le roman dénonce les mariages arrangés et forcés, et récompense les unions vertueuses et méritantes.
[30] "La duchesse," *Les Cont.*, vol. 3, 71.

La cause des actes vengeurs est à trouver dans l'attitude des hommes qui créent la révolte et la déchéance sociale. La faute ultime n'est pas dans la nature de la femme: "[…] il serait injuste d'accuser le second sexe d'une corruption et d'une méchanceté qu'il n'a pas."[31] Comme le fait observer Ned Rival, le mari dans l'œuvre de Rétif est presque toujours "lâche, infidèle et cocu."[32] Les torts sont davantage du côté du mari, cependant, la femme doit prendre patience et non pas se venger inutilement. La bourgeoise des *Contemporaines* se rend vite compte que la vengeance par tromperie est inutile face à un mari volage qui a tout pouvoir au sein de la famille. Elle décide de patienter: "Monsieur Cuissart est ensuite retourné à ses anciennes habitudes: mais sa femme a deux enfants et elle prend patience."[33] La résignation à la patience et à la tolérance du mal semble d'abord offrir peu de possibilités à la femme de sortir de sa condition. Cette soumission peut également signifier une attitude plus élevée face à une vengeance considérée basse. Elle suggère vraisemblablement une action plus réfléchie que celle perpétuée par le mari.

En confrontant l'attitude libre de l'homme à celle de la femme résignée, Rétif met en avant une réalité consciente de l'impuissance de la femme à obtenir mieux pour son sort tant que les lois ne sont pas plus en sa faveur.[34] Pour le moindre, il casse l'image de la femme violente telle qu'on la voit décrite chez Diderot et qui est dominée par l'hystérisme:

> C'est surtout la passion de l'amour, les accès de jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instants de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidermiques et populaires que les femmes étonnent; […] Les femmes sont sujettes à une férocité épidermique. … O femme! Vous êtes des enfants bien extraordinaires![35]

[31] "L'aimable apothicaire," *Les Cont., Œuvres*, vol. 2, 314.
[32] Ned Rival, *Rétif de la Bretonne ou les amours perverties* (Paris: Librairie Académique Perrin, 1982) 101.
[33] "La belle bourgeoise et la jolie servante," *Les Cont.*, vol. 3, 227.
[34] "Oh! Comme il embrasse! Quel homme! Je l'aurais battu!" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 95).
[35] Denis Diderot, "Sur les femmes," 166, 172.

A l'opposé, la femme rétivienne peut à travers sa patience se distancer émotionnellement d'une relation tronquée. Cette réaction féminine associe finalement le vrai malheur au mari, victime de sa propre nature:

> Mais dans votre mari, ce n'est pas le goût de la figure qui le porte vers ces filles, c'est le besoin machinal, uni au goût du changement, si puissant sur les hommes en général, qu'une laide qu'ils n'ont pas les tente davantage, qu'une belle qu'ils ont: ce qui est très bien dans les vues de la nature.[36]

Rétif se montre même en exemple de la faiblesse de l'homme responsable de la condition de la femme. Il se repent de son attitude séductrice et corruptrice envers une jeunesse qui l'attire. En parlant de Virginie, il dit:

> Infortunée! […] descendue au dernier degré d'avilissement […] auquel je participai, ainsi que tous ceux qui l'ont corrompue […] vous tous (et moi-même) qui avaient séduit sa jeunesse, voyez votre ouvrage! […] Je veillerai de loin sur elle.[37]

Cette déclaration peut être prise avec nuance et faire sourire, car Rétif se place dans la tradition moraliste bourgeoise désireuse de dégager le bien du mal. Néanmoins, il pointe du doigt une certaine attitude masculine qui est cause de la révolte de la femme. Il démolit certes les tentatives de révolte par la vengeance. Mais il propose en retour une psychologie qui s'attache à reconsidérer la relation de l'homme et de la femme.

3.2 Une réhabilitation moderne

Sous l'Ancien Régime, l'organisation du mariage et de la famille reste traditionnelle. Le mari règne comme un roi au sein de la sphère privée. Il a plein pouvoir sur les biens et la personne de sa femme et de ses enfants.[38] Le mariage privilégie avant

[36] "La belle bourgeoise et la jolie servante," *Les Cont.*, vol. 3, 205.
[37] *Journal d'une impardonnable folie*, 114.
[38] James Traer, *Marriage and the Family in Eighteenth-Century France* (Ithaca: Cornell University Press, 1980) 15.

tout “la continuité du lignage et l’exploitation du patrimoine.”[39] En contraste, la littérature et les idées des philosophes de la fin du dix-huitième siècle questionnent l’idée de l’épanouissement du bonheur individuel dans le mariage. Ils énoncent l’idée du mariage moderne mettant en jeu la liberté de choix et le principe du bonheur affectif.[40]

A l’exemple de ce courant de pensée, Rétif envisage de fonder la réconciliation de l’amour dans les rapports conjugaux.[41] Il pose le principe affectif comme le fondement de la société, et c’est à travers lui qu’il compte réhabiliter le statut de la femme. La solution se place dans une union de choix mutuel et un comportement qui ne désavantage aucun des sexes. Un tel rapport contribue à élever la femme dans la société et à faire changer les mentalités chez les hommes et dans les lois. Si la vengeance de la femme, comme nous l’avons vu, la fait descendre jusqu’à l’homme déchu, Rétif propose à la place une solution qui relève les deux. Rétif justifie la réhabilitation de la femme en confiant que son influence est aussi déterminante au sein de la société que celle de l’homme.

Le radicalisme féminin, comme phénomène de révolte et de “guerre,” selon l’expression de Brahimi, est pour Rétif irrecevable et “suicidaire.”[42] En imitant le mépris masculin, la femme se rend à son tour méprisable.[43] Cette situation de renversement, comme le dit Denise Brahimi, “refuse d’envisager les vraies réalités sociales et de

---

[39] Jean Gaudemet, *Sociétés et mariage* (Strasbourg: Cerdic-Publications, 1980) 440.
[40] James Traer, *Marriage and the Family*, 16.
[41] L’importance du mariage comme place du bonheur individuel préfigure une pensée pré-révolutionnaire qui ne sera pas suivie par les Romantiques du siècle suivant. Dans *Die Wahlverwandtschaften* (1808), Goethe marque les limites de la routine conjugale et montre que le mariage amène à la négation de l’être. La passion, au contraire, engage la personne plus profondément et marque davantage l’existence véritable de l’individu.
[42] Denise Brahimi, “Restif féministe,” 79.
[43] Elle est montrée vaniteuse: “Non, monsieur, je ne serai pas la victime soumise de vos caprices: la femme est la maîtresse de ses faveurs, et une femme comme moi l’est doublement” (“La duchesse,” *Les Cont.*, vol. 3, 25-6). Elle devient également fourbe: “Vous faites vos conditions, Monsieur! S’écria la fière Angélique: et moi je vous refuse; il faut m’en laisser maîtresse, et m’accorder les miennes: je vous donnerai la main, après que vous m’aurez vengée du chevalier” (“La jolie bonnetière,” *Les Cont.*, vol. 2, 35).

proposer de vraies solutions au problème de la condition féminine."[44] Les hommes font eux aussi fausse route, causant leur propre perte en causant celle de la femme: "Tout homme qui dégrade la femme qu'il veut engager à l'écouter, se dégrade lui-même."[45] Le despotisme masculin est aussi inefficace que le radicalisme féminin.

Rétif désavoue les préjugés physiques auxquels se rattachent les hommes vis à vis des femmes. Dans "La fille de trois couleurs," l'héroïne se transforme physiquement afin de plaire à trois prétendants différents. Les transformations montrent que l'homme envisage sa relation avec la femme selon des critères de beauté qui lui correspondent; une beauté préconçue qui ne tient pas compte de l'individu propre. Ironiquement, alors qu'il marque une obsession de l'apparence physique, il suggère en même temps que le critère de beauté est une entrave à la réelle considération des êtres. L'héroïne en vient finalement à déplorer cette vaine attitude et déclare aux prétendants: "Vous n'êtes que des hommes ordinaires; […] Adieu, cruels ennemis de vous-mêmes!"[46] Par cette assertion, elle confirme le principe que les hommes nuisent au bonheur des deux sexes à travers leurs préjugés.

La thèse de Roussel dit que la beauté est "la disposition la plus avantageuse pour parvenir à un but déterminé."[47] Rétif déplore ce postulat d'utilité physique. Il préfère envisager un amour sans vanité qui tient compte de l'individu: "Pour être heureux par l'amour, il faut adorer les femmes et non pas les regarder comme un vil instrument de volupté […]."[48] Il dénonce inversement la possibilité qu'a la femme de prendre avantage de cette beauté recherchée par les hommes. Il lui conseille plutôt de se pencher sur un

[44] Denise Brahimi, "Restif féministe," 82.
[45] *M. Nic.*, vol. 2, 473.
[46] *Les Cont.*, vol. 1, 290.
[47] Pierre Roussel, *Système physique*, 328.
[48] *M. Nic.*, vol. 2, 403.

réel sentiment d'amitié que de compter sur la beauté intéressée: "Oui, si les adulations vous ont perdue, la noble franchise d'un véritable ami réparera le mal: vous avez trop estimé la beauté."[49] Il condamne l'attitude de ceux ou celles qui voient dans le partenaire un simple objet de satisfaction personnelle ou d'affirmation individuelle. Ursule s'affirme à son tour quand elle ne veut plus considérer l'homme que comme une masse commune sans identité propre dont il faut se servir:

> J'ai encore mis trois pièces de plus dans ma collection […] Il ne m'a plus laissée tranquille, et pour m'en débarrasser, je l'ai traité comme les autres […] Mon Dieu, cousine, je ne fais après tout que ce que font toutes les femmes. La marquise ne trompe-t-elle pas son mari avec Edmond […] Que veux-tu! J'ai reçu des leçons, j'ai vu des exemples, et j'aurais plus de préjugés, si j'étais restée au village.[50]

Rétif est loin d'apprécier cette attitude radicale, mais il l'appréhende toujours comme manière réactive à un préjugé masculin: "Il lui débitait alors de ces galanteries qui ne signifiaient rien, et Ursule les recevait avec des expressions de la même valeur" (151). Etant considérée par les hommes comme un objet d'amusement dérisoire qu'il n'est pas besoin d'appréhender par des paroles profondes, Ursule réagit à leurs propos de la même manière. La réaction féminine si souvent critiquée par Rétif trouve finalement des circonstances atténuantes dans le fait qu'elle n'est que la réponse à un préjugé masculin.

Outre l'illusion comportementale, Rétif dénonce l'illusion de l'indépendance économique que la femme soi-disant affranchie déclare avoir dans certaines situations. Ursule se vante d'une indépendance financière nouvelle: "Je suis à moi-même; je jouis d'une certaine fortune que j'ai acquise par des moyens légitimes" (171). Pourtant, elle est tout de suite contredite par le propos d'un officier: "Parle vrai, tu es entretenue?" (171). Ce qu'Ursule considère comme moyens légitimes ne sont que ses charmes qu'elle

[49] "La jolie bonnetière," *Les Cont.*, vol. 2, 42.
[50] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 173-5.

a mis à profit pour acquérir une indépendance en réalité illusoire. Les deux sexes ont tort de jouer sur le tableau mercantile pour essayer de se valoriser. Concevoir ce principe comme moyen de valorisation et de considération accentue l'avilissement des individus.[51] La pensée de Rétif désire plutôt attacher à la relation entre homme et femme un concept affectif réciproque où "l'amour ne se paie que par de l'amour."[52]

Comme le signale Denise Brahimi, le mariage, selon Rétif, "n'a rien à voir avec la nature, mais avec la culture […] ou avec la société."[53] Rétif s'attaque aux deux sexes qui s'ignorent, soit par préjugé, soit par vengeance. Il dénonce le libertinage des couples mariés qui se mentent à eux-mêmes sous de fausses allures de liberté naturelle. Le mariage, chez lui, ne peut être fondé sur l'illusion du principe naturiste qui entraîne indubitablement l'abandon de l'épouse ou sa négligence. Les plaisirs physiques sont attachés à l'amour mais sont considérés un complément au mariage et non son but. Le principe d'union physique et ses prétendues audaces libertines sont perçus comme "réactionnaires" et non réhabilitant d'un équilibre entre les époux.[54] L'auteur reste vigilant quant à cette institution, car son but est d'éviter la hiérarchie de l'homme et de la femme.

Son principe d'égalité ne s'envisage nullement par la disparition des classes, mais davantage par le respect des êtres de classe différente ou à l'intérieur d'une même classe. Son concept se place davantage dans les refus catégorique qu'un sexe ou une classe prenne autorité sur l'autre dans le but de marquer son existence. Une fille qui se montre au-dessus de ses parents est aussi condamnable qu'un mari dédaigneux de son épouse.

[51] "Ce sont des êtres qu'aucune morale ne peut toucher, qu'aucune loi ne peut contraindre. Les richesses leur donnent trop de passions, et trop de moyens de les satisfaire, pour qu'ils aient des mœurs" ("La dédaigneuse provinciale," *Les Cont.*, vol. 3, 132).
[52] "Les femmes de garnison," *Les Cont.*, vol. 3, 107.
[53] Denise Brahimi, "Restif féministe?" 89.
[54] Denise Brahimi, "Restif féministe?" 89.

Ces deux démarches ne font qu'accentuer le déséquilibre entre les êtres et inspirer la révolte ou la répression.[55] L'auteur pose le concept que les deux sexes ont leur part égale de respectabilité à engager. La fille séduite tombée enceinte n'est pas plus coupable et discréditée à ses yeux que son séducteur. Pour Mme Parangon, son mari infidèle est davantage coupable que ses victimes: "Au fond, pourquoi Manon serait-elle plus coupable que … [M. Parangon]."[56]

De même, la fille prostituée est autant attitrée et obligée que son partenaire. Ce schéma permet à Rétif de marquer une modernité de pensée en allouant pour la première fois à la prostituée des droits.[57] Bien que cela constitue peu de progrès pour la femme en général, la prostituée obtient le droit du choix du client de la même manière que lui pour elle. Ce qui constitue, cependant, un véritable changement, c'est que le réformateur impose des obligations à l'homme. Dans *Le Pornographe*, l'hygiène de corps est attendue autant chez le client que chez la prostituée. Rétif a la hardiesse d'exiger pour la première fois des partenaires, une même hygiène que celle de la fille. Il demande la visite médicale obligatoire du client lorsqu'il se présente. L'omission de faire état de sa condition physique ou d'user de brutalité envers sa compagne s'ensuit de sanctions. Inversement, si la prostituée est malade, Rétif ne préconise non pas la punition, mais la prévention: "quelque soit la maladie dont elles seraient attaquées, ce ne sera pas une raison pour les refuser; on les fera traiter et guérir."[58] Ces propositions ne présentent de toute évidence que peu de progrès pour la condition de la femme. Elles constituent, néanmoins, une avancée dans l'exigence imposée à l'homme.

[55] "Messire Aumaire! Gare les représailles! Je vous en avertis! Votre femme, pour être fidèle, doit être exactement servie" ("La belle commissaire," *Les Cont.*, vol. 3, 182). "[…] vous allez trouver un maître en moi, au lieu d'un ami" ("La dédaigneuse provinciale," *Les Cont.*, vol. 3, 138).
[56] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 74.
[57] Erica Bénabou, *La prostitution*, 489
[58] "Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 13.

L'époux et l'épouse doivent se conformer à des principes similaires. Le partenaire doit idéalement être du même âge, d'une condition proche et de même attirance physique que la femme. L'auteur montre un parti pris quant à l'image voulue des conjoints, mais son principe s'accorde aux deux sexes de manière identique. Rétif envisage souvent la vertu de la femme en partant du principe de beauté, mais il est à admettre qu'il en fait de même pour celle de l'homme.[59] La réforme rétivienne envisage que l'épouse bénéficie d'une protection au sein du mariage. L'impunité du mari se veut révolue, et celui-ci est maintenant passible des mêmes traitements qu'il s'accorde à perpétrer sur sa femme. Sa pensée envisage l'enfermement si le mari trompe ou brutalise sa conjointe. Le mari est passible d'une amende ou de prison s'il insulte sa femme en publique.[60] La règle infligée reste la même si l'épouse est une ancienne prostituée: "L'époux serait puni sévèrement s'il avait usé de mauvais traitements, qu'il eut méprisé sa compagne, ou qu'il l'eût obligé à souffrir des indignités de la part d'une rivale, etc."[61] On pourrait penser que Rétif joue à son tour le jeu du "dent pour dent," ce jeu même qu'il condamne lorsque la femme en use pour se venger. Il s'agit plutôt de dissuader l'homme de son erreur quant à son comportement envers le sexe féminin. Cette prévention trahit la préoccupation du bonheur des deux sexes ensemble.

Au sein de l'union conjugale, Rétif désire créer une égalité marquée par le respect et l'affection mutuels où la femme y est autant attitrée que l'homme. La reconnaissance de l'épouse se démontre par le partage d'un vécu avec elle.[62] Elle se

[59] "Je veux qu'il soit aimable de figure: un laid a rarement une belle âme" ("Le mari à l'essai" 165).
[60] "Les Gynographes," *Œuvres*, vol. 3, 127-28.
[61] "Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 32.
[62] " Hé, qu'est-ce qu'avoir une épouse? C'est, par exemple être marié avec une fille. Vivre avec elle, manger, boire, parler, loger […] dormir" ("La petite laitière," *Les Cont.*, vol. 2, 121).

démontre également par le partage d'un titre de famille.[63] Enfin, elle se démontre par la révélation d'un amour véritable pour son conjoint: "Tu as un mari que tu peux aimer: un amour honnête et légitime est l'unique source de notre félicité."[64] Tout le principe de réhabilitation et de reconnaissance des sexes repose sur un principe d'équilibre respectif:

> Je veux avoir dans mon épouse, une amante, une amie, un conseil, une maîtresse, une servante et une divinité: je veux être à son égard, un père, un amant, un ami, un époux, un homme absolument dévoué à la servir, à l'obliger en tout […] J'emploierai tous mes soins à lui rendre ce qu'elle fera pour moi. (134)

Rétif insiste sur ce principe d'équilibre qu'il juge crucial pour la prise en considération des individus. Il s'appuie en particulier sur le modèle de ses parents pour illustrer sa thèse. Le père de Rétif gardait avec ses deux épouses une certaine distance et dignité maritale: "Il [son père] prenait avec sa femme un air de considération, mais sans apprêt et sans *empesage*. Son épouse, de son côté, lui parlait avec respect."[65] Dans son contexte, l'épouse n'est pas une enfant mais un individu reconnu, considéré et écouté au même titre que le mari. Rétif a dans sa propre existence l'image d'une mère souvent enceinte, mais également celle d'une femme lettrée, respectée et écoutée: "Barbare avait lu; souvent son mari la priait de parler."[66] Femme vive et volontaire, issue d'une meilleure famille que son mari, sa mère est sans en douter l'influence déterminante du principe d'équilibre soutenu par Rétif.

Le modèle parental devient le témoin d'une volonté d'équité et de non-soumission de l'un ou l'autre des partenaires. Barbe déclare à son tout nouvel époux qu'il n'est pas

[63] "Mais ce qu'on peut dire en faveur de ces titres, c'est que l'union du mari et de l'épouse est si intime, que ce qui décore l'un deux doit également décorer l'autre. Cette raison est excellente et seule justifie l'usage" ("La duchesse," *Les Cont.*, vol. 3, 7).
[64] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 74.
[65] "La Vie de mon père," *Œuvres*, vol. 4, 150.
[66] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 209.

le chef, mais qu'elle ne tient pas non plus à le dominer.[67] En réponse, il lui soutient le même propos: "Ni moi non plus, ma chère femme: je demande que chacun de nous soit exactement à sa place, qu'il règne entre vous et moi un accord, une harmonie semblable à celle qui est entre tous les membres d'un même corps."[68] Dans la conception familiale établie par Rétif, le principe hiérarchisant disparaît au profit de l'harmonie des contraires. Le mariage représente un commun accord de réciprocité entre deux parties et non une union de désirs égoïstes: "Je suis votre épouse, monsieur, et il est des choses que je vous dois, comme il en est que vous me devez."[69] L'auteur préfère reconnaître des qualités en chacun pour garantir un équilibre mutuel et personnel.[70] Il insiste beaucoup sur l'idée que chacune des parties doit agir envers l'autre comme elle voudrait qu'on agisse sur elle: "Je porte ce respect si loin pour celle qui doit m'appartenir que je respecte mon corps comme je respecterais le sien."[71] Il ne conçoit le bonheur de chacun que par la considération portée à l'autre: "Si vous en jouissez pour la rendre heureuse, c'est une belle action. Point de bonheur que dans la bonté, la bienveillance, la charité, ou l'amour d'autrui."[72] Rétif envisage la femme propice à la responsabilité de la vertu, mais de la même manière qu'il envisage le père. Il intègre les deux sexes au sein du couple en leur donnant à chacun un statut et un rôle de même importance. Catherine Tamareille voit en Rétif stigmatisant la subordination de la femme, un réactionnaire, mais elle souligne tout de même que son discours sur le statut féminin "est émancipateur dans la mesure où il place le sexe féminin dans un système d'utilité" (38). Cette utilité s'inscrit en grande partie dans la procréation, néanmoins elle s'intègre au même titre que celle de l'homme.

[67] "La Vie de mon père," *Œuvres*, vol. 4, 152.
[68] "La Vie de mon père," 153.
[69] "La duchesse," *Les Cont.*, vol. 3, 28.
[70] "Ton père en a (de l'esprit); ta mère en a" ("La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 215).
[71] *M. Nic.*, vol. 1, 705.
[72] *M. Nic*, vol. 2, 307.

L'élévation de l'individu se rattache au concept d'utilité économique au sein de la société, et c'est par ce principe essentiel que la femme peut espérer concevoir une reconnaissance. La duchesse est inconsidérée parce qu'elle n'a pas été élevée "à se rendre utile de quelque manière."[73] Barbe, épouse laborieuse est au contraire "le soutien de la nation."[74] Ce qui est utile est honnête, selon Rétif, et ce qui est honnête est digne de respect. Le principe d'utilité incorpore l'idée d'une indépendance économique. Le rôle actif de la femme la récompense en plus de la libérer du rôle d'objet ostentatoire. Rétif encourage vivement le travail féminin. Dans son écriture, il loue la femme au travail plus que celle au foyer.[75] La femme tient son importance de son titre professionnel et non d'état civil.[76] Elle en reçoit une valeur morale essentielle.[77] Rétif encourage le travail chez la femme parce qu'elle gagne en considération mais aussi en indépendance: "Un travail lucratif et dont le produit puisse subvenir à vos besoins, voilà l'essentiel pour vous [Fanchette]."[78] Par l'activité individuelle, la femme vaut maintenant par elle-même et non plus par une nature factice.[79] Rétif encourage surtout cette indépendance parce qu'il est bien conscient que la femme entretenue a peu à espérer d'une société où les hommes ont toute procuration.

Partisan de la cause des femmes, l'aspect progressiste de la pensée rétivienne peut prendre un tour subversif. *Le Pornographe* propose une réforme de la prostitution qui

---

[73] "La duchesse," *Les Cont.*, vol. 3, 86.
[74] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 227.
[75] *Les Contemporaines*, *Les Parisiennes*, *Les Françaises*, *Le Pornographe*, *Le Palais-Royal*, et *La Mimographe* se penchent essentiellement sur la femme en exercice.
[76] "Chez tout marchand, la femme conserve beaucoup d'importance; […] mais il est dans cet état des corps où elle est tout, puisqu'elle a le titre, comme les lingères, les couturières" ("Le Ménage parisien," *Œuvres*, vol. 5, 137-38).
[77] Guy Bruit, *La Pensée*, 121.
[78] "Le Pied de Fanchette," *Œuvres*, vol. 4, 245.
[79] Guy Bruit, *La Pensée*, 124.

attribue son administration à un état protecteur et non plus à un système sauvage.[80] L'idée que l'Etat devienne proxénète peut faire douter de la bonne volonté de l'auteur. Néanmoins, sous cette administration proposée, la prostituée acquiert pour la première fois une protection contre les dangers auxquels elle doit seule faire face à l'ordinaire. L'Etat protecteur procure à la fille le droit essentiel du consentement, en lui accordant le choix du partenaire et la possibilité de refus. Erica Bénabou fait remarquer que la liberté du refus accordée est un point extrême "où n'est jamais parvenu aucun faiseur de projets."[81] La prostituée n'est plus un objet automatisé et marginalisé dans le système rétivien. Dans sa réforme de la prostitution comme dans l'essentiel de son œuvre, Rétif se soucie de ne pas dégrader la femme et de respecter sa dignité. La fille publique reste aux yeux de ce réformateur une femme de mérite autant que celle dite honnête. La législation proposée qui lui offre protection marque également le postulat d'une sexualité libérée et légitimée. Ce projet tend à protéger la fille des dangers et à légitimer son activité, ce qui marque à nouveau un point extrême dans l'histoire réformatrice.

Rétif n'encourage pas la prostitution, mais il ne la condamne pas non plus. Il cherche à protéger les prostituées et leurs enfants en les aidant et les invitant à s'élever dans la société. Sa législation prévoit aux plus jeunes filles le droit de demander à apprendre un métier en dehors du domaine de la prostitution.[82] Aux orphelines comme aux filles de condition, l'auteur encourage l'apprentissage de la lecture ainsi que d'un métier. L'illettrisme est pour la femme un handicap auquel Rétif est assurément très sensible. Il le conçoit comme un manque à gagner au niveau de la productivité de chaque

[80] Erica Bénabou, *La Prostitution*, 488.
[81] Erica Bénabou, *La Prostitution*, 488.
[82] "On ne les excitera point à prendre celui de leurs mères: au contraire, l'éducation honnête qu'on leur procurera sera propre à leur en inspirer l'éloignement" ("Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 31).

individu. Mais l'auteur est davantage conscient que cet état est un obstacle à la tentative de tout être de s'élever.

L'illettrisme ou l'ignorance dans laquelle la femme est laissée est propre à toutes les couches sociales. L'aristocrate est parfois aussi ignorante que sa servante. Sachant que les femmes de toute condition sont touchées par ce problème, il encourage la lecture à toutes les filles.[83] Rétif est trop conscient de la réalité sociale, y étant confronté, pour imaginer que la prostitution ou l'abandon peuvent être éradiqués par ses seuls encouragements. Sa réforme peut être considérée comme n'étant qu'un parti pris avantageux pour l'homme, mais elle se préoccupe, néanmoins, des laissés pour compte de la société. Rétif s'interpose à une société qui réprime ou ignore la femme et lui octroie des droits jamais pensés.

Rétif réformateur s'attache également à la condition de l'actrice de théâtre, qui souvent subit un triste sort. Regardée en France comme une femme de petite vertu entretenue, la comédienne au dix-huitième siècle subit les mêmes contraintes que celles apposées à toute autre femme de cette condition.[84] Voltaire fait déjà allusion au sort souvent tragique de l'actrice en commentant dans ses *Lettres philosophiques* (1734) la mort de la célèbre comédienne et qui était aussi son amie, Mlle Lecouvreur.[85] Ironiquement, pour réussir dans le monde, la femme n'a guère d'autre option que le

[83] Le personnage de Rétif se propose d'aider Virginie qui, venant pourtant d'une bonne famille, ne sait pas lire: "Peut-on avoir négligé son éducation à ce point, dans Paris, des gens qui étaient aisés […] à dix-sept ans, [elle] ne sait pas lire. Je lui ai proposé de lui montrer" (*Journal d'une impardonnable folie* 60).
[84] J. M. Goulemot, D. Masseau et J.-J. Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIIIème siècle* (Paris: Minerve, 1996) 82.
[85] Voltaire met en évidence la totale absence de reconnaissance de l'actrice en France en comparaison de celle en Angleterre: "On a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Wesminster la célèbre comédienne Mlle Oldfield à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton. Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbarie et lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de Mlle Lecouvreur" (*Lettres philosophiques* [Paris: Gallimard, 1986] 147).

théâtre, l'opéra ou la prostitution, et les trois voies se confondent parfois.[86] Certaines considérations du *Paradoxe sur le comédien* (1773) en témoignent. Diderot mentionne le fait marquant que le bon comédien doit plaire à tous: "c'est un adulateur de profession, c'est un grand courtisan, c'est un grand comédien."[87] L'actrice traîne sur elle l'image douteuse de la fille de joie, puisque pour parfaire à son métier elle doit les séduire tous.

Martine de Rougemont indique que l'actrice continue à présenter les deux aspects de la courtisanerie, celui de flatter le prince ou le public, et celui d'être entretenue pour le plaisir procuré.[88] L'insuffisance de son revenu et surtout l'instabilité de son métier impliquent la compromission qui va de la protection à la prostitution. La comédienne la plus chanceuse se voit épouser par son amant ou bénéficie d'une rente ou de don d'une terre quand on lui a fait des enfants.[89] La profession n'est pas reconnue par la famille ni par l'église. La France catholique reste le seul pays d'Europe à excommunier ses comédiens considérant leur métier d'infamie. L'église leur refuse le mariage, l'enregistrement des naissances de leurs enfants, les sacrements de la communion et de l'extrême-onction, et l'enterrement dans un cimetière.[90] Au nom de cette infamie, la comédienne n'a finalement pas de statut civil sous l'Ancien Régime. L'actrice est à la fois idolâtrée par le public et ostracisée par l'église. Cette institution considère le métier d'actrice comme un dédoublement de la personne qui fait d'elle un être faux et dénaturé.

---

[86] J. M. Goulemot, D. Masseau et J.-J. Tatin-Gourier, *Vocabulaire de la littérature du XVIIIème siècle*, 82.
[87] Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien* (Paris: Editions Nord-Sud, 1949) 64.
[88] "Dans les pays à culture théâtrale développée, […] la figure publique de l'acteur continue en effet de développer, pendant le XVIIIe siècle, les deux aspects de la *courtisanerie*: il est tributaire du prince et du public qu'il flatte, il est entretenu pour ce plaisir qu'il procure, qui n'est pas reconnu comme une production mais comme une pure dépense" (Martine de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIIIe siècle* [Paris: Editions Champion, 1988] 193).
[89] *La vie théâtrale*, 204-05.
[90] *La vie théâtrale*, 206.

Rétif fait état des sacrifices que l'actrice s'oblige souvent à faire pour échapper à cette compromission d'être entretenue et pouvoir effectuer son métier librement. Dans une des *Contemporaines*, il met en scène une jeune comédienne mariée de force à un vieil homme riche. L'actrice annonce à son mari sa prise de décision de faire partie des tournées de théâtre en province pour pouvoir ainsi se dégager de l'union imposée.[91] Alors que ses parents et son mari l'ont enlevée de la scène parisienne, sa décision marque la volonté d'exercer son métier. Toutefois, elle est obligée de fuir pour le faire. La fuite suggère que l'actrice ne peut dès lors qu'envisager une vie passée dans l'ombre, et non plus sous la lumière des salles parisiennes. Néanmoins, elle y devient aussi libre et autonome. Elle échappe à un mariage imposé et peut se donner à un théâtre sans gloire ni fortune mais qui lui octroie une certaine liberté. D'une autre manière, le théâtre reste aussi un de ces espaces clos qui enferme toujours la femme. Comme les dramaturges du dix-huitième siècle, Rétif voit dans le monde du théâtre un pouvoir d'opinion.[92] Il confie à ce personnage féminin une mission didactique. L'actrice devient le porte-parole d'un théâtre moral qui remplace le théâtre comique et mièvre de son ancien répertoire. En plus de divertir, elle apporte un message et prend finalement une valeur d'importance au sein de la sphère publique.

[91] "Dès le premier jour, elle fit part à son mari de son plan de liberté" ("Les actrices des pièces de funambule," *Les Cont.*, vol. 3, 234).

[92] Rétif s'apparente aux idées nouvelles du théâtre bourgeois émises par Diderot et Mercier. Ce théâtre offre des scènes de situations de famille ou de conditions sociales avec une morale laïcisée qui se veut utile à la patrie. Pour Diderot, il convient de parler de manière honnête: "Je le répète donc: l'honnête, l'honnête. Il nous touche d'une manière plus intime et plus douce que ce qui excite notre mépris et nos rires" (Denis Diderot, "De la poésie dramatique" (1758) *Œuvres complètes*, vol. 10 [Paris: Hermann, 1980] 337). Dans *Du Théâtre* (1773), Mercier reprend l'idée d'honnêteté de Diderot et l'illustre (Louis Sébastien Mercier, *Du Théâtre* [Genève: Slatkine Reprints, 1970] 123). Selon Mercier, il faut peindre les bonnes mœurs: "A-t-on sensément peint parmi nous […] le cultivateur honnête, ayant pour domicile les champs que fécondent ses mains, élevant ses enfants au travail et dans cette pureté de mœurs que nous ne soupçonnons pas" (*Du Théâtre* 112).

Le principe de réhabilitation de la femme chez Rétif est appréhendé en termes de rôle à jouer dans la société. Mais plus subversivement, ce rôle se décrit aussi en termes de préoccupations personnelles et intimes. Dans le cadre de son roman licencieux *L'Anti-Justine*, Rétif expose les fantasmes érotiques de la femme. Le but, certes toujours didactique, en est d'encourager les maris à combler leurs épouses de manière satisfaisante, ce qui marque une consécration de la sexualité féminine. Rétif y décrit le jeu des plaisirs orgiaques offerts par un père à sa fille afin de lui procurer "des délices sans cesse renouvelées."[93] Concrètement, il fait le récit d'un père incestueux qui, ne pouvant assouvir les désirs avides et continus de sa fille, offre satisfaction à cette dernière en lui procurant de multiples partenaires.

Se vantant d'être un ouvrage utile, *L'Anti-Justine* se veut l'antidote de la cruauté sadienne. L'"Avis au lecteur" annonce que l'auteur bannit toute cruauté envers la femme. Le but est, au contraire, d'empêcher les hommes d'y avoir recours: "J'en ai un plus important encore, je veux préserver les *Femmes* du délire de la cruauté. *L'Anti-Justine* non moins savoureuse, non moins emportée que la *Justine*, mais sans barbarie, empêchera désormais les hommes d'avoir recours à celle-ci."[94] Sade et Rétif ont pourtant des similitudes dans leur manière d'aborder la littérature érotique, laquelle est essentielle à leur œuvre et trouve sa source dans leur vie.

C'est dans un isolement "quasi voulu" que les deux auteurs peuvent satisfaire leur appétit féroce pour cette écriture. Sade est tenu enfermé durant une très grande partie de sa vie, mais il profite de cet isolement pour concrétiser sa créativité littéraire. Rétif s'isole volontairement en vivant caché dans son appartement ou dans ses sorties

[93] Catherine Lafarge, "Les délices de l'amour," *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 153 (1976) 1247.
[94] *L'Anti-Justine*, éd. de la Bibliothèque Privée (Paris: L'Or du Temps, 1969) 100.

nocturnes. Les deux revendiquent cette solitude pour mieux réaliser leur imaginaire érotique. Au sein de l'écriture, le plaisir se concrétise dans des lieux fermés, symboles anticipatoires de la transgression sexuelle déclinée sous la forme de l'inceste, du tribadisme et surtout chez Sade, de la sodomie. Mais pour s'en justifier, ils tiennent tous deux l'argument didactique de la stricte vérité dévoilée. Tous deux prodiguent à leurs ouvrages le principe de véracité pour pouvoir plus librement témoigner de leur imaginaire érotique transgressant.[95]

Dans la réalité, leur logorrhée littéraire se rattache vraisemblablement à une sexualité réprimée provoquée par le confinement solitaire. C'est la plume qui semble être le plus constant instrument sexuel, et le phénomène des répétitions propre aux deux auteurs marque le caractère masturbatoire de l'assouvissement sexuel. La répétition marque également l'intemporalité de l'écriture et le contrôle personnel de l'érotisme envisagé. Le jeu d'écriture marque toute leur vie, et leur vie n'est que cette fiction. Les deux ont une manie, une idée fixe dirigée vers un seul geste: l'écriture érotisée. Seule l'idée de l'envisager diffère.[96]

Alors que Sade voit en la cruauté sur l'autre un acte jouissif de la nature, Rétif ne porte jamais de cruauté à son personnage. Neil Schaeffer fait remarquer de manière juste que, chez Sade, la femme est humiliée et forcée de devenir impliquée dans les fantaisies

[95] Sade dira dès la première *Justine* pour justifier son malheur: "pourra-t-on former quelques remords d'avoir établi un fait […] Tels sont les sentiments qui nous mettent la main à la plume, et c'est en considération de leur droiture que nous demandons à nos lecteurs un peu d'attention" (Sade, *Les Infortunes de la vertu* (1787), [Paris: Gallimard, 1970] 57). Rétif justifie les "horreurs" arrivées à *Ingénue Saxancour* en assurant la franchise et l'utilité des faits relatés: "Je n'ai pas besoin de faire une préface pour indiquer les but moral de ces Mémoires: je vais raconter ingénument, et la leçon résultera de l'exemple que je mettrai sous les yeux" ("Ingénue Saxancour," *Œuvres*, vol. 5, 319).

[96] Pour Sade, voir Josué Harari, *Scenarios of the Imaginary* (Ithaca: Cornell University Press, 1987) 152-53.

sexuelles de l'homme seul.[97] A Sade la jouissance existentielle de l'homme par une libido agressive sur la femme, et à Rétif celle amenée par une libido totalement tournée vers le seul plaisir de la femme.[98] Pierre Fauchery observe que les vieux débauchés sont plus redoutables que les jeunes prises chez Sade.[99] A l'inverse, le personnage débauché de Rétif vieux ne montre aucun côté satanique sur les siennes. Les épouses, prostituées et jeunes filles restent toujours intactes. La Justine de Sade reste une victime, une victime rêvée, perpétuelle prisonnière, qui n'apprend rien de son expérience subie. Sade désavoue totalement la relation de communication avec sa victime. Justine est forcée au silence et à la soumission.[100] Celle de Rétif est, au contraire, décisionnaire des actes portés sur elle. Enfin, la femme sadienne ne jouit des plaisirs que tant qu'elle se donne au bon plaisir de tous les hommes.[101] Celle de Rétif jouit de ceux qu'elle se donne délibérément.

Dans *L'Anti-Justine*, Rétif s'attache essentiellement au plaisir du personnage déguisé de sa fille aînée Agnès. Se mettant en scène lui-même sous le nom de Cupidonnet, il offre à Agnès, qui devient Conquette, des joies érotiques encore jamais pensées pour le sexe féminin. L'intérêt de *L'Anti-Justine* tient de l'idée que l'auteur se penche sur les désirs intimes qui sont propres à la femme. Il leur donne une existence en les abordant et les concrétisant, et ceci dans le but d'inciter l'homme à les exploiter et les assouvir. S'il condamne d'ordinaire l'amour des libertins, il s'attache ici à offrir à la

---

[97] Neil Schaeffer, *Le Marquis de Sade* (New York: Alfred A. Knopf, 1999) 295.
[98] Dans *La Philosophie dans le boudoir* (1795), Dolmancé déclare: "Que me font à moi les maux des autres, n'ai-je donc point assez des miens sans aller m'affliger de ceux qui me sont étrangers, que le foyer de cette sensibilité n'allume jamais que nos plaisirs" (Sade, *La Philosophie dans le boudoir* [Paris: Gallimard, 1998] 56).
[99] Pierre Fauchery, *La Destinée féminine*, 258, 351.
[100] Josué Harari, *Scenarios of the Imaginary*, 156-57.
[101] Mme de Saint-Ange conte à Eugénie son libertinage concédant: "Oui, j'y [maisons publiques] ai été comme une putain, j'y ai satisfait pendant une semaine entière les fantaisies de plusieurs paillards, et j'ai vu là des goûts bien singuliers" (*La Philosophie dans le boudoir* 80-1).

femme une sexualité totalement libérée. Il peint dans *L'Anti-Justine* une épouse affranchie qui favorise à son tour ses désirs et sa satisfaction érotique avec de multiples partenaires sans jamais devenir une victime.

L'héroïne est épargnée de tout traitement sadique. Par contre, ceux qui encouragent ce principe sont punis de la même manière. Comme le souligne Catherine Lafarge, Rétif ne réussit pas complètement à éviter le jeu sadique qui d'une manière l'attire.[102] Il l'emploie, cependant, essentiellement à titre punitif sur les personnages qui y sont sujets, pour en dénoncer la cruauté. Le personnage du moine qui aime généralement voir mourir ses héroïnes pour satisfaire son plaisir finit par attraper la syphilis par une prostituée. Il en meurt dans d'atroces souffrances. L'"Erotikon" de Rétif est conçu pour servir une épouse de tout âge ou condition, en s'inquiétant de ses satisfactions à elle.[103]

Sade impose à son lecteur sa sexualité propre, suprême forme de son bonheur individuel. Comme le souligne Joan DeJean, son idéologie est véhiculée par une voix dépersonnalisée et unilatérale qui empêche toute psychologie individuelle.[104] Sade exprime ce qui constitue son identité, alors que l'auteur de *L'Anti-Justine* tente

[102] L'héroïne peut aimer au paroxysme de ses amours une certaine brutalité ou peut menacer une des compagnes de traitement douloureux (Catherine Lafarge, "Les délices de l'amour," 1250-51). Il est certain que Rétif ne reste pas insensible au sadisme dont la lecture l'enflamme. Il déclare dans l'avertissement: "Blasé sur les femmes depuis longtemps, La *Justine* de *Dsds* [Sade] me tomba sous la main. Elle me mit en feu; je voulus jouir, et ce fut avec fureur: je mordis les seins de ma monture, je lui tordis la chair des bras… Honteux de ces excès, effets de ma lecture, je me fis à moi-même un *Erotikon* savoureux, mais non cruel, qui m'excita au point de me faire enfiler une bossue bancroche, haute de deux pieds. Prenez, lisez, et vous en ferez autant" (*L'Anti-Justine* 1). Enfin, comme le souligne Pierre Fauchery, Rétif montre également un certain sadisme à raconter les sévices d'*Ingénue Saxancour*, mais "conjugué à l'intérêt" (*La Destinée féminine* 392). Dans un épisode, Ingénue est blâmée de ne pas être riche, aussi se propose-t-elle d'être entretenue. Le mari consent à condition qu'elle se vende à tous: "Elle fut qu'il serait jaloux d'un entreteneur honnête homme, et qu'il ne le serait pas du public, qu'ainsi tout était arrangé, qu'il prétendait être obéi" ("Ingénue Saxancour," *Œuvres*, vol. 5, 419).

[103] *L'Anti-Justine*, 99.

[104] "The linguistic leveling process operative in the *120* takes the novel beyond pedagogy to didacticism, and the drive to impose at any cost the ideology serviced by this neutered voice destroys such potentially deviant forces as individualized psychology" (Joan DeJean, *Literary Fortifications* [Princeton: Princeton University Press, 1984] 324).

visiblement d'envisager le désir chez l'autre. En exprimant les fantasmes érotiques de la femme, Rétif projette une reconnaissance peu fréquente du désir féminin.

Dans le registre plus traditionnel du droit marital, Rétif revendique également une législation qui fasse entendre la voix de la femme. Il demande à plusieurs reprises que la jeune fille soit concertée, que le choix vienne d'elle, et qu'il soit respecté par sa famille afin de lui éviter le sort tragique généralement alloué. Il s'appuie sur l'expérience de sa mère dont la décision a été respectée pour le choix du prétendant. Il est vrai que Rétif s'appuie sur le principe rationnel de la raison pour légitimer la considération de la parole de la femme vue comme sujette au caprice: "Tu es mon amie: Parle, mon enfant? […] C'est que la raison le veut aussi, et que je la respecte, dans ma fille, comme je la respectais dans la vertueuse *Barbare Alliot*, ta digne mère."[105] Le consentement doit être mutuel et non imposé par la naissance ou l'ambition sociale. Il est désiré que la jeune fille puisse "suivre son cœur."[106] Comme beaucoup de ses contemporains, il désapprouve la grande différence d'âge entre époux qui d'une part ne peut que nuire à la jeune fille, et d'autre part n'est plus appropriée dans une société qui se modernise.

Rétif est ennuyé des changements qui s'opèrent et qui agissent sur la condition de la femme, transformant son rôle d'épouse et de mère. Mais il est aussi essentiellement attaché aux femmes qui ont une activité. Nous avons vu qu'il expose même l'idée moderne du bonheur dans lequel un célibat heureux vaudrait peut-être mieux qu'un mariage négligé et malheureux. La meilleure morale pour une fille peut devenir celle avancée par une mère affranchie: "J'aimerais mieux que Sophie trompée […] fît un enfant sans être mariée, que de la voir malheureuse sans remède avec un mari. […] Moi,

[105] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 180-81.
[106] "Le nouveau Pygmalion," *Les Cont.*, vol. 1, 84.

je n'ai qu'un principe en morale, c'est qu'elle nous doit rendre heureux."[107] Dissidente, cette mère réinvente l'institution maritale et établit sa propre morale. Celle-ci s'arrange qu'en cas de mariage, le contrat puisse s'annuler à tout moment afin de libérer la fille de sa condition. Le réformateur annonce le principe du divorce dont il pourra lui-même bénéficier sous la Révolution.

La pensée rétivienne expose également l'autre idée moderne que le mariage acquiert sa légitimité par l'accord mutuel des êtres et non par son institution: " [...] la volonté des parties fait le mariage, que la bénédiction de l'église déclare et confirme."[108] Ursule demande et déclare: "Je le répète, quels sont vos droits? Ceux que ma bonté vous donne, monsieur."[109] Le mariage n'est plus vu comme un contrat profitable d'enrichissements personnels. Il est envisagé comme un accord mutuel visant le bonheur des parties, et il s'intègre dans un système d'enrichissement conjugué et familial. Où le système de dot enrichit la fortune du mari, la richesse du couple doit maintenant venir de ce que peuvent produire les époux en travaillant ensemble. Barbe est invitée à apporter ses talents et son savoir faire et à pouvoir l'exprimer de manière ouverte à son mari.[110] Rétif insiste pour que les parties soient intégrées au même titre, et qu'elles visent le même objectif.

Ces illustrations évocatrices d'un certain modernisme présentent un auteur marquant la condition de la femme d'une meilleure considération. Malgré la grande contradiction qui s'affiche dans son œuvre, Rétif montre un réel intérêt envers le sexe

[107] "Le mari à l'essai," *Les Cont.*, vol. 1, 168.
[108] "La jolie fille de boutique," *Les Cont.*, vol. 2, 152.
[109] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 103.
[110] "La jeune mère de famille montra son courant à son mari" ("La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 200).

féminin. Il déplore son sort et aussi expose son mérite.[111] Ce qui est également intéressant, c'est la manière dont Rétif laisse transparaître l'influence qu'exerce la femme sur lui, sur sa vie, et finalement, sur sa carrière d'écrivain.

3.3 Le rapport à la femme

La vie de Rétif, comme il la raconte, se révèle profondément influencée par la rencontre, ou non, de femmes admirées. Rétif développe le thème féminin aussi bien dans ses références aux femmes auteurs, connues ou inconnues, et aux femmes de sa vie personnelle, les amies et collaboratrices, patronnes et parentes, jusqu'aux prostituées. Les femmes auteurs influencent tout particulièrement son entrée dans la littérature. Il évoque à de nombreuses reprises ses lectures personnelles de Mesdames de la Fayette, de Villeneuve, de Villedieu ou de Genlis.[112] A travers son métier d'imprimeur, Rétif est amené à travailler sur de nombreux ouvrages et particulièrement sur ceux de Mme Benoît (1724-1809) et de Mme Riccoboni dont il a lu les épreuves.[113]

Il fait mention des ouvrages de Mme Benoît dont il jalouse le début heureux en la qualifiant, dans *Le Pied de Fanchette*, de "blanchisseuse à Lyon, auteur à Paris."[114] Elle est cette "ex-blanchisseuse," cette "Lyonnaise" qui aurait fait des romans que Rétif n'aurait pas encore faits.[115] En la référant à sa fonction première, Rétif ne se montre pas insensible à ses origines modestes. Dédaigneux au départ, il y voit tout de même un encouragement pour lui-même d'une vocation d'écrivain venant d'une même

[111] "C'est, je crois, parce qu'en amour comme en ménage, l'homme est d'autant plus sot que la femme a plus d'esprit" (*M. Nic*., vol. 1, 791).
[112] La Comtesse de la Fayette (1634-1693), Mme de Villeneuve (1695-1755), Mme de Villedieu (1640-1683) et la Comtesse de Genlis (1746-1830) sont souvent mentionnées. Dans *Monsieur Nicolas* et *Les Françaises*, il exprime les réactions heureuses de ses lectures et encourage son public à les lire.
[113] *M. Nic.*, vol. 2, 161.
[114] Souligné par Pierre Testud, *M. Nic.*, vol. 2, 1131.
[115] "Mon calendrier," *M. Nic.*, vol. 2, 724-25.

condition.[116] C'est pourquoi, il se dit "lui aussi capable d'écrire un roman" à la manière de cette femme auteur dont il envie indirectement le succès.[117] Plus encore, son entrée dans la littérature tient davantage de l'appréciation qu'il porte aux ouvrages et au style de Marie-Jeanne Riccoboni. Il lui reconnaît une élégance et dit l'avoir imitée.[118] Il dit, toutefois, l'avoir imité surtout dans son premier roman: "C'est ainsi que, dans *La famille vertueuse*, j'avais voulu imiter Mme Riccoboni. Je n'ai imité personne dans mes ouvrages suivants."[119] L'influence de ces femmes auteurs reste essentielle à la destinée de Rétif.

Le réformateur rigide des *Gynographes* s'attache ironiquement à des romancières qui ont acquis une autonomie financière et une reconnaissance grâce à leur écriture. Ces femmes jouissent d'une relative indépendance. Mme Riccoboni est l'illustration la plus marquée du modèle d'indépendance. Elle publie elle-même ses œuvres. Elle n'a alors aucun médiateur entre elle et "la sphère sociale" et peut affirmer "son statut d'auteur à part entière."[120] Son succès, qui dépasse largement les frontières, fait beaucoup d'envieux dont Rétif. Ironiquement, l'auteur privilégie le modèle parfait de la femme affranchie. Mme Riccoboni vit très rapidement de sa plume après s'être séparée de son mari, le comédien Antoine Riccoboni, et s'être retirée de son métier d'actrice à la Comédie Italienne. Elle partage un appartement et travaille avec une autre comédienne, Thérèse Biancolelli, jusqu'à sa mort. Son importance est grande au milieu du siècle. Elle

[116] Souligné par Pierre Testud, *M. Nic.*, vol. 2, 1131.
[117] *M. Nic*., vol. 2, 161.
[118] En parlant d'une lettre d'une amie de jeunesse, Rose Lambelin, il déclare n'avoir jamais encore rencontré un style si appréciable, hormis celui de Mme de Beauharnais et de Mme Riccoboni: "Mes transports, à la vue de cette jolie lettre (car Rose écrivait comme jamais n'a écrit, si ce n'est la sensible Beauharnais et l'élégante Riccoboni), […] furent si vifs" (*M. Nic*., vol. 1, 797). Il prétend en avoir imité le style: "Je m'efforçais d'imiter celui des livres que j'avais lus, surtout ceux de Mme Riccoboni" ("Mes ouvrages," *M. Nic.*, vol. 2, 897).
[119] *M. Nic.*, vol. 2, 185.
[120] Catherine Tamareille, *La représentation de la femme*, 75.

est acclamée par la critique qui apprécie sa sensibilité et son style pur.[121] Enfin, comme nous l'avons présenté au premier chapitre, son thème cher est de dénoncer l'inéquitabilité sociale et sexuelle basée sur le genre.

En pensant à ces auteurs féminins et modèles, l'auteur nourrit la constante contradiction de sa pensée sur le positionnement de la femme au sein de la société. D'un côté, il dénonce la femme lettrée parce qu'elle représente une menace à l'autorité masculine. De l'autre, il loue les ouvrages de certaines femmes auteurs par lesquels il est amené à l'écriture et dont l'expression inspire son œuvre. L'explication se trouve en partie dans le souci du marché.

Au moment où Rétif devient écrivain en 1767, le monde de l'édition est en pleine explosion. La concurrence est rude pour des littérateurs en devenir, jusque là inconnus, et sans parrainage privé ou public. Seuls deux systèmes coexistent au dix-huitième. Un patronage (que ce soit étatique ou non) correspond à un réseau de sociabilité et distingue le mérite de la plume.[122] Le marché littéraire est régi par les lois de l'offre et de la demande. En 1723, le droit d'auteur est reconnu implicitement, mais avant 1770 il ne signifie pas autre chose que la vente des livres. Il faut attendre 1777 pour que l'auteur puisse exploiter lui-même ses écrits.[123] De 1000 titres en 1720, la production livresque passe à 3500 vers 1770.[124] Rétif fait partie de ceux qui veulent tenter leur chance et qui essaient de vivre de leur plume. Il n'appartient pas aux privilégiés du monde littéraire. Venant de la paysannerie et vivant dans le monde ouvrier, il n'a pas de mentor et subit obligatoirement les aléas du marché. Il est ainsi plus aisé de comprendre pourquoi Rétif

[121] Ruth Thomas, "Marie-Jeanne Riccoboni," in Eva Martin Sartori ed., *The Feminist Encyclopedia*, 465.
[122] Eric Walter, "Les auteurs et le champ littéraire," dans éds. Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française*, vol. 2 (Paris: Fayard, 1990) 513.
[123] Eric Walter, "Les auteurs," 501, 504.
[124] Eric Walter, "Les auteurs," 508-09.

peut voir dans la littérature féminine une concurrence à l'intellectualisme mâle en quête de succès et de renommée. Il éprouve une sympathie refoulée ou torturée pour l'écrivain féminin qui au départ est désavantagé par son sexe.

Malgré cela, il admet avec émotion que de nombreuses femmes d'esprit ont influencé son début de carrière. Les femmes auteurs l'ont officialisé, et les femmes de sa vie personnelle l'ont fait germiner. Rétif confesse que Rose Lambelin, qu'il rencontre à Sacy avant de monter sur Paris, est par ses lettres et son esprit le premier modèle d'écriture qui l'a inspiré: "Je la mettais au-dessus de son sexe par la faculté de penser, surtout depuis qu'elle m'avait écrit."[125] Au delà du préjugé attendu pour l'époque, Rétif reconnaît pour la première fois l'esprit féminin en Rose. Elle suscite chez lui le goût de l'écriture. Les lettres échangées avec Rose se substituent à la jouissance du désir physique, où elles deviennent le plaisir même:

> Je trouvais un plaisir infini à lui écrire, c'était pour moi, à son égard, ce qu'était la jouissance à l'égard des autres femmes: en écrivant à Rose, en recevant ses lettres (car elle va m'écrire), je la possédais de la manière la plus voluptueuse pour moi. (785)

L'esprit de cette jeune femme suscite en lui un plaisir qui dépasse celui physique. Rose n'intéresse d'ailleurs que pour son esprit, car les lettres disparaissent en même temps que la mort de Rose advient.[126] C'est cet esprit au féminin que Rétif convoite afin de pouvoir accéder à une existence autre que la sienne: "Mais qu'allez-vous donc chercher auprès de Rose ? Je me fuis moi-même, et la solitude" (672).

[125] *M. Nic.*, vol. 1, 802.
[126] "Toutes mes lettres sont perdues: Rose les avait conservées, même après son mariage, mais une sœur dévote et laide, sa puînée, les brûla en 1765, à la mort de cette infortunée Rose, causée par une suite de couches à Paris […]" (*M. Nic.*, vol. 1, 786).

Il considère également une deuxième Rose, Rose Bourgeois, fille d'un marchand de soieries dont il est amoureux, l'inspiratrice de ses débuts romanesques.[127] Egalement, Mme Collet-Fournier est l'épouse de son premier patron, un imprimeur d'Auxerre qui le forme à la typographie. Déguisée sous le personnage de Mme Parangon dans sa fiction ou de Colette dans ses confessions, elle le conseille et le dirige vers des lectures qui vont forger son goût de l'écriture. Enfin, le nom de Parangon n'est pas choisi au hasard. Rétif retranscrit le caractère d'influence de la relation entre Mme Collet et le jeune apprenti à travers sa signifiance de modèle référentiel.

Rétif est influencé par des femmes presque inconnues ou devenues des amies. Mme de Beauharnais (1737-1813), la plus connue et la plus influente des femmes auteurs chez Rétif, fait sa rencontre en 1787 grâce à Mercier.[128] Elle devient une amie proche mais surtout une marraine et une médiatrice grâce au salon qu'elle tient tous les vendredis, et auquel Rétif assiste régulièrement malgré sa réputation d'original sauvage. *Les Posthumes* (1802) sont écrites dans son salon dès 1796, et elle est l'inspiratrice de *L'histoire des compagnes de Maria* (1811).[129] Le salon de Mme de Beauharnais est le seul auquel assiste Rétif. Sa présence en ce lieu lui permet de rencontrer des personnalités du monde des lettres et du grand monde. La comtesse lui porte une admiration sincère et le traite comme un homme de génie malgré son aspect assez rebutant la majorité du temps:

---

[127] "Je ne songeais pas encore à être auteur. Cette idée me vint à l'occasion de l'aventure la moins suivie, et la plus importante de ma vie, celle qui montre, peut-être mieux que toutes les autres, à quel point j'adorais les femmes" (*M. Nic.*, vol. 2, 150).

[128] Fanny de Beauharnais est la tante de la future impératrice par mariage, mais pareille à Mme Riccoboni, elle vit séparée. Elle ouvre son salon après sa séparation et reçoit Mercier, Cazotte, Baculard d'Arnaud, Restif, Cubières Palmézeaux, et son amant, Claude Dorat. Emprisonnée sous la Terreur, elle survit pour rouvrir rapidement son salon (Joan Hinde Stewart, "Fanny de Beauharnais," in Eva Martin Sartori ed., *The Feminist Encyclopedia*, 41).

[129] Souligné par Pierre Testud, dans *M. Nic.*, vol. 2, 1328.

> C'était une personnalité quelque peu encombrante et gênante que ce pauvre Rétif, surtout au déclin de sa vie. [Se vantant d'avoir porté le même vêtement pendant plus de vingt ans], c'était ainsi costumé qu'il paraissait dans le salon de l'indulgente Fanny, où il offensait en même temps et la vue et l'odorat de l'assemblée, qui n'était point uniquement composée de cyniques et de déclassés. Mais l'inépuisable bonté de la comtesse ne voulait rien voir et rien témoigner, et elle demeura la constante providence de ce Rousseau du ruisseau, dont on n'achetait ni ne lisait plus les livres.[130]

Le seul patronage qu'il reçoit véritablement provient de Mme de Beauharnais. Elle reste une amie fidèle et subvient à sa famille à la fin de sa vie.[131]

Rétif est entouré de femmes dans sa vie. Leur esprit et leur indépendance sont démontrés. Ce sont ces femmes mêmes qu'il aime citer ou côtoyer. Dans le registre affectif, l'auteur témoigne de l'influence de sa mère qui représente le caractère essentiel à sa conduite dans sa vie. Selon Porter, "his troubles start only when he strays too far from his mother's presence" (267). Barbe représente, comme nous l'avons vu précédemment, la femme idéale pour Rétif. Il lui porte un respect sans borne qui influence son respect porté à toutes les autres femmes: "C'est la conduite de cette respectable femme, qui a pénétré ses fils de respect pour le sexe de leur mère; surtout Nicolas, qui a toujours considéré les femmes, comme les images de la divinité, à l'égard des hommes."[132]

Outre les femmes auteurs, les amies et la famille, Rétif tient son influence des patronnes et des prostituées. La femme qui a du pouvoir est toujours marquée d'une intelligence de bon sens. Elle s'en sert de manière généreuse en attribuant promotion à celui qui le mérite, et non en rabaissant son subordonné. Mme Parangon influe de manière respectueuse, et les maîtresses de manufacture ont l'esprit de mentor: "[…] sûrement vous me voulez du bien, mais vous êtes sans pouvoir; moi qui en ai, je vous en

[130] Gustave Desnoiresterres, *Le chevalier Dorat*, 389-91.
[131] Souligné par Pierre Testud, dans *M. Nic*., vol. 2, 1329.
[132] "La femme de laboureur," *Les Cont.*, vol. 2, 225.

fais."[133] Erica Bénabou souligne qu'obsédé et fasciné par le monde des prostituées, Rétif ne peut qu'éprouver sympathie, compassion, voire amitié pour elles. En ceci, l'auteur se différencie de son prédécesseur Rousseau qui mêle une peur à la prostituée comme à la femme.[134] Rétif, au contraire, connaît bien leurs conditions d'existence. Son œuvre marque un profond attachement à ces filles. Il se différencie également des hommes de son entourage qui, selon Bénabou, "fréquentent les prostituées, sans complexe et sans gêne apparente" (475). Le réformateur se détache de ceux qui les utilisent dans la plus grande indifférence.

Fidèle à sa contradiction, Rétif est admiratif du courage de certaines femmes qu'il leur reconnaît. Sous les événements révolutionnaires, il loue celle qui résiste, devenant héroïne et agent de l'histoire. Il témoigne de cette admiration en particulier dans "La Semaine nocturne," où il flatte l'action courageuse de certaines: "Lâches! S'écrie-t-elle en prenant un fuyard au collet. Laisse aller ta femme et retourne! […] la belle se retournait, cependant, et, continuant à voir fuir les hommes, elle frappait, indignée, la terre de son pied délicat."[135] Il confesse durant cette période noire qu'une jeune fille le sauve d'une sentinelle. Il loue la prise d'action des femmes qui ont changé le cours de l'histoire à son avantage:

> C'étaient les femmes qu'on vit insurger. La cherté du pain fut le prétexte, le dessin formé, depuis la motion Sainthuruge d'avoir à Paris le roi et l'Assemblée Nationale, le véritable motif […] Je ne blâmerai pas ce projet: il a procuré un avantage dont je jouis moi-même. (227)

Il flatte également leurs principes et leur volonté à ne pas se laisser séduire par tout venant. Fort de son succès avec les femmes, le personnage d'Edmond admet toutefois les

[133] "Les Parisiennes," *Œuvres*, vol. 2, 373.
[134] Erica Bénabou, *La prostitution*, 473-75.
[135] "La Semaine nocturne," *Œuvres*, vol. 1, 201

refus qu'il essuie: "Je lui fis un doigt de cour avant mon voyage à Paris, mais elle fut inexpugnable."[136] De toutes les femmes citées, ce sont les Parisiennes dont Rétif se sent le plus admiratif, les femmes de la ville ou qui migrent à la ville. Lorsqu'il raconte la vie de son père, il n'omet pas d'indiquer que celui-ci garde un bon souvenir de Paris grâce à une rencontre faite avec une jeune parisienne. Cette ville est définie comme lieu de toutes les libertés et égalités parmi les êtres.

Rétif est imprégné d'une trop grande sensibilité pour que cette admiration envers la femme, exagérée souvent par l'auteur, ne contrebalance son image de réactionnaire misogyne.[137] Il se considère un réel admirateur des femmes et se défend de l'ambiguïté suscitée:

> On me dit qu'on voyait par la manière dont j'avais peint Céleste et Julie, que j'étais un véritable adorateur des femmes, malgré les principes de mes *Gynographes*, et l'expression de *second sexe*, que j'emploie dans ce dernier ouvrage […].[138]

Malgré sa réforme, il est difficile de voir uniquement en Rétif un être qui s'insurge contre la femme. Inversement, il est tout aussi difficile de percevoir en lui un être uniquement dévoué à la cause féminine. L'ambivalence des sentiments et l'obsession portées au sexe féminin crée une ambiguïté au niveau de sa personnalité et qui peut trouver son origine à travers diverses sources. Rétif fait, certes, partie d'une longue tradition où l'autorité masculine est forte de son pouvoir sur la femme. Néanmoins, son vécu et sa psychologie font appréhender une autre réalité. Son existence et son identité ne sont pas forcément si

[136] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 62.
[137] "Ah! Je l'ai dit: je dois tout aux femmes. Les hommes ont les vices; elles peuvent ne les pas étouffer, et l'on dit alors qu'elles les ont données! Ce sont les vertus, qu'elles donnent! Les vices sont à nous!" (*M. Nic.*, vol. 1, 687).
[138] *M. Nic.*, vol. 1, 380.

éloignées de celles de la femme, ce qui justifie cette profonde ambiguïté propre à l'univers rétivien.

Chapitre IV

Une identité figurée

4.1 La masculinité, un modèle patriarcal en échec

De la période révolutionnaire émane une organisation sociale renforcée et qui est fondée sur la famille patriarcale où la parenté instituée par le mâle détient toute l'autorité. Par contre, cette époque montre aussi l'idée d'un flou identitaire qui constitue une menace à cette autorité. La bipolarité de sentiment affichée par Rétif envers le sexe féminin reflète le statut ambivalent, sinon changeant, de la masculinité de son époque. Si l'auteur veut en grande majorité remettre la femme à sa place, c'est qu'il pèse sur lui le poids de l'identité mâle qu'il doit assumer et faire perpétrer. Sa détermination à distinguer les sexes de manière catégorique traduit un grand souci d'identification à la fois au sexe féminin et au genre masculin que la société bourgeoise fait réapparaître sous les traits de la puissance paternelle.

Chez Rétif, l'obsession du rétablissement du sexe masculin cache un mal-être, une difficulté à répondre de manière légitime à cette identité et au comportement qui doit l'accompagner. Etre un homme, c'est accomplir une grande tâche de responsabilité.[1] L'auteur n'est peut-être pas la personne à même de pouvoir et vouloir l'accomplir. Son insistance à vouloir distinguer les sexes peut révéler un besoin de persuasion personnel. Sa réforme sur les sexes est travaillée par l'effort de véhiculer l'image de contrôle et d'autorité que doit représenter le mâle, quitte à la forcer si la réalité n'est pas en accord avec cette règle.[2] Rétif veut pouvoir croire au principe hiérarchisant des sexes où

[1] Elisabeth Badinter, *XY* (Paris: Editions Odile Jacob, 1992) 15.
[2] Michel Delon, "Le prétexte anatomique," *Revue du dix-huitième siècle* 12 (1980) 45.

l'homme est parole et activité et la femme, son témoin passif. Conséquemment et malgré son expérience personnelle, l'existence mâle s'affirme à la fois comme "centre de référence"[3] et l'antagonisme du sexe féminin: "Je sentis que j'étais fait pour les femmes, parce que j'étais leur parfait opposé, comme la vis est de l'écrou."[4] Le sujet mâle rétivien se divise et se place aux antipodes du sujet femelle.

Cette attestation se revendique dès l'enfance chez l'auteur, juste après une première vérole contractée à l'âge de dix ans et demi. Le visage endurci, Rétif se glorifie de faire maintenant partie du camp des hommes. Il a hâte de prouver son identité masculine en effaçant le caractère efféminé et dégradant de sa petite enfance: "Loin d'être orgueilleux de ma beauté, elle ne me paraissait qu'une efféminisation dégradante, contraire à mes vues de montrer un air mâle, qui me fit respecter des filles."[5] Néanmoins, il avoue que ce nouveau visage lui fait peur, et qu'en premier lieu il ne s'y reconnaît pas.[6] Rétif se plie à l'image masculine de manière contrainte, voulant lui-même s'en persuader. L'insistance à vouloir témoigner de ses actions de jeunesse comme étant des comportements typiquement masculins suggère l'état d'une justification toute contraignante.

Rétif petit ne veut pas être le petit enfant qui se fait embrasser. Il est celui qui veut embrasser parce que "le second rôle" lui déplaît.[7] De même, il justifie le caractère timide et timoré de sa jeunesse, à l'image de celui de la femme, comme étant un passage obligé pour les hommes qui sont épris des femmes: "Je crois que les hommes les plus violemment portés sur les femmes ont tous, dans leur jeunesse impubère, la même

[3] Michel Delon, "Le prétexte anatomique," 47.
[4] "Mon calendrier," *M. Nic.*, vol. 2, 682.
[5] *M. Nic.*, vol. 1, 45.
[6] "La première fois que je me vis dans un miroir, ce fut avec une sorte d'horreur" (*M. Nic.*, vol. 1, 99).
[7] *M. Nic.*, vol. 1, 45.

timidité, la même pudeur, les mêmes goûts factices: c'est qu'ils sentent déjà ce que les autres ne sentent pas encore" (47). La fragilité de son héros Edmond cache tout autant un maître à venir: "Vous riez de sa timide innocence, et peut-être un jour verrez-vous en lui un petit maître."[8]

L'homme se trouve dans l'obligation d'être un maître, surtout un maître de famille, un père fort et dominateur.[9] Rétif tient ce principe d'une jeunesse marquée des principes patriarcaux de son père et grand-père. Sa mère souvent enceinte, se trouve en face d'un mari qui est toujours père.[10] Quand Rétif voit le jour, il a déjà sept demi frères et sœurs. Il sera l'aîné à nouveau de six autres frères et sœurs. Le principe de famille s'inscrit en lui depuis sa naissance, et il ne peut au départ envisionner l'homme et la femme que dans l'union et dans un souci de perpétuation. L'image patriarcale et populiste de son devenir fait de lui le messager d'une politique nataliste. Il dit contribuer à la mettre en pratique dès l'âge de dix ans et demi lorsqu'il confie déjà être père.[11]

En suivant le principe familial et procréatif, Rétif appréhende l'idée d'un parti pris en accord catégorique avec la règle du patriarcat. Son éros se montre et se légitime par le principe de procréation et jamais autrement. L'auteur s'attache à dénoncer les attitudes lesbiennes de certaines femmes, les montrant dénaturées, car contraires au principe maternel pour lequel elles sont faites: "Alors cette *lesbienne* [Mme Lallemand] me détailla tous les écarts de son goût factice et coupable. Ses expressions furent si vives, si révoltantes, que de ce moment, elle éteignit en moi tout désir de ses charmes" (971). L'idée de n'envisager la femme que comme mère explique alors la singularité prétendue

[8] *Le Paysan et la Paysanne pervertis,* 15.
[9] "Ma chère femme, le défaut le plus dangereux d'un mari, c'est d'être un mari faible, et qui ne sait pas tenir ce sceptre de l'autorité conjugale: c'est le défaut que j'ai remarqué dans les maris parisiens" (*M. Nic.*, vol. 1, 150).
[10] Jacques Cellard, *Un génie* dévergondé, 33.
[11] *M. Nic*., vol. 1, 55.

par Rétif de pouvoir rendre enceinte toute femme rencontrée dans sa vie, même les plus stériles. Rétif reçoit le pouvoir de les féconder toutes. Cette exagération de géniteur au pouvoir divin dévoile un dilemme psychologique inhérent à l'auteur, et marque un besoin de persuasion qui, dans les faits, est sans cesse contestée.

Désireux d'être fidèle au modèle patriarcal, Rétif ne peut alors envisager la maternité qu'en mariage. L'idée du bonheur social se fonde sur la légitimité des enfants. Pour suivre ce principe, il s'oblige à cacher toute sa vie sa véritable naissance. Rétif n'est pas né un 22 novembre, comme il n'a de cesse de le répéter, mais un 23 octobre: Il fut conçu prénuptialement.[12] Pour obéir à la loi de la légitimité, Rétif s'invente une naissance et une identité qui lui permettent de pouvoir s'insérer dans le système social préconisé.[13] La contrainte l'amène à cacher certains faits historiques qui ne correspondent pas aux règles qu'il s'est imposées.

Le système patriarcal exige une volonté fière du père de pourvoir aux besoins de la famille. Chez Rétif, ce principe est une pression subie et une tâche à laquelle il ne peut faire face dès lors qu'il est marié: "Je fus accablé par la misère; je n'osais lever les yeux; je rougissais devant mes compatriotes."[14] La pression est d'autant plus mal acceptée chez le prote exploité que la prise en charge du ménage est rapidement appréhendée par sa femme, qui fait des travaux de couture.[15] Non seulement Rétif est incapable d'accomplir la tâche qu'il destine à l'homme, mais il se la voit supplanter par sa femme qui devient la pourvoyeuse. De là, proviennent les diatribes constantes faites à l'encontre de sa femme.

[12] Souligné par Pierre Testud, dans *M. Nic*., vol. 1, 1168.
[13] Jacques Cellard, *Un génie*, 24.
[14] *M. Nic.*, vol. 2, 111.
[15] *M. Nic.*, vol. 1, 145-48, 176

Le système qui met en avant l'obéissance absolue au père par les enfants et l'épouse n'est pas du tout suivi dans la réalité rétivienne. Sa fille aînée lui désobéit en se mariant sans son consentement.[16] En fuyant le ménage, elle provoque le désordre public et transgresse le code familial qui l'attache à la maison. De même que l'épouse doit être le témoin passif et effacé, Agnès ne l'est pas dans le couple rétivien. Elle prend le devant de la scène, lorsque le couple fait la rencontre des écrivains Fontanes et Joubert.[17] Le fait d'être doublé et finalement déchu de son statut de maître est perçu comme un affront intolérable. La réalité qui s'impose explique la constante diatribe faite à l'égard de la femme qui ose aller à l'encontre de l'ordre établi.

L'image dominante du mâle, époux et père, hante Rétif dès son plus jeune âge: "[Jeune] je ne voulais être environné que des êtres que je pouvais dominer."[18] L'aveu marque la pression subie du modèle masculin et laisse transparaître en même temps une réalité éloignée de l'image assurée de la supériorité. Sa propre situation, marquée par le doute constant si caché, trouve sa source dans les origines de sa famille. L'auteur témoigne du complexe de venir d'une famille de paysans auxerrois et non d'une grande lignée.[19] Pour combler cette infériorité, Rétif s'invente une filiation qui descend de l'empereur Pertinax en passant par Jeanne D'Arc.[20] L'auteur marque le sentiment de la

[16] "Ingénue Saxancour," *Œuvres*, vol. 5, 366 et *M. Nic*., vol. 1, 340-41.
[17] Louis de Fontanes (1757-1821) et Joseph Joubert (1754-1824), deux amis écrivains et critiques, deviennent des connaissances du couple en 1784. Dans *La Femme infidèle*, Rétif qui y voit des amants, fait dire à Agnès, nouvellement écrivain, que les deux hommes étaient plus intéressés par elle que par lui: "J'ai fait dernièrement [écrit Agnès à une amie] la conquête de deux hommes qui n'étaient venus que pour lui. Je m'en suis tellement emparé qu'ils l'ont oublié pour ne s'occuper que de moi" (cité par Pierre Testud, dans *M. Nic.*, vol. 2, 1340-41).
[18] *M. Nic.*, vol. 1, 57.
[19] En 1740, son père achète la métairie de La Bretonne à l'extrémité de Sacy. Ils s'y installent en 1742 (Jacques Cellard, *Un génie*, 27). Le domaine procure à la famille une certaine aisance, mais pas de nom.
[20] Rétif met en scène dans son autobiographie le soi-disant parchemin généalogique conservé par le grand-père paternel qui révèle leur descendance: "Pierre Pertinax, autrement Restif, descend en ligne de l'empereur Helvius Pertinax, successeur de Commode, et auquel succéda Didius Julianus, eslu empereur, parce qu'il fut assez riche pour tenir l'enchère à laquelle les soldats avoient mis le souverain pouvoir" ("Ma

prédestination à un avenir manqué que son père et lui-même ont dû subir par la faute de leur origine paysanne. Aux dires de Rétif, le grand-père aurait refusé à son fils la main d'une fille d'un procureur au parlement de Paris, puis celle d'une fille d'un riche marchand de soieries.[21] En écho, l'anecdote préfigure les mariages manqués de Rétif au moment de son apprentissage, puis de ses débuts à Paris. Le principe du mariage avantageux qui échoue contribue à créer un sentiment de frustration chez l'auteur. Comme en réaction à ce scénario, Rétif se transforme en Pygmalion à travers sa fiction. Il devient l'homme fortuné qui assure à chacune de ses protégées un avenir comblé.

Le destin historique de Rétif et celui de son propre père sont marqués par l'obéissance sacrée à la volonté paternelle dans le choix de l'épouse. Le père de Rétif est rappelé de force au village par le grand-père, et il se voit contraint de se marier à une fermière sans attrait, Marie Dondaine, fille d'un riche de Sacy.[22] C'est seulement après le décès de Marie qu'il peut décider de son sort et épouser Barbe Ferlet, la future mère de Rétif, elle-même veuve depuis un an. Or, "la règle veut qu'un mariage ne puisse se faire qu'après trois bans affichés et annoncés."[23] Le délai de trois semaines est dispensé. Le père de Rétif transgresse certaines règles pour pouvoir mieux obéir au code patriarcal invoqué. En précipitant le mariage, il rend ainsi légitime la conception de Rétif.[24] Cette seconde noce recrée le modèle familial légitime perdu.

---

généalogie," *M. Nic.*, vol. 1, 7). Pierre Testud considère cette généalogie de Rétif une dérision et parodie. Etant souvent contredite, elle correspond davantage à un jeu romanesque de la part de Rétif (*M. Nic.*, vol. 1, 1153). Ce n'est qu'en 1664 ou 1665 que le premier Rétif de la lignée tient une existence certaine, selon Cellard, alors que l'auteur s'apparente à "Jean et Pierre d'Arc, les frères de Jeanne D'Arc ennoblis par Charles VII en 1429" (Jacques Cellard, *Un génie*, 19). Rétif s'invente une histoire pour pouvoir mieux répondre au diktat de la transmission familiale.

[21] "La Vie de mon père," *Œuvres*, vol. 4, 41-2, 55-6.

[22] "La Vie de mon père," 61.

[23] Jacques Cellard, *Un génie*, 23.

[24] Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, 13-4.

De manière similaire, le destin de Rétif est soumis à la volonté du père. Celui-ci envisage un métier manuel pour son fils, alors que sa mère projette des études.[25] Elle a le dernier mot au départ, et Rétif est envoyé chez ses frères pour parfaire à son éducation.[26] Il est envoyé à onze ans à Bicêtre chez son demi-frère l'abbé Thomas comme élève de "l'école des enfants de chœur de l'hôpital."[27] L'année suivante, le nouvel archevêque de Paris Christophe de Beaumont, qui tient une politique antijanséniste, le chasse. Rétif arrive à Courgis chez son autre demi-frère, parrain et curé du bourg.[28] Le comportement du protégé ne suit cependant pas les principes religieux qui lui sont inculqués. Elève plutôt médiocre, il sait à peine lire à onze ans, mais il est déjà porté au plaisir charnel. Son père décide finalement de l'envoyer en apprentissage à Auxerre à dix-huit ans. Son père et ses nouveaux maîtres l'envoient ensuite à Paris où il devient ouvrier imprimeur.[29]

Dans son essai sur la sexualité dans l'ouest, Jean-Louis Flandrin rappelle que le dix-huitième siècle fait apparaître une situation où l'amour conjugal est fondé sur les sentiments. Le mariage devient oublieux de la procréation, mais en même temps sanctifie la famille.[30] Le siècle marque aussi la difficulté croissante de s'établir par le manque de dot, la baisse des salaires, le morcellement de la propriété paysanne et la prolétarisation.[31] Rétif vit ces obstacles pratiques au mariage et montre un modèle bien différent de celui patriarcal inculqué.

Si l'auteur tend à célébrer si souvent le rôle du père dans *La Vie de mon père*, c'est peut-être plutôt comme le signale Testud par contestation et émancipation face à ce

[25] Marc Chadourne, *Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique* (Paris: Hachette, 1958) 57.
[26] Jacques Cellard, *Un génie*, 52-3.
[27] Pierre Testud, dans *M. Nic.*, chronologie, vol. 1, xxxi.
[28] Pierre Testud, dans *M. Nic.*, chronologie, vol. 1, xxxi-xxxii.
[29] Jacques Cellard, *Un génie*, 81-3.
[30] Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'occident* (Paris: Editions du Seuil, 1981) 108, 144.
[31] Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'occident*, 283.

dernier.[32] Il est intéressant de souligner que, dans son autobiographie, Rétif ne fait pas mention du décès de son père survenu en 1763, préférant relater à la place ses aventures intimes. De même, il est absent aux obsèques de sa mère, étant reparti immédiatement à Paris après son décès en ayant laissé ses droits de succession.[33] Ces constats font sentir une volonté contestataire chez l'homme. Le culte paternel n'est peut-être finalement qu'un leurre dont l'auteur désire se dégager. Sa vie et son autobiographie contredisent le culte du patriarcat si souvent vanté dans sa réforme et sa fiction. L'écriture rétivienne des débuts vient invariablement se buter aux confessions biographiques de la fin.

Arrivé à Paris, Rétif marque très vite sa préférence pour les mœurs plus libres de la ville par rapport à la dureté de sa société qu'il juge rustique.[34] Cette ville dans laquelle il demeure toute sa vie représente au contraire "l'asile de la raison, de la vraie philosophie, des mœurs, aussi bien que de la patrie du goût et des arts."[35] Même enfant et avant Paris, Rétif montre des signes contraires à la morale patriarcale paysanne, bien qu'il essaie de se justifier du contraire. Parmi les frères, sa lubricité s'annonce très tôt, et il confie perdre l'innocence de son âge dès onze ans: "C'en était peut-être fait de mes mœurs, malgré mon éloignement extrême pour le vice *philandrique* […]."[36] Janséniste, son penchant pour les plaisirs l'éloigne cependant d'une carrière religieuse. Dès l'âge de douze ans, il marque le désir de vouloir vivre à Paris, l'endroit "où tous les coups sont

[32] *M. Nic.*, vol. 2, 1181.
[33] Pierre Testud, dans *M. Nic.*, chronologie, vol. 1, xxxv, xxxvii et *M. Nic.*, vol. 2, 123-35, 221-22. Jacques Cellard souligne l'ironie chez Rétif qui est d'écrire 10 lignes sur la mort de sa mère et 10 pages sur ses aventurettes (*Un génie* 358).
[34] "Leur dureté vient de la rusticité de mon éducation et celle des jeunes gens de ma société, même à la ville" (*M. Nic.*, vol. 1, 568). Le terme "rusticité" suggère une dénonciation de la simplicité qui se trouve aux antipodes du raffinement de Paris de l'époque.
[35] "Les vingt épouses des vingt associés," *Les Cont., Œuvres*, vol. 2, 9.
[36] *M. Nic.*, vol. 1, 158.

permis" et les occasions de conquêtes nombreuses.[37] Sa vertu spirituelle se change en convoitise. Il devient "prédateur," et ses conquêtes sont un moyen de combler son égo.

Rétif rejoint Casanova dans le récit autobiographique de ses aventures amoureuses. Bien que le milieu appréhendé et sollicité soit différent: Casanova, signale Jay Caplan, écrit pour sa propre société, "la bonne compagnie," tous deux prennent un certain plaisir à se remémorer ou à imaginer les nombreuses scènes érotiques dont ils furent soi-disant les héros.[38] Ils recréent le passé comme moment présent, ce qui leur procure, pour reprendre l'expression de Caplan, de "vicarious erotic pleasures."[39] Pareil à Casanova, Rétif adulte promet le mariage à plusieurs. Il feigne de s'y soumettre juste le temps de venir à ses fins et de s'esquiver ensuite. Casanova, lorsqu'il ne paie pas et que l'amour est en jeu, promet le mariage mais s'assure d'avance de pouvoir s'en débarrasser.[40] Lors de sa rencontre à Venise avec la jeune Mlle C.C. (Catterina Campana), Casanova tombe sous le charme de la jeune ingénue et lui propose de s'unir devant Dieu. Mais des indices de la tromperie sont apparents dans la proposition de mariage: "Toi que je chéris, lui dis-je, es-tu bien sûre que je t'aime? Me crois-tu capable de te tromper? Es-tu certaine de ne jamais te repentir d'être mon épouse."[41] Casanova sait que sa situation financière ne lui permet pas de l'épouser: le frère de Catterina l'a déjà prévenu d'un refus assuré par une famille dévote et fortunée. Il est conscient au départ de l'impossibilité de la relation. Alors, il se sert justement des normes sociales et patriarcales de la demande en mariage et du refus attendu du père pour pouvoir satisfaire son désir et en même temps se dégager d'une union. Une fois la passion satisfaite, des

[37] Jacques Cellard, *Un génie*, 182.
[38] Jay Caplan, *In the King's Wake* (Chicago: The University of Chicago Press, 1999) 153.
[39] Jay Caplan, *In the King's Wake*, 127.
[40] François Roustang, *Le bal masqué de Giacomo Casanova* (Paris: Editions de Minuit, 1984) 133.
[41] Giacomo Casanova, *Mémoires*, collection de la Pléiade, vol. 1 (Paris: Gallimard, 1958) 749.

indices de la tromperie qu'il s'inflige viennent montrer subtilement toute la supercherie du séducteur.[42] Il se décharge d'un mariage sans remords et se trouve exempté d'une décision qui ne vient même pas de lui-même.[43]

A l'instar du séducteur vénitien, Rétif s'assure lui aussi de trouver un moyen de se dégager de l'union maritale, et il va même plus loin. Chez l'écrivain auxerrois, les femmes qui ne lui apportent que du plaisir sont épargnées d'un sort tragique, mais celles qui attendent un "bonheur durable" sont souvent brisées par la fatalité.[44] Casanova s'assure qu'il les quitte en bon termes par peur de devenir leur ennemi et de subir leur colère. Il ne s'insurge pas contre la loi, mais l'utilise à son avantage pour ne pas avoir à lui obéir.[45] Rétif témoigne du même état de peur vis à vis de la femme, ce qui explique sa constante recherche d'une nouvelle conquête et sa diatribe féroce faite sur son mariage avec Agnès.[46]

Toutefois, au contraire de Casanova, Rétif ne se sert pas de la loi pour échapper à une union légitime. Il se laisse appréhender par elle et la transgresse à plusieurs égards afin de pouvoir s'en débarrasser après. La succession systématique d'aventures amoureuses qui se voit confiée dans leurs mémoires marque, au départ chez les deux, la volonté d'une transgression de destin de vie. Cependant, Rétif agit de manière plus radicale que Casanova pour pouvoir accomplir son dessein. La loi maritale libère le

[42] La passion amoureuse s'estompe très vite les difficultés arrivées: "L'incertitude, une sorte de crainte et un espoir confus rendirent nos plaisirs bien moins vifs pendant les deux heures que nous passâmes ensemble" (*Mémoires* 759). Enfin, il pense même à un enlèvement tout en sachant l'impossibilité: "[…] je découvrais mille difficultés qui pouvaient le rendre impossible, et, le frère étant en prison, je trouvais fort difficile d'établir une correspondance avec ma femme" (*Mémoires* 760).
[43] Sur C.C. et Casanova, voir François Roustang, *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, 112-28.
[44] Jacques Cellard, *Un génie*, 272, 276.
[45] François Roustang, *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, 119.
[46] Mariés en 1760, ils vivent plus ou moins séparés dès 1774. Rétif reproche à sa femme ses dépenses, ses soi-disant tromperies et considère sa fureur d'écrire une perte de temps qui porte tort au ménage (*M. Nic*., vol. 2, 97, 111-12, 118, 250).

libertin vénitien, alors qu'elle trouve en l'écrivain ouvrier une cible clé. Rétif est représentatif et prisonnier du modèle patriarcal. Les femmes ne lui sont pas refusées ou mariées à d'autres comme chez Casanova, mais elles lui sont promises. Les faisant disparaître le plus souvent de façon tragique, Rétif tranche alors de manière radicale. Ses élues périssent toutes par accident ou par suicide, ou bien elles fuient d'elles-mêmes en ayant obtenu gain de cause. Par cette méthode, l'homme à systèmes témoigne du refus catégorique d'appréhender le rôle de mari et de père, quoique ce rôle soit si souvent revendiqué dans sa réforme.

Les conquêtes féminines disparaissent et se succèdent d'autant plus que Rétif se trouve aidé par le personnage du moine Gaudet, qu'il présente comme un ami prétendu dans ses confessions. Figure enviée, Gaudet représente le témoin clé de la contestation patriarcale. Ami et conseiller d'Edmond dans la fiction, il convainc le jeune novice de sa thèse qui est de considérer la jouissance personnelle comme principe humain naturel: "Jouissez, vous êtes faits pour jouir."[47] Gaudet invite à vivre pour soi et à jouir de tout, et surtout à se libérer des lois oppressives: "[…] il est des cas où l'on souffre de ses lois et mes lois, à moi, ne vous auront donné que du bonheur" (139). Le moine permet le plaisir et la jouissance comme motivations. Ursule traduit au mieux le dilemme d'Edmond qui est celui de l'obéissance aux principes et la jouissance de la transgression: "[…] il en fait des sermons, et j'ai observé qu'ils les contredisait, dans la pratique" (169). Se modeler à la loi patriarcale semble trop rigoriste pour le héros mâle rétivien. Ce dernier rêve davantage d'aventures sulfureuses, et surtout d'un destin de vie singulier, axé sur la jouissance.

[47] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 139.

Les prétentions conjugales revendiquées dans sa réforme se trouvent ainsi anéanties dans sa fiction et dans ses confessions.[48] L'aversion à l'union matrimoniale s'annonce dès l'enfance, toutefois sans en rejeter les plaisirs du couple: "L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance; tandis que d'un autre côté, les femmes mariées et le tracas du ménage m'inspiraient le plus grand dégoût!"[49] Dans sa fiction et autobiographie, le principe de l'illégitimité est contraire à sa réforme mais conforme à son idéal. Se vantant d'être déjà père très jeune, Rétif confie rendre mère toutes les femmes prétendues de son existence. Ces mères sont ensuite amenées à disparaître pour laisser place à leurs progénitures que leur géniteur rend mère à leur tour. En semant ainsi un tourbillon de petites Rétives, l'auteur marque un idéal de pérennité individualisé mais qui exclut tout contexte familial et qui ne revient qu'à sa seule personne. Il brise le principe sacro-saint de l'institution maritale et familiale pour lui-même et celles rendues enceintes. Les futures mères sont exclues d'un destin conjugal, car elles viennent soit à disparaître ou deviennent illégitimes.

A l'image d'un Don Juan, Rétif s'attache aux jeunes célibataires mais aussi aux fiancées des autres ou aux toutes jeunes mariées. Sous le prétexte de vouloir connaître le mariage, il confie adolescent avoir engrossé une jeune épouse.[50] Puis, prétendument marié avant Agnès, il dit fricoter avec la cousine de sa jeune épouse en avouant son goût naissant pour l'adultère: "Ce fut la première fois que je pris du goût à l'adultère" (489). Les femmes mariées sont ainsi empêchées de le rester, et celles qui ne le sont pas de ne jamais l'être. "Dévirginisées" et tombées enceintes, elles n'ont d'évidence plus beaucoup

[48] Pour Edmond, "le mariage est tout simplement une folie" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 118).
[49] *M. Nic.*, vol. 1, 22
[50] *M. Nic.*, vol. 1, 205.

l'espérance d'appréhender un avenir en famille.[51] De cet état, Rétif ne s'en accuse pas. Au contraire, il s'en justifie en soutenant que le principe propre à la nature des hommes est de ne pas être monogame: "Ce n'est pas qu'il soit dans la nature qu'une femme appartienne à un seul homme. Cela n'existe que dans la loi sociale."[52] Sur ce principe Rétif concurrence Rousseau qui voit en la loi naturelle le propre de l'homme mais qui ne peut s'autoriser pour l'homme social.

La réforme rétivienne se calque sur la loi sociale, tandis que la fiction ainsi que les confessions fantasment sur une loi naturelle. Le principe fantasmique chez Rétif est celui de la quête d'un plaisir personnel qui dépasse celui des hommes et des rois.[53] Mais au-delà du plaisir, c'est dans le principe génératif du moi que Rétif envisage son véritable idéal. La multiplicité des Rétives marque le caractère obsessif d'une volonté de perpétuation exclusive du moi. Le dessein n'est plus de jouir de ses conquêtes, mais de jouir de son moi retrouvé à travers toutes ses filles naturelles avec qui il a d'autres Rétives. L'idéal de Rétif s'inscrit dans le principe exclusif de l'immoralité. Sa pérennité se rend compte hors mariage mais aussi de manière incestueuse. En s'attachant à ces deux idéaux, Rétif pousse à son point ultime le principe de transgression et de contestation de la loi patriarcale.

Dans une réalité plus rapprochée du vécu historique, Rétif illustre à bien des égards son aversion pour l'union légitime et les règles du patriarcat. Il refuse à sa fille aînée Agnès de donner son consentement de se marier à un homme qu'il méprise. Il signe néanmoins le consentement, mais devant un notaire, décline l'invitation des noces

[51] Jacques Cellard, *Un génie*, 265, 276.
[52] "Mon calendrier," *M. Nic.*, vol. 2, 888-9.
[53] "Je suis né avec des passions vives: elles m'ont rendu heureux et malheureux. Si l'on me considère sous le premier point de vue, il ne fut jamais de monarque, de favori de la Fortune, qui ait eut plus de jouissance que moi" (*M. Nic.*, vol. 1, 4).

et coupe les relations avec elle dans un premier temps, ne reconnaissant pas l'union.[54] Il n'a aucun désir de doter sa fille. A l'inverse, il dépense tout à l'impression et paie des contrats d'apprentissages aux prostituées afin de les retirer soi-disant de la prostitution.[55] En tant qu'autorité décisionnaire, il est exclu du choix du prétendant qui est désigné par sa femme et une tante.[56] Enfin, il montre une attitude dédaigneuse envers sa fille quand il l'oblige, par vengeance, à rester avec un mari brutal.[57]

Il est à contrario plus intéressé par ses prétendues filles naturelles que par sa fille légitime. De manière similaire, il ne commente rien sur l'union de sa seconde fille Marion avec son cousin Pierre. Pierre est le modèle le plus représentatif du mode patriarcal, étant le fils de celui qui prend seul la relève du père à la Bretonne. Ironiquement, leur couple suit toutefois l'idéal rétivien en vivant deux ans de concubinage et concevant une fille de manière prénuptiale avant de finalement se marier.[58] Rétif parle peu de sa famille en réalité, sauf pour en dire l'essentiel. Jamais, il ne mentionne la vie des autres membres de son entourage au domaine. Il passe sous silence ses deux filles et ne mentionne que rarement des moments passés parmi elles.[59] Il ne parlera jamais de ses petits-enfants, fille d'Augé et fils de Vignon d'Agnès, et deux filles de Marion. Le fait de mettre les enfants en nourrice est commun à l'époque, mais jamais Rétif ne relate leur avoir rendu visite. Lorsque sa femme décide de le quitter après

[54] A travers les propos d'Agnès fille, il confesse qu'il "ne parut pas à la célébration; il n'en signa pas les actes; il ne voulut pas [la] revoir après, comme il avait refusé de le faire avant" ("La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 366).
[55] Il paie un apprentissage de modes à Virginie (*Journal d'une impardonnable folie* 55) et se vante d'être le sauveur de nombreuses filles publiques: "J'ai retiré cinq filles de la prostitution, dont chacune m'a coûté 800 livres" (*M. Nic.*, vol. 2, 321).
[56] *M. Nic*., vol. 2, 350-51.
[57] "M. Saxancour [Rétif] ne voulait pas que je quitasse mon mari, mon fils, mon mariage" ("Ingénue Saxancour," *Œuvres*, vol. 5, 447).
[58] Jacques Cellard, *Un génie*, 494.
[59] Rétif ne fait part que de leur placement en nourrice ou en pension (*M. Nic*., vol. 2, 111, 249). Ironiquement, une des seules choses détaillées est celle de se placer lui-même en pension chez elles (*M. Nic*., vol. 2, 441).

une vie maritale décevante, il ne s'en accable pas. Il vit avec ses filles qui l'entretiennent, mais qu'il ignore.[60]

Pourtant, Rétif se dit aimer avec ferveur, mais ce n'est pas à l'image du mari et du père qui tient l'autorité. S'il aime, c'est en amant désintéressé seulement. Sous ses personnages déguisés, il est l'amant de toutes, mais il ne s'engage avec aucune. Désireux de suivre une morale naturelle de jouissance personnelle, il se dégage de toute rôle de responsabilité et anéantit tout rôle d'autorité attribuée par la loi patriarcale.[61] Ainsi, il se débarrasse des maîtres pour mieux laisser libre champ à son affirmation personnelle. Il désacralise le principe hiérarchisant de la famille en anéantissant l'image d'autorité et met à la place un ordre égalitaire symbolisé par l'inceste.[62]

En devenant le père incestueux dans *L'Anti-Justine,* Rétif appréhende avec sa fille une familiarité et une intimité qui anéantissent tout principe hiérarchisant entre parent et enfant. Chez Rétif, l'inceste ne suit plus le schéma classique d'un penchant naturel qui triomphe, mais il marque le symbole contestataire d'un rôle social institué. En devenant l'amant de sa fille, l'homme rétivien refuse non seulement l'union matrimoniale, mais encore le rôle du patriarche. Les seuls rapports qu'il entretient et s'intéresse d'avoir avec ses filles naturelles ou légitimes sont d'ordre sexuel, jamais paternel. Rétif n'est ni le guide-protecteur, ni le pourvoyeur et encore moins l'autorité bienveillante de sa famille. L'inceste filial ne correspond pas non plus à un droit d'autorité paternelle, mais davantage à un dessein personnalisé d'identification.[63] Par l'assertion d'une nouvelle relation entre père et fille, Rétif démystifie le modèle hiérarchisant de la famille et

[60] Jacques Cellard, *Un génie,* 370.
[61] "L'amant platonique reste avec le désir d'une grossière jouissance: parce que cette jouissance prétendue *grossière* est le but de la nature" ("Les femmes de garnison," *Les Cont.*, vol. 3, 105).
[62] Martine Voiret, "Inceste au siècle des Lumières," diss., Johns Hopkins U, 1990, 174.
[63] Sur la question de l'inceste filial et Rétif, voir Martine Voiret, "Inceste au siècle des Lumières," 170-222.

instaure, comme on le verra à la fin, celui qui assure l'épanouissement de son soi idiosyncratique, le modèle génératif envisagé au féminin pur. Rétif ne vaut pas mieux que Rousseau en matière de responsabilité familiale,[64] mais il s'en détache singulièrement par la nouvelle relation filiale qu'il envisionne.

Rétif a comme Rousseau beaucoup du mal à répondre au rôle qui lui incombe de chef et médiateur de famille. Comme l'observe Rival, il est "ennemi de tout ce qui le dérange dans son travail" et préfère rester en dehors des affaires ou conflits familiaux.[65] Il accuse sa femme de dépenser mais ne veut rien avoir à faire avec les affaires du ménage: "J'aurais dû faire la dépense moi-même, mais j'ai toujours détesté les soins du ménage."[66] Focalisé sur lui-même, il se déresponsabilise de tous devoirs familiaux. Il n'est pas le mari qui prend un point d'honneur à s'assurer du bien-être de sa famille. A trente-trois ans, Rétif abandonne son travail d'imprimeur pour se lancer dans l'écriture, sans savoir s'il peut escompter à un quelconque succès.[67]

Au niveau conjugal, Rétif est infidèle l'année même de son mariage, mais il se dégage de la faute en prétextant l'infidélité d'Agnès la première.[68] Il se console de son absence avec d'autres déjà lors de sa première grossesse, et il l'accuse d'être entretenue par ses amants.[69] Ces reproches marquent ironiquement l'aveu de son échec propre au rôle de mâle exclusif et de pourvoyeur. Rétif n'est ni l'autorité ni le financier et encore moins le modèle de vertu au sein de son ménage. Il visite nombres de prostituées à Paris

[64] C. R. Dawes, *Rétif de la Bretonne*, 57.
[65] Ned Rival, *Rétif de la Bretonne,* 180.
[66] *M. Nic.*, vol. 1, 112.
[67] "Je quittai ma place de prote avant de savoir quel succès aurait mon ouvrage" (*M. Nic.*, vol. 2, 167).
[68] "[…] si j'ai blasphémé A. L., c'est qu'elle a blasphémé l'amour la première en 1770" (*M. Nic.*, vol. 2, 461).
[69] "Après le départ d'Agnès, ces deux charmantes filles devinrent ma consolation" (*M. Nic.*, vol. 2, 102).

en prétextant le bien fondé pour la recherche du *Pornographe*.[70] Une fois marié, il continue à les fréquenter et vit une existence de célibataire presque toute sa vie. Egotiste, il vit séparé le plus souvent et termine sa vie divorcé. Il appelle, en outre, sa femme par son prénom ou un pseudonyme péjoratif mais n'emploie jamais l'expression "ma femme." Sa vieillesse est prise en main par ses filles avec lesquelles il n'agit jamais en bon père protecteur. Il justifie ses rapports avec de très jeunes filles en prétextant qu'elles sont à la recherche d'un père, alors que c'est lui qui aspire à être leur amant: "Donne-moi ton amitié, ta confiance. (Mes actions démentaient mes paroles, car c'était en amant que j'agissais! Le cœur humain est inconcevable!"[71] Son personnage marque l'aveu que sa conviction attachée au modèle patriarcal s'anéantie au contact d'un érotisme qu'il convoite.

De manière générale, ces plaisirs interdits et exhibés sont la représentation d'une contestation du modèle. La répression sexuelle prédomine dans le modèle traditionnel de l'époque. La littérature érotique propice à ce siècle, et dont l'œuvre de Rétif fait partie, en démontre bien la transgression.[72] Conséquemment, elle constitue "l'objet d'un interdit civil et social."[73] Qu'importe, cette transgression se révèle dès l'enfance chez Rétif. Ses élans lubriques sont motivés par les lectures qu'il entend conter par ses frères à Sacy. La bible n'est pas la seule lecture des veillées, et Rétif est habitué très jeune aux lectures gaillardes qui vite vont stigmatiser "l'absence de toute religion et de toute contrainte sur lui-même."[74] La littérature érotique marque une influence plus certaine que le réel sur l'imaginaire romanesque de Rétif. Sa création littéraire appréhende un érotisme qui fait

[70] *M. Nic.*, vol. 1, 321.
[71] *Sara*, 34.
[72] Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'occident*, 298.
[73] Jean Marie Goulemot, *Ces livres*, 25.
[74] Jacques Cellard, *Un génie*, 54.

agir ses héros et concrétise des plaisirs souvent interdits. De plus, son érotisme diffère de celui généralement appréhendé à la fin du dix-huitième siècle, qui est écrit pour des nobles et par des nobles, et donc ancré dans un univers conventionnel.[75] *L'Anti-Justine* ou *Les Posthumes* qui seront étudiées plus loin, se démarquent de cet univers, car elles mettent en scène le jeu érotique de gens ordinaires dans un décor rural ou urbain, qui est familier à Rétif. La bienséance laisse place à un réalisme libre qui témoigne d'une transgression plus marquée.[76]

L'écriture de Rétif se présente de manière radicale aux antipodes du modèle patriarcal. L'auteur rompt avec l'institution du mariage, et le modèle du couple et de la famille. Il fait disparaître toute trace du modèle traditionnel revendiqué. L'idéal rétivien s'attache exclusivement au désir de faire perdurer son seul individu. Le principe d'émancipation et de progrès fait subsister un ordre univoque, celui de son soi. Autant, il essaie de se persuader du modèle traditionnel dans sa réforme, autant il le réfute dans sa fiction et le contredit dans son autobiographie, où il apparaît vraisemblablement plus sincère avec lui-même. Rétif de toute évidence n'est pas à la hauteur du rôle qui lui est attribué. Toute sa vie, il se trouve dépassé par les événements et les personnes et se montre incapable de tenir la place du mâle aux commandes.

Sa résistance au modèle patriarcal se démontre particulièrement par défaut d'effort et passivité de sa part. Il est prudent ou lâche, contraire au modèle d'autorité et d'assurance. Ecrivain-ouvrier, sa situation financière est précaire. Elle n'est pas unique, souligne Baruch, mais assez rare pour les auteurs de son époque qui arrivent à vivre de

[75] Jean Marie Goulemot, *Ces livres*, 53-4.
[76] Ces deux ouvrages sont d'ailleurs saisis pour obscénité en 1802 sous ordre de Napoléon (Pierre Testud, "Les manuscrits de Rétif, écrivain typographe," *La fin de l'Ancien Régime*, éds. Béatrice Didier et Jacques Neefs [Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 1990] 110).

leur métier en étant aidés par d'autres activités indépendantes comme la traduction, l'enseignement, le journalisme ou bien le parrainage.[77] Rétif, ayant abandonné son métier de prote pour devenir écrivain, vit maigrement de sa plume et obtient un succès mitigé.[78] Il écrit, compose et veille à la vente de ses écrits, mais ses ventes subissent les aléas d'un marché qui se développe et qui abuse des contrefaçons.[79] De plus, Rétif n'appartient pas au cercle élégant des Crébillon fils, Baculard d'Arnaud ou Andréa de Nerciat.[80] Il ne signe son œuvre qu'après 1775, au moment où il commence à être connu avec le succès du *Paysan perverti*.[81] Il est à la merci des libraires qui gèrent son argent sur les ventes. Ils ne lui donnent que le minimum régulier sachant qu'il est incapable de gérer ses propres affaires.[82] Plus il écrit, et moins il gagne. La vente par souscription de *Monsieur Nicolas* est un gouffre financier. Ayant acheté une presse en 1790, Rétif prend tous les frais d'impression sur lui. Sa fin de carrière est plus que difficile, car son matériel est vétuste, les assignats sont sans valeur et les libraires font faillite.[83] Il est criblé de dettes, et pour finir il est refusé à l'Institut national des lettres rétabli en 1795.[84] L'impression et le tirage coûtent plus cher que ce qu'ils rapportent, et les seuls revenus sont reversés directement dans la production et non pour sa famille. Enfin, ses presses sont confisquées sous Napoléon pour atteinte à l'ordre moral.[85]

---

[77] Daniel Baruch, "Restif et les pouvoirs," *Europe* 732 (1990) 8.
[78] L'écriture ne lui a pas apporté la richesse, mais au moins une liberté: " Je n'en ai guère été plus riche, mais j'ai été libre" (*M. Nic.*, vol. 2, 167).
[79] *M. Nic.*, vol. 2, 260, et "Le Pornographe," *Œuvres*, vol. 3, 912.
[80] Claude Crébillon (1707-1777), François de Baculard d'Arnaud (1718-1805) et le Chevalier Andréa de Nerciat (1739-1800) doivent à leur naissance et à leurs fréquentations un certain succès que ne connaît pas Rétif (Jacques Cellard, *Un génie*, 340-41).
[81] Jacques Cellard, 342.
[82] Jacques Cellard, 345, 351.
[83] Jacques Cellard, 346, 510-12
[84] Il ne reçoit que deux voix, celles de Mercier et de Saint-Pierre (Jacques Cellard 532).
[85] Jacques Cellard, 557.

L'image du Don Juan engendreur qu'il véhicule est imaginative. Le triste récit sur sa condition suggère que cette image fictive n'est là que pour pallier à son échec d'identification patriarcale. Rétif ressemble plus à un être passif, marié contre son gré et plus choisi qu'il n'a choisi.[86] Il est probable que dans la réalité, Rétif a souvent dû être reconduit par ses soi-disant conquêtes, et s'il ne l'a pas été, il a dû payer le plus souvent des prostituées. Les succès qu'il déclare avoir eus avec de très jeunes filles sont très possiblement inventés, car la police de Louis XV en surveille le commerce et les abus.[87] L'invention des succès n'est qu'un palliatif à son impuissance à assumer son rôle masculin.

Rétif partage en réalité l'angoisse du rejet amoureux. C'est pourquoi ses rencontres se révèlent fréquemment sous la forme de l'attentat au viol. Cet acte contraire à la masculinité virile et autoritaire est le signe de son impuissance d'action et de décision. Ce phénomène trouve sa source dans les traits caractéristiques de son enfance. Petit, Rétif est le jouet des filles qu'il fuit par peur et timidité, ou bien il est sauvé par elles. L'affection qui le suit engendre un individu qui semble depuis toujours en conflit avec une société qui le victimise. Il y répond par l'exagération en s'inventant une image donjuanesque.

Dans la réalité, la seule "possession" qu'il semble s'octroyer c'est un mariage avec la fille d'un apothicaire ruiné d'Auxerre. Toutefois, le mariage est arrangé. Agnès Lebègue-Couillard, née à Auxerre et plus jeune de quatre ans, semble choisir Rétif plus qu'il ne la choisit.[88] Rétif est un ouvrier bien formé et expérimenté à la composition.

---

[86] Ned Rival, *Rétif de la Bretonne*, 62.
[87] Jacques Cellard, 230.
[88] Jacques Cellard, 279. Rétif avoue lui-même avoir manqué ses mariages précédents et se résigne à celui avec Agnès: "Las de voir tous mes mariages manqués, je jetai mes deux mains par-dessus ma tête comme

C'est un travailleur qui fait des semaines de soixante-cinq à soixante-quinze heures. Il gagne le double des ouvriers ordinaires, selon les chiffres de Cellard.[89] Il se dit pourtant toujours pauvre dans ses confessions. A Paris, Rétif emprunte, s'endette, et travaille à des places assez mal payées.[90] Les rôles s'inversent très vite dans le ménage rétivien. Agnès entretient la famille avec ses travaux de couture et devient sa créancière, et lui, sa dépendance. Comme le souligne Baruch, après qu'il est séparé d'Agnès, Rétif reste pensionnaire chez elle tous les midis où il la paye comme un client, alors qu'il existe des auberges.[91]

Agnès vit de son travail de modiste, mais elle écrit également. Pour le bibliophile Paul Lacroix, Rétif aurait reproduit quelques productions d'Agnès dans *La Prévention nationale* (1784). Il se serait approprié le premier drame de cet ouvrage et aurait publié sous son nom en les retouchant plus ou moins des comédies composées par Agnès.[92] Que cela soit vrai ou fictif, il est difficile d'asserter dans les deux cas qu'il y ait eu production et que Rétif ait véritablement inséré des passages originaux de ces productions. L'auteur affirme dans *Monsieur Nicolas* avoir reproduit des lettres d'Agnès dans *La Femme infidèle* pour pouvoir mieux la compromettre.[93] Dans le même but, il dit dans *La Femme infidèle* avoir imprimé des scènes de drames qu'elle n'aurait jamais achevés.[94] La question est difficile, mais ce qui paraît plausible est que Rétif a imbriqué des textes de sa

---

le fit depuis le duc d'Orléans condamné à mort, et je me dis: *Autant vaut ce gouffre-ci qu'un autre!…*" (*M. Nic.*, vol. 2, 95).

[89] Jacques Cellard, 302-03.

[90] Jacques Cellard, 289.

[91] Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, 124.

[92] Paul Lacroix, *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne* (Paris: Fontaine, 1875) 382-83.

[93] "Le contenu de cet ouvrage est original: il est composé non seulement des lettres conservées [les siennes], mais encore celles que j'ai pu rétablir de mémoire" ("Mes ouvrages," *M. Nic.*, vol. 2, 986).

[94] Selon Pierre Testud, Rétif attribue à Agnès une ébauche de *La Famille vertueuse*, un entretien *du Nouvel Emile*, divers vers de *L'hypocrisie démasquée*, des scènes de *Miss Cecily*, *L'Ecole des époux*, *L'Egoïste*, *Samson* et des pages du *Glossographe*. Ces morceaux littéraires seraient en réalité, selon Testud, "de ses propres ébauches" (*M. Nic.*, vol. 2, 1116-17).

propre ébauche pour pouvoir mieux diffamer Agnès et des textes authentiques d'Agnès pour servir son œuvre romanesque. En confessant cette reproduction, il dévoile visiblement l'amertume et la jalousie d'un écrivain-homme face à une femme lettrée en proie à la "scribomanie," mais il marque surtout le sentiment d'un être perturbé dans son identité et son rôle à jouer.[95] Agnès est souvent décisionnaire. Elle prend l'initiative de quitter Rétif, demande le divorce et ouvre une école de modes.[96] Lui, ne fait que la diffamer en l'accusant de le remplacer en tant que mari par ses soi-disant amants.[97] Finalement, ces caractéristiques propres au ménage rétivien renforcent un peu plus l'aveu inconscient d'un homme qui renonce impuissant à jouer son rôle.

Dans le domaine de son activité littéraire, les femmes représentent son meilleur modèle. Ses références sont toujours féminines, et il "sacre auteurs toutes les femmes sur lesquelles il écrit," quand elles ne deviennent pas elles-mêmes les narratrices de ses ouvrages.[98] *Les Gynographes*, *La Mimographe*, *Ingénue Saxancour* et *La Paysanne pervertie* sont des témoignages supposés de femmes.[99] Au sein de son écriture, Rétif a également parfois la singularité d'écrire le mot <u>femme</u> ou le monde qui s'y réfère avec une majuscule. Les référents féminins, femme, épouse, fille, maîtresse, orpheline, beauté sont toujours écrits en majuscule dans *Les Contemporaines*, alors que les référents masculins le sont moins. La psychologie du romancier se trame également à travers une

[95] "La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 154
[96] *M. Nic.*, chronologie, vol. 1, xxxix.
[97] Rétif fait dire à Agnès que l'amant a pris sa place: "Adieu mon second mari, plutôt que mon amant" ("La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 198).
[98] Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, 178.
[99] Comme le souligne Rori Bloom, la technique d'utiliser une narratrice par un auteur mâle est assez typique du dix-huitième siècle. En parlant *d'Ingénue Saxancour*, il démontre que cette technique sert davantage à refléter l'expérience de l'auteur que celle de la protagoniste ("Privacy, Publicity, Pornography," *Eighteenth-Century Fiction* 17 [2005] 233, 243). Rétif, lui, a réellement besoin d'elle, car il use de ce stratagème de manière répétée. Chez lui, les narratrices et leurs expériences sont essentielles à son œuvre, et surtout à sa quête identitaire, comme il sera développé plus loin.

identité toute féminine. En ce que son écriture privilégie généralement le genre épistolaire, elle peut être qualifiée de féminine. A l'instar de Mme Riccoboni, il exprime tous ses sentiments dans les lettres voulant donner une impression de vérité. Le rôle du langage est central à la manière d'écrire, car il se veut vrai et sincère. Chez les deux auteurs, les lettres représentent un échange unilatéral dans le sens où elles sont motivées par la même personne et écrites pour une même personne: eux-mêmes. Leur auteur est en fait séduit par leur propre création.[100]

Les femmes sont paradoxalement le seul modèle de référence. Au début de sa carrière, son seul modèle d'imitation est Mme Riccoboni. Les lectures qu'il recommande sont celles essentiellement de femmes auteurs. Les femmes le font connaître au monde: "Ce sont les femmes surtout, qui, sans être mes connaissances, ou du moins des liaisons particulières, ont répandu les fleurs parmi les épines de ma carrière."[101] Ce sont elles, les femmes auteurs, mais aussi ses lectrices, qui symbolisent le meilleur de sa vie chaotique. Ironiquement, il est plus proche de la femme auteur et de sa condition qu'il ne veut l'admettre. Lorsqu'il critique la "scribomanie" d'Agnès qui s'essaie à la littérature, c'est de lui-même qu'il parle visiblement: "Elle a un défaut plus essentiel encore: c'est la fureur d'écrire à tort, à travers, tout ce qui lui vient à l'esprit: critique, satire, lettres amoureuses ou d'intrigue."[102] Ce reproche fait à sa femme peut tout aussi bien se voir diriger vers Rétif lui-même, lorsque l'on considère qu'il est un écrivain volubile et dispersé. L'auteur est l'image de toutes celles qu'il dénonce d'ordinaire: ces coureuses

[100] Pour Mme Riccoboni, voir Joan Hinde Stewart, introduction, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, par Marie-Jeanne Riccoboni, xv-xvi.
[101] *M. Nic.*, vol. 2, 371-72.
[102] "La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 159.

de bon parti, ces femmes auteurs qui essaient de percer et de se faire reconnaître, ou ces femmes émancipées qui se sauvent de leur condition et qui divorcent.

Parallèlement, son image anti-patriarcale s'accorde avec son mariage réticent et son incapacité de dominer en ménage. Toute sa vie, ce sont les femmes qui le prennent en charge. Ce sont tout d'abord ses sœurs, puis les religieuses, sa femme, ses filles légitimes et naturelles, les prostituées et enfin ses logeuses et patronnes (les veuves de ses patrons). La femme décide de ses plaisirs et peines, et ceci jusqu'à "sa mort."[103] Sa vieillesse est tout sauf glorieuse. Délaissé, malade, nécessiteux et divorcé, il symbolise tout le contraire du patriarche prospère de *La Vie de mon père*. Seuls Mme de Beauharnais, Carnot et des amis provinciaux contribuent à apaiser le sort d'un homme qui est à l'opposé de celui qu'il revendique.[104]

Rétif est trop ancré dans une réalité contraire à ce qu'il prétend pour pouvoir s'affirmer en tant que mâle au contrôle. L'antagonisme que subit l'auteur est déterminatif d'un trouble psychologique marqué par une incertitude identitaire, une indécision de sa personne et de son sexe. Semblable à Casanova, Rétif a à le goût du déguisement et s'amuse à brouiller l'identité sexuelle de ses héros. Les deux écrivains déclarent chercher l'opposé, mais dans leur quête amoureuse, l'homme se trouve fréquemment déguisé en femme et la femme en homme. Ce phénomène d'inversion annonce une indétermination qui vraisemblablement est significative d'un trouble identitaire. Rétif a la manie de se cacher derrière de nombreuses identités parce qu'il est en perpétuelle quête de sa propre identité. Il use de différents patronymes et se montre

[103] *M. Nic.*, vol. 1, 367.
[104] Lazare Carnot (1753-1823), un des cinq Directeurs, aurait porté secours à Rétif à la demande probable de Mme de Beauharnais. En 1796, dans une lettre aux époux Fontaine, admirateurs de Grenoble par correspondance, Rétif mentionne recevoir des secours (souligné par Pierre Testud, dans *M. Nic*., vol. 2, 1329).

camouflé dans ses sorties nocturnes. Indicateur présumé, il apparaît systématiquement embusqué et dissimulé dans son accoutrement, se dérobant à la vue des autres.[105] Même son écriture, repensée et transformée, constitue parfois une langue difficile à déchiffrer. Pour Testud, les mots abrégés de son journal marquent la volonté de cacher certains faits compromettants ou certaines aspirations contraires à la morale.[106]

Ses amours font figure d'amours "abstraits et désincarnés."[107] Faux séducteur et faux amoureux, il ne relate pas de véritables aventures affectives, mais fait uniquement le décompte virtuel d'une sexualité exaltée. L'automatisme de l'acte sexuel annule toute vraisemblance de contrôle sur l'autre au féminin. Rétif exploite la féminité dans l'écriture à défaut de la saisir dans le réel. L'auteur, comme le souligne Cellard en parlant de l'amour porté à Jeannette Rousseau, est défini par un manque de volonté, de communication et de désir sexuel, qu'il pallie par sa graphomanie.[108] La cessibilité et l'exagération de ses succès représentent une personne totalement retranchée sur elle-

[105] Amy Wyngaard souligne à juste titre que l'anonymat du Paris urbain encourage Edmond â être ce qu'il désire sans jamais être inquiété. Le manque de cohésion sociale traduit une absence d'obligation et de responsabilité chez l'individu. Chez Rétif, la capitale invite ses héros à une perte totale de leurs rôles et de leur identité ("Libertine Spaces," *Eighteenth-Century Life* 22.2 [1998] 108, and *From Savage to Citizen* [Newark: The U of Delaware Press, 2004] 119). Raymond Joly fait remarquer que Rétif se cache toujours derrière quelque chose ou quelqu'un ou parfois derrière quelqu'un qui regarde quelqu'un d'autre (Raymond Joly, *Deux études sur la préhistoire du réalisme: Diderot, Rétif de la Bretonne* [Québec: Presses de l'Université Laval, 1969] 180-83.

[106] Pierre Testud, "Les manuscrits de Rétif, écrivain typographe," dans *La fin de l'Ancien Régime*, 115. Le fait le plus important est celui de l'inceste commis ou attenté sur ses filles légitimes. En lisant *La Femme infidèle* ou *Ingénue Saxancour*, on s'aperçoit vite que la relation père-fille anéantit celle mari-femme. La mère et le beau-fils sont les personnes qui nuisent, alors que le père est l'autorité et la tendresse protectrices. Selon Pierre Testud, il y a eu vraiment acte de par les informations fournies dans le journal de Rétif, *Mes Inscriptions*, ouvrage qui relate ses activités quotidiennes pendant les années 1780 à 1787. Nous verrons plus loin que "Le journal" (1787-96), qui constitue la suite des *Inscriptions*, nourrit ce postulat. Enfin, Testud fait la remarque juste de considérer Rétif non seulement l'amant de ses filles mais aussi leur mère. Séparé de sa femme et vivant avec ses filles à la fin des années 1780, Rétif prend maintenant le rôle maternel en même tant que celui de concubin (Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, 632-37).

[107] Jacques Cellard, *Un génie*, 68.

[108] Jeannette, fille plus âgée d'un bourgeois d'Auxerre, et Mme Parangon incarnent les soi-disant deux seuls vrais amours de Rétif.

même.[109] Les faux succès sont la confirmation d'une véritable quête identitaire. L'identité sexuelle du discours médical qui marque une évidence qui va de soi ne l'est pas chez Rétif. Il représente le produit d'une pression sociale démontrant indirectement qu'il y a un véritable travail à effectuer pour devenir un homme. La virilité qui est énoncée d'emblée chez l'homme, ainsi que la délicatesse chez la femme, n'est pas montrée naturelle chez Rétif. Chez lui, elle doit être construite, voire préfabriquée. Rétif succède de plus à un mouvement où la distinction des sexes n'est plus clairement définie et qui le trouble dans sa volonté à s'identifier au modèle de son sexe.[110]

Etre un homme correspond à un devoir et une épreuve auxquels Rétif faillit dès le départ. Enfant, il est élevé selon les principes de ce qu'il ne doit pas faire et être, condamné à la différenciation. Cette pression engendre, chez lui, frustration et représailles qui dans l'écriture se traduisent par ses perversions du fétichisme et ses nombreuses tentatives de viol. Etre mâle, c'est être dur, polygame et pervers. Le mâle doit se sentir appartenir au groupe des hommes, et se détacher du féminin maternel. Cependant, la tâche n'est pas aisée pour un Rétif dont la masculinité semble davantage "une réaction qu'une adhésion."[111] Il fait partie de ceux qui, lorsqu'ils fuient un groupe, sont les plus enclins à le suivre. Plus le rejet s'affirme chez Rétif, et plus l'adhésion s'autorise.

---

[109] Jacques Cellard, *Un génie*, 68-9.

[110] L'expérience du Chevalier d'Eon est particulièrement représentative de ce phénomène du flou identitaire et de la tendance de la fabrication du sexe de l'époque. Rétif y consacre une page dans "L'Année des dames nationales" avec l'histoire de "Mlle Déon" (indiqué par Pierre Testud, *M. Nic.*, vol. 2, 1279). Pour Rétif, il semble qu'il n'y ait pas de doute; le Chevalier était une Chevalière. L'auteur se tient à l'idée du refus d'une efféminisation du sexe masculin contraignant l'image de la virilité envisagée. Toutefois, il fait part de la polémique et marque donc de manière indirecte un questionnement: " Il [le père du Chevalier] affirma, que ce fils dit fille aujourd'hui, est un garçon: Mais il ajouta une calomnie, que nous ne croyons pas; c'est que la *Chevalière* avait fait un enfant à sa servante. La chambrée entière fut témoin de cette assertion plus qu'hasardée, puisque la *Chevalière* est une femme" ("Nationales hors d'œuvre," *L'Année des dames nationales*, vol. 6 [Genève: Slatkine Reprints, 1988] 1903).

[111] Elisabeth Badinter, *XY*, 76, 78, 91.

En réalité, le doute vient davantage de Rétif lui-même, et c'est la raison pour laquelle il s'acharne à tant vouloir se convaincre de son authenticité masculine. Elle n'est pas évidente au vécu. Elisabeth Badinter indique que la formation virile échappe au père, et qu'elle est souvent prise en charge par des garçons plus âgés.[112] S'il est vrai que le père de Rétif est absent de la formation de son fils, le modèle plus âgé de la masculinité l'est aussi. Rétif est séparé de ses parents jeune et est élevé par ses frères religieux, des figures contraires au modèle d'imitation. Ce n'est qu'adulte et par l'écriture qu'il peut prétendre à une certaine virilité à travers le personnage de Gaudet, mâle suprême qui assure la bonne marche du processus masculin.[113] Grâce à l'écriture, Rétif peut enfin s'offrir une virilité exempte de toute féminité et une différence avec le sexe féminin.

Malgré cela, le récit trahit une masculinité asservie. C'est à travers son sexe seul et ses actions, toutes semblables et répétitives, que Rétif revendique prendre conscience de sa virilité. C'est régulièrement par la tentative de viol de ses personnages que son sexe masculin s'affirme. Sous l'Ancien Régime, le caractère représentatif de l'acte correspond à une absence de conscience de la violence et de différence faite avec les autres actes de brutalité. La pathologie de violeur n'existe pas encore dans la loi classique et n'est pas considérée comme anormale.[114] Au contraire, le viol adulte correspond à une séduction un peu poussée, mais garante de l'image virile de la masculinité.

A travers cette idée, Rétif remet au goût du jour le mythe du droit du Seigneur par les tentatives de son personnage. Pour une certaine littérature du dix-huitième siècle, ce

[112] Elisabeth Badinter, *XY*, 109.
[113] Rétif part au séminaire à onze ans, puis en apprentissage à dix-sept. Un an après, il fait soi-disant la rencontre de Gaudet. Il ne retourne dans la ferme paternelle que pour de brefs moments (Pierre Testud, chronologie, *M. Nic.*, vol. 1, xxxi-xxxiii).
[114] Georges Vigarello, *Histoire du viol* (Paris: Editions du Seuil, 1998) 8.

droit garde en tête l'image d'une pratique naturelle, consensuelle, voire même positive.[115] Sous l'Ancien Régime, le cuissage constitue le symptôme d'une tyrannie sociale, mais ses effets se font sentir de manière moins rude.[116] Rétif suit le courant de cette tradition masculine, garante de l'image virile qu'il doit porter, mais parallèlement, comme le fait son siècle, il condamne ce droit qui n'en est pas un.

Le dix-huitième siècle a en effet des textes réprimandant le viol sous tous ses états, mais les textes n'ont pas l'apparence de lois formelles et codées.[117] La violence est rarement poursuivie.[118] Si elle l'est, l'importance mise sur le viol est similaire à l'importance de la position sociale de la victime.[119] Rétif en fait l'aveu dans *Monsieur Nicolas* où il dévoile la faible considération prise à l'égard des servantes violentées. Il fait également le reproche direct du droit du Seigneur dans la nouvelle "Sanclaudète" de *L'Année des dames nationales*.[120] L'histoire met en scène une jeune fille promise à un riche fermier qui se plie au rite du Seigneur, tombe enceinte et exige réparation par lettre du Roi. Le Seigneur, qui lui considère une âme et un mérite assez noble par son geste, consent finalement à l'épouser. Ici, Rétif condamne le rite comme manquement moral au mérite de la noblesse d'esprit face à la naissance, mais non comme acte de violence pure sur l'individu. En tant qu'ouvrier, il dénonce davantage la notion de propriété que les

---

[115] Frances Litvack, *Le Droit Du Seigneur in European and American Literature* (Birmingham: Summa Publications, 1984) 37.
[116] Alain Boureau, *Le droit de cuissage* (Paris: Albin Michel, 1995) 78.
[117] Selon Georges Vigarello, les textes n'ont pas l'apparence d'une pénalité globale unifiée: "Ils font place à la coutume, aux avis des jurisconsultes, au rappel du droit romain, mais leur émiettement d'ordonnances ou d'édits rappelés et commentés fait office de lois" (*Histoire du viol* 19).
[118] Uniquement cinq pendaisons pour viol ont lieu au Parlement de Paris sous le règne de Louis XV et les victimes sont des enfants (*Histoire du viol* 23).
[119] L'impunité sociale est commune. Une orpheline victime a peu de chance devant la justice contre un fils de marchand aisé: "La distance social module l'échelle de gravité des crimes dans une société d'ordre, distribuant d'abord le poids des violences selon l'appartenance des victimes" (*Histoire du viol* 24). Le rang est décisif, car le rapport de puissance se fonde sur la hiérarchie entre les sujets.
[120] "Sanclaudète soumise au droit de jambage-prélibation," *L'Année des dames nationales*, vol. 3, 711-16.

droits seigneuriaux et cléricaux se sont abrogés à travers l'histoire. La lettre du Roi marque la symbolique d'une justice sociale, mais non individuelle.[121]

Le viol, quel que soit sa forme, n'est pas encore reconnu comme un acte répréhensif en tant que tel dans l'imaginaire romanesque. Dans la réalité, il faut attendre la fin du siècle pour que l'on bannisse les maîtres d'abuser de leurs servantes.[122] Le vol est beaucoup plus puni que le viol, car il se mesure dans la conscience collective et est considéré plus sérieusement que la violence sexuelle.[123] Le viol est longtemps ignoré des tribunaux, des traités et des lois, concilié derrière les affaires de meurtre.[124] Une femme mariée ne peut porter en accusation son agresseur sans l'autorisation de son mari. Par conséquent, peu de plaintes sont faites par les femmes adultes; seules trois sont comptabilisés au Châtelet entre 1760 et 1770 et quatre entre 1780 et 1790.[125] Les victimes sont stigmatisées comme un fruit déprécié par la virginité volée. Seul le non-consentement audible et visible est pris en compte, mais en même temps le physique peut prouver le contraire et être jugé comme naturellement consentant.[126] La tolérance, l'encouragement au silence et les arrangements à l'amiable dans les tribunaux rendent peu fréquent la volonté à une femme du peuple de se plaindre.[127] La violence est davantage considérée comme un effet de péché et de débauche. La cause en revient à la féminité provocatrice et faible par son manque de raisonnement. Le code révolutionnaire de 1791 considère le viol non plus comme un blasphème mais une atteinte à un sujet.

[121] Voir, pour la contestation sociale de ce droit, Alain Boureau, *Le droit de cuissage*, 78-80.
[122] *Histoire du viol*, 28.
[123] *Histoire du viol*, 30-1.
[124] *Histoire du viol*, 32.
[125] *Histoire du viol*, 37.
[126] *Histoire du viol*, 49-57.
[127] *Histoire du viol*, 29-30.

Cependant, pris dans une entité sociale, il est uniquement vu comme un danger à la communauté.[128]

Dans un tel contexte, la séduction peut être considérée chez Rétif plus perfide et injurieuse que la force, jugée plus honnête et acceptable. Mme Parangon et la servante Toinette tolèrent l'acte de violence du jeune Nicolas ou de M. Parangon commis sur elles sans vouloir le punir ni le dénoncer, car elles craignent d'en être réprimandables.[129] Déshonorées, et rendues coupables de l'être, elles n'osent plus lever les yeux sur Nicolas. Couvert d'une impunité totale, Rétif peut au contraire utiliser la force sans réserve comme démonstration de sa masculinité. Cependant, l'auteur utilise cette violence sexuelle comme moyen d'affirmation virile de manière systématique et surtout unique. Il montre davantage une contrainte à l'engagement masculin qu'une adhésion naturelle. Il utilise son sexe comme un "outil" confié à une tâche, un instrument de performance et de preuve plus que comme "un organe de plaisir."[130] La succession de ses tentatives ou de ses prétendus succès amoureux montre davantage l'échec d'une masculinité attentée dans la gêne qu'une affirmation éclatante de sa virilité.

Rétif semble au plus proche de lui-même parmi les prostituée qu'il fréquente, car il peut enfin traduire une masculinité au paroxysme de l'inertie et de la passivité.[131] Le viol n'est pas l'expression de sa normalité mais révèle au contraire la pathologie de sa virilité. Il marque l'échec d'une identification masculine et dévoile le dérangement d'un être en lutte avec son sexe qui se cherche dans son identité. Dans l'écriture, Rétif tente de s'interposer à cette altération. Il montre sa lutte à travers une "suractivité" littéraire

[128] *Histoire du viol*, 110-11.
[129] *M. Nic.*, vol. 1, 581-82, 683-84, 751.
[130] Expressions d'Elisabeth Badinter pour rendre compte de l'obsession de la virilité chez les hommes comme mythe négatif (*XY*, 204).
[131] Badinter, en citant P. Bruckner et A. Finkielkraut, fait remarquer que le client devient un petit garçon contemplatif placé entre les mains expertes de la prostituée maternelle (*XY* 206).

sans borne mais qui est aussi sans définition et souvent expéditive.[132] C'est par la production et l'impression livresques incessées que Rétif essaie de défier ce disfonctionnement interne. Cependant, elles dévoilent davantage l'échec de sa tentative et décèlent de manière indirecte l'expression la plus authentique de l'être rétivien.

4.2 Affinités et rapprochements

Il existe une dualité des sexes propre à la personnalité de l'auteur qui refuse à s'accepter. Alors que son sexe biologique lui impose le devoir de rejeter le sexe féminin, tout son être tend véritablement à exprimer le contraire. Dès la petite enfance, au moment essentiel à l'affirmation identitaire, Rétif s'annonce très vite et visiblement à l'opposé de son sexe déclaré. Enfant, il incarne les traits de la féminité qui le font ressembler plus à une fille qu'à un garçon. Il est l'image au féminin: "Frêle, délicat, fluet, on eut dit une fille."[133] Sa jolie figure attire les embrassades et les compliments, à croire que les commentaires faits aux parents mettent la suspicion sur le sexe même de Rétif.[134] Il se décrit lui-même comme étant l'image contraire du garçon de campagne: "Ma figure délicate, efféminée, plaisait infiniment dans un pays où le sang est grossier […]."[135] Enfant de cœur, sa soutane rouge et sa calotte lui donne l'air de "révérences de jeunes filles" (171). Même s'il est assez commun à cette époque de voir les enfants habillés avec des vêtements féminins et les cheveux longs, Rétif jeune insiste beaucoup sur le côté féminin de son accoutrement et mentionne souvent les robes et jupes qu'il dit porter. Pareil à Rousseau dans ses *Confessions*, il se définit de petite taille, à la jambe

[132] Terme de Jacques Cellard. Ce dernier indique avec justesse que la production de Rétif tombe régulièrement dans la divagation (*Un génie*, 397, 477).
[133] Adolphe Tabarant, *Le vrai visage de Rétif de la Bretonne* (Paris: Editions Montaigne, 1936) 5.
[134] Augustin Cabanès, *Grands névropathes*, vol. 2 (Paris: Albin Michel, 1931) 77.
[135] *M. Nic.*, vol. 1, 23

fine, à la physionomie animée et à la bouche mignonne.[136] Il est la petite princesse et devient le pôle d'attraction.

Rétif perd ses traits gracieux après sa première vérole, mais il s'attache à les perpétuer dans son œuvre. Les estampes du personnage d'Edmond commandées à Binet le représentent enfant sous les traits d'un petit garçonnet fluet et aux traits fins. Plus tard, en jeune homme adulte, il apparaît toujours fluet et élancé.[137] Bien que Rétif adulte soit de taille moyenne et trapu, son écriture s'attache toujours à mettre en avant ses traits les plus féminins. A travers la description physique de ses filles naturelles, il valorise son côté féminin. Elles ont "comme lui" la taille légère et fine, le front modeste, le nez aquilin et la bouche en bouton de rose.[138] Son œuvre montre également de nombreuses estampes féminines mais peu d'autoportraits. Il laisse deviner sa personne sous les traits de ses personnages ou à travers des portraits masculins sans référence nominale.[139] L'auteur maintient ainsi le flou entre sa personne et son image.

Il se dit très proche de l'image de sa mère qu'il décrit belle, élégante, vive et légère. Il revient régulièrement sur ce côté maternel quand il retrace son enfance et suggère tenir moins du père que de la mère. Rétif aime plaire, et qu'on le trouve beau, malgré la réputation de sauvage bourru qu'il s'est faite. A des admirateurs, il écrit à la fin de sa vie qu'il est encore atteint de coquetterie à l'âge de vieillard.[140] Enfin, des témoins comme le philologue allemand Humboldt, qui fit sur la demande de Gœthe la

---

[136] Pierre Testud, dans *M. Nic.*, vol. 2, 1188.
[137] Voir les estampes sur Edmond du *Paysan perverti* et du *Paysan et la Paysanne pervertis* (Dans Auriant, "Monsieur Nicolas," 90-104).
[138] "La Fille naturelle," *Œuvres*, vol. 4, 410. Ce récit, comme beaucoup qui vont suivre, marque la rencontre d'une orpheline avec un gentilhomme qui la prend sous tutelle pour ensuite découvrir qu'il est son père. Dans chaque récit similaire, les orphelines sont décrites sous les traits délicats que Rétif dit avoir.
[139] Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, 697.
[140] Dans une lettre aux époux Fontaine, datée du 25 novembre 1799, Rétif déclare:"[…] Je n'ai jamais aimé que les personnes de son sexe [celui féminin] me trouvassent laid. Voilà de la coquetterie de 66 ans" (Pierre Bourguet, "Une lettre inédite de Rétif de la Bretonne aux époux Fontaine," *Etudes Rétiviennes* 1[1985] 28).

rencontre de Rétif à Paris en 1799, le décrit dans une lettre de mars 1799 lui étant adressée comme n'ayant "rien de farouche ni de dur dans sa physionomie."[141]

Parallèlement aux traits physiques de la féminité que Rétif possède, apparaissent ceux de sa psychologie attitrée. L'auteur tient d'une nature fragile et timide, voire timorée. Le baptême a lieu à la naissance, ce qui pour Havelock Ellis indique vraisemblablement que l'enfant "semblait fragile."[142] Jeune, il apparaît constamment dominé par l'environnement naturel et humain qui l'entoure. Il fuit la compagnie féminine qui l'intimide et lorsqu'il ne la fuit pas, il s'évanouit à son prétendu contact amoureux.[143] Il est empreint à des terreurs nocturnes qu'il tient de sa mère. Bien qu'originaire de la campagne, il a peur des animaux et craint les chiens comme les chenilles. L'analyse psychanalytique freudienne constate que souvent chez les garçons l'angoisse inspirée par le père est déplacée sur l'animal.[144] La phobie des animaux peut, selon la thèse freudienne, être considérée comme une peur du père dans le cas de l'enfant mâle et des interdits qui se rattachent au patriarcat. Si les phobies des animaux domestiques sont aussi fréquentes que les terreurs nocturnes, dont Rétif souffre également, elles se révèlent toujours à l'analyse comme "procédant d'un déplacement sur un animal de la peur éprouvée devant l'un ou l'autre des parents."[145] Dans le cas de Rétif, sa zoophobie déplace peut-être la crainte de l'autorité paternelle par rapport au devoir de masculinité qu'il a tant de mal à assumer. Outre la peur provoquée par les

[141] La rencontre au café Manoury vient de ce que quelques exemplaires de *Monsieur Nicolas* parviennent en Allemagne. Schiller signale l'ouvrage à Goethe. Intéressé par l'écrivain, ce dernier demande à Humboldt, qui est à Paris fin 1798, de rencontrer Rétif (J. Rives Childs, *Restif de la Bretonne*, 61-4).
[142] Dans Armand Bégué, *Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne* (Paris: Les Belles Lettres, 1948) 41.
[143] "A ce moment terrible! De la première crise de reproduction […] je m'évanouis" (*M. Nic.*, vol. 1, 55).
[144] Sigmund Freud, *Totem et tabou* (1912-13), (Paris: Editions Payot, 1995) 193.
[145] Dr M. Wulff, "Beiträge zur infantilen Sexualität," *Zentralblatt für Psychoanalyse* (1912), in Sigmund Freud, *Totem et tabou,* 194.

animaux, la lecture de récits médicaux par ses frères le fait tomber en syncope ou pleurer. Sa sensibilité excessive le rend maladif et souvent indisposé. Il est sujet toute sa vie aux évanouissements, crises nocturnes, phobies et maladies en tout genre.[146]

Sa personnalité se rapproche ainsi très fortement de l'hypersensibilité et de l'imagination si souvent dénoncée chez la femme. Toute son œuvre s'attache à critiquer et lancer des commérages sur tout son entourage connu ou inconnu. Il écrit des calomnies sur ses proches et amis, et divulgue régulièrement des conversations et lettres privées.[147] Il est faux comme les femmes qu'il dénonce de l'être. Lorsqu'il décrit sa maîtresse Sara, c'est de lui qu'il fait état en réalité: "Elle abusa de la modestie que le Ciel a mis sur son visage; plus dangereuse mille fois que sa mère, elle cachait le vice sous la physionomie noble et imposante de la vertu […]."[148] Derrière une honnêteté prétendue, Rétif est tout sauf honnête avec les autres et surtout avec lui-même. Il accuse sa femme d'avoir un caractère impatient et pleureur, alors qu'il fait de lui un homme irritable et à fleur de peau.[149] Dans le cadre conflictuel, il est aussi clair que sa partenaire montre plus de force que lui, que cette force soit physique ou morale.[150] C'est Agnès qui dans le ménage décide de partir et de quitter un mari jaloux. Dans la réalité, Rétif fait transparaître dès l'enfance un comportement passif qui le met au rang de la nature féminine qu'il décrit.

Petit, il est chatouillé, embrassé et pourchassé par les filles, sevré jusqu'à l'âge de six ans et cajolé par ses sœurs.[151] Sa modestie s'accompagne de douceur et le rend

[146] *M. Nic.*, vol. 1, 26-7, 35-6, 83, 90, 1103, et vol. 2, 88, 380.
[147] Jacques Cellard, *Un génie*, 461-65.
[148] *M. Nic.*, vol. 2, 596.
[149] "La Femme infidèle," *Œuvres*, vol. 5, 321.
[150] Quand son personnage lève la main sur Virginie, celle-ci lui lance une chaise, et lui ne fait que la retenir (*Journal d'une impardonnable folie* 98).
[151] *M. Nic.*, vol. 1, 20, 36, 41.

inoffensif: “Il est bien doux, ma sœur! dit Joson, voilà pourquoi on l’aime.”[152] Rétif aime être l’objet désiré, la proie et non le chasseur. Il l’est des jeunes filles, mais à travers Edmond, il l’est également de son ami Gaudet qui l’envisage au féminin, et dont il prétend se défendre des attentats. Gaudet est le godet, le godemiché, fait remarquer Cellard.[153] Edmond représente, à l’inverse, l’objet convoité de l’autre sexe, beau et modeste “comme une fille.”[154] En rapportant que ses proches le caractérisent de fille modeste, Rétif confesse même dans *Les Contemporaines* qu’ils ont raison: “Un de mes respectables parents avait coutume de dire de moi que j’étais une fille modeste. Il avait raison; j’aimais alors comme si j’eusse été une fille.”[155]

D’évidence, Rétif ne peut cacher le constat d’une appartenance à ce sexe qu’il envisage comme simple témoin passif. En vivant à Paris, il est ce faux témoin qui passe sans voir les événements. S’il dit se trouver par hasard face au danger, il en est sauvé par une jeune femme. Cette passivité se retrouve chez sa fille aînée qui est comme la décrit Daniel Baruch, une “chiffe molle,” un être au caractère faible. Elle ne peut se décider à quitter son mari et en accepte tous les sévices.[156] Enfin, Rétif véhicule l’image de l’homme mûr attiré par de très jeunes filles, coquettes et vénales, comme Sara et Virginie, qui l’exploitent et lui infligent “toutes les tortures de la jalousie.”[157] Rétif est tout cela, car sa vie durant il se montre à la merci des libraires, des patrons, des logeuses et finalement de sa propre femme et de ses soi-disant filles naturelles.

Il apparaît familier avec le monde qu’il définit comme féminin et se vante d’avoir petit déjà les talents pour des activités dites féminines. Il est particulièrement bon au

[152] *M. Nic.*, vol. 1, 93.
[153] Jacques Cellard, *Un génie*, 112-13.
[154] *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, 15.
[155] “Le premier amour,” *Les Cont.*, *Œuvres*, vol. 2, 35.
[156] Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, 211.
[157] Pierre Testud, présentation, *Journal d’une impardonnable folie*, par Rétif de la Bretonne, 18.

chant et en fait pour ses amis masculins.[158] Très jeune, il devient intéressé par la danse, prend des leçons et se dit avoir une "légèreté" pour l'art du ballet.[159] Ceci peut se lier à des aspirations de se trouver dans une classe sociale plus élevée. Cependant, Jacques Cellard remarque que ce récit d'activités s'étale sur une période de vie de quatorze mois dans son autobiographie, ce qui marque un intérêt certain pour ces études. Dans sa fiction, le personnage d'Edmond est un danseur hors pair qui a le goût de la chorégraphie. Gaudet, qui représente pour Rétif l'image du mâle suprême, est un piètre danseur.[160] En se moquant de l'un et en flattant l'autre, l'écrivain tranche de sorte qu'Edmond est davantage assimilé au monde de la femme et Gaudet à celui de l'homme.

Rétif est plus proche d'un monde féminin qu'il ne veut l'admettre. Le monde de la mode, des rubans et des dentelles ne lui est pas inconnu, et c'est en cela qu'il définit la beauté féminine. Anne Hollander souligne que la première moitié du siècle attache aux deux sexes le style baroque sans faire de distinction aucune, mais qu'après 1775 la mode tend à distinguer les sexes et à amplifier les différences qui les séparent.[161] Cette mode est favorisée par Marie-Antoinette en 1774 dont les coiffures extravagantes et la passion pour la garde robe causent scandales.[162] La Reine affiche à la cour le goût de la coiffure très élevée et se fait coiffer par un homme.[163] De manière générale, la mode qui se féminise et qui théâtralise la femme témoigne au plus haut degré des fantasmes

[158] *M. Nic.*, vol. 1, 71.
[159] A Auxerre il se referme rapidement sur ses attaches: "Abandonné à moi-même, je me livrai de nouveau à mon goût pour la danse" (*M. Nic*., vol. 1, 646).
[160] Jacques Cellard, *Un génie*, 132-37.
[161] Anne Hollander, *Sex and Suits* (New York: Alfred Knopf, 1994) 72-3.
[162] Dena Goodman, *Marie-Antoinette* (New York: Routledge, 2003) 16.
[163] Chantal Thomas, *La Reine scélérate*, 89.

masculins.[164] Elle devient provocante, démesurée et très déséquilibrée par rapport à celle de l'homme. Une femme dans son attirail prend le double de place que l'homme. En largeur, elle accumule les épaisseurs de volants et les rubans et en hauteur, elle prend de l'aisance et de l'attrait sexuel avec la perruque élevée, le corset et le talon haut.[165]

Rétif appréhende un véritable fantasme de la parure féminine, et particulièrement le fétichisme bien connu de la chaussure. Il a l'ambition de n'être que le soulier de ces dames. A la sœur de Manon, Mlle Béron, il écrit ces vers: "*Oui, d'être ton soulier j'aurais l'ambition, / Et je verrais alors, sans nulle émotion, / Finir en peu de jours ma courte destinée*."[166] On pourrait penser qu'en voulant s'apparenter au soulier, Rétif appréhende de manière littérale et classique le fantasme masculin. Cependant, il en meurt quand il s'y substitue, ce qui évoque l'idée d'un phénomène de transmutation identitaire. De plus, il est trop attaché à l'accessoire de la chaussure en tant qu'objet pour ne vouloir signifier qu'une simple convoitise. Il en tient dans ses poches, pour soi-disant les faire essayer aux femmes. Ce talon est si souvent appréhendé chez lui et si présent parmi son quotidien, qu'il semble être davantage un symbole d'identification convoitée qu'un simple substitut du désir masculin. Il donne tant de détails spécifiques sur le talon, le trouvant saillant et ne déformant pas, que l'objet lui semble être davantage attaché de manière personnelle qu'il n'est le simple symbole du désir féminin fantasmé.[167]

Egalement, Rétif est trop obsédé par le monde féminin, un monde qu'il connaît bien et qu'il décrit minutieusement, pour ne vouloir signifier qu'un simple fantasme

[164] "[Fashion foundations] seem to have kept female minds firmly linked to female bodies, and much more firmly linked than ever before to the task of embodying male fantasies" (Anne Hollander, *Sex and Suits*, 76).
[165] Anne Hollander, *Sex and Suits*, 76.
[166] *M. Nic.*, vol. 1, 448.
[167] "Appendices V," *M. Nic.*, vol. 1, 1029-30. C'est à la mort de Manon que Nicolas subtilise ses mules. L'objet peut ainsi symboliser le principe de transfiguration (*M. Nic.*, vol. 1, 672).

masculin. Parlant des prostituées, il relate leurs traits physiques, leur âge, taille, démarche et parure. On se rend compte que rien ne lui échappe et que sa convoitise dépasse largement l'idée de la simple possession de l'objet. Rétif porte un intérêt marqué au corps féminin. Il y voit "mille petits détails" qui l'attirent.[168] Tout ce que porte la femme devient objet d'admiration et de convoitise: "Le bonnet, le collier, la collerette, l'échelle de rubans, la robe traînante ou troussée avec grâce, la jupe, le bas, le soulier, la boucle, rien ne m'échappait, tout était apprécié […]" (504). Ses centres d'intérêt sont plus proches de ceux de la femme que ceux de l'homme. Il dit apprécier le fait de parler rubans et dentelles. Sa vision du détail de la parure féminine fait de lui non plus un admirateur mais bientôt un adepte. Enfin, en confiant vouloir devenir jusqu'à la parure de la femme, Rétif n'aspire plus manifestement au simple rapport hétérosexuel.[169] Par l'effet de substitution, il dépasse le simple désir charnel et marque le besoin intime et profond de lui ressembler.

Rétif recherche toute sa vie la compagnie féminine qu'il considère "comme un ami et non comme une fille" (92-3). Son œuvre parle davantage aux femmes qui, selon lui, sont plus à mêmes de comprendre le "pouvoir de l'amour et qui compatissent à ses faiblesses."[170] Il préfère à l'inverse rester éloigné des hommes qu'il considère insensibles aux émotions et trop occupés à eux-mêmes, incapables de s'intéresser sérieusement aux femmes. Parmi elles, Rétif se sent au contraire à l'aise et peut se retrouver véritablement.[171] Il est bien conscient d'avoir plus en commun avec la femme qu'avec l'homme et son vécu est là pour en témoigner. Il possède non seulement les traits

[168] *M. Nic.*, vol. 1, 504
[169] Dans ces mêmes vers dédiés à Melle Béron, il exprime: "*Je souhaitais d'être la parure qui recouvrait tant de charmes*" (*M. Nic.*, vol. 1, 448).
[170] "Les 3 belles charcutières," *Les Cont.*, vol. 2, 90.
[171] C. R. Dawes, *Rétif de la Bretonne*, 208.

physiques et psychologiques de la femme envisagée en son temps, mais il partage davantage sa destinée qui se trouve bien éloignée de celle du patriarche. Selon Hoffmann, Rétif envisage la femme de l'ordre social sans "existence propre, [qui] vit comme par procuration."[172] Or, la vie de l'auteur apparaît être beaucoup constituée de ce point de vue.

La vie de Rétif, ce qui n'est pas insolite pour l'époque, est déterminée par la volonté de son père dont la sienne fut elle aussi décidée par son propre père. Comme le fait remarquer Martine Voiret, le destin des Rétif s'accompagne essentiellement du devoir de filiation intégré dans le modèle patriarcal.[173] Il n'appréhende pas le bonheur individuel, mais fait encore partie d'une tradition de préservation familiale. Rétif n'est en réalité qu'un maillon dans la perpétuation filiale, comme le démontrent assez bien ses "Revies." Dans ce recueil qui fait partie des *Posthumes* et est écrit à la fin de sa vie, Rétif rêve dans une des nouvelles de sa défloration avec celle qu'il a toujours convoité dans le passé, Jeannette Rousseau. La scène représente les mères des deux protagonistes qui introduisent elles-mêmes le membre générateur et le guident dans le sexe vierge.[174] Le simple fantasme rétivien ne se limite pas d'être cet unique procréateur hors pair. Il s'étend au cauchemar qui marque l'impuissance de Rétif de n'avoir pas pu décider de son sort et de n'avoir été finalement qu'un objet de filiation. Ces "Revies," qui sont écrites bien longtemps après que la destinée de l'auteur a été tracée, peuvent avoir valeur de simple regret amoureux. En même temps, la mise en scène de l'acte sexuel en présence

[172] Paul Hoffmann, *Corps et cœur*, 179.
[173] "A l'instar de son père, les décisions d'Edme ont pour fondement ultime non pas le bien-être de l'individu, mais la préservation et l'expansion du groupe familial" (Martine Voiret, "Inceste au siècle des Lumières," 157-58).
[174] "Les Posthumes," *Œuvres*, vol. 3, 423.

des mères signifie une pression sociale mal acceptée de la part de l'auteur et une impuissance à assumer son rôle filiateur.

Le destin de l'auteur suit davantage celui des femmes quant à la question de l'union maritale. A l'instar de son père, Rétif subit la volonté paternelle du choix de l'épouse. Son père ne peut envisager épouser une jeune fille de procureur, car elle n'est pas du même milieu que lui. Cette volonté paternelle préfigure le propre destin de Rétif dont le père objecte au mariage avec la soi-disant Anglaise Henriette Kirsher et qui sera à la base de *La Malédiction paternelle*. Les deux hommes avouent pourtant que la femme et la vie sont par excellence à Paris, belles et libres. En tant que double fantasmique de Rétif, Gaudet subit le même sort. Enfant conçu hors mariage, il doit rentrer dans les ordres, et sa mère est forcée de s'unir au frère aîné de son véritable père. Non reconnu, et miséreux, le moine reçoit une pension de sa sœur unique richement mariée et vit finalement au dépend des autres.[175] Avec un tel destin, le sort de l'homme rétivien est aussi contraint à la volonté patriarcale que celui de la femme, si ce n'est davantage. Celui de Rétif est tracé par son père qui l'envoie tout d'abord chez ses frères religieux pour envisager une vie ecclésiastique. Puis y renonçant, son père le place à Auxerre comme apprenti imprimeur où la décision est négociée entre lui et le futur patron. Son mariage est négocié par son patron et une de ses tantes qui connaissent la future épouse.

Objet de filiation et de préservation du groupe familial, Rétif l'est également dans sa vie active. La valeur de son travail se mesure uniquement en argent et accessoirement, car le travail de compagnon imprimeur est peu reconnu. Rétif fait partie du nouveau prolétariat et marque une "force de travail anonyme," comme le souligne Martine

[175] Jacques Cellard, *Un genie*, 108.

Voiret.[176] Il est aussi travaillé par les tensions qui opposent à la fin de l'Ancien Régime, la ville et la campagne, le nom et le mérite. L'argent achetant tout, Rétif représente la force laborieuse transformé en objet marchand. Ironiquement, il est à l'image des femmes qu'il décrit et dont il se fait un objet de consommation. Les ouvrières, marchandes et prostituées sont ces femmes que Rétif fréquente le plus et qu'il considère en apparence comme un simple objet. Cependant, cette considération que Raymond Joly appose à l'état mental rétivien peut s'apparenter de manière très nette à l'auteur lui-même:

> Il retrouvait ses héroïnes, vierges nobles à l'intégrité corporelle fragile comme de verreries précieuses enfermées sous clef, belles marchandes offertes derrière leur vitrine, article le plus alléchant du stock, petites ouvrières qu'on achète ou qu'on rafle en passant dans la rue, la qualité dans laquelle se résume son expérience de la vie, celle d'objet.[177]

La description en tant qu'objet tient autant pour la femme que pour Rétif lui-même.

Devenu écrivain, il n'est que le médiateur d'une pensée inculquée par l'ordre social en place.[178] Pareil à la fille qui sert de témoin aux hommes, Rétif n'est que le témoin médiateur face à son œuvre littéraire. Il n'existe que par cette médiation et non en tant qu'individu propre. En cela, il devient son objet littéraire. Réduit à un produit marchand, il passe de main en main ou vient à disparaître, faute de demande. En devenant son objet, il voit à l'instar de la femme sa personne anéantie, "dissoute en une chose anonyme, puis en néant" pour reprendre l'expression de Levayer. Rétif est finalement aussi accessoire que l'est la femme.

4.3 Le moi exorcisé

[176] "Tel la prostituée, réduite à l'état d'objet circulant de mains en mains, le compagnon imprimeur ne représente qu'une force de travail anonyme" ("Inceste au siècle des Lumières" 166).
[177] Raymond Joly, *Deux études sur la préhistoire du* réalisme, 184.
[178] Pierre Testud, "Culture populaire et création littéraire," 89-90.

Alors que Rétif réformateur considère la femme ordre et désordre, règle et transgression de la règle, ce principe peut s'appréhender de manière similaire chez lui. Il se trouve tiraillé entre son devoir d'obéissance à la loi et la volonté d'affirmer son individu. Il fait remarquer dans sa "Politique" que la femme "simule le reste de sa vie."[179] Or, cette condition est autant la sienne, car sa vie durant Rétif est soustrait, que ce soit au vécu ou dans l'écriture.

Il reproche aux femmes d'être trop coquettes, de vouloir plaire, et d'attiser la passion, alors que lui-même désire être convoité, admiré et demandé. On lui conseille de se méfier des jeunes filles intéressées dans le mariage, mais lui agit avec la même ambition à Paris où il se positionne comme homme à marier. Rétif court la dot comme les femmes qu'il dénonce. Dans ses livres, il est le Bon Samaritain qui sauve la vie des jeunes femmes et qui en récompense devient leur héritier. Rétif est véritablement celui qui aspire à une situation de dépendance, qu'importe que ce soit par une femme ou un homme.[180] Il suggère dès le départ que la condition de paysan ne lui convient pas et qu'il désire vivre à Paris. Il marque de manière indirecte sa réticence à épouser une femme de son milieu et regrette qu'il lui soit refusé de s'unir à des filles d'une meilleure condition.[181] S'il avait pu épouser Jeannette Rousseau, il dit qu'il serait devenu un Voltaire et non plus un Rousseau: "Je serais devenu aussi grand que Voltaire, et j'aurais laissé Rousseau loin derrière moi."[182] Rétif détient le surnom de "Jean-Jacques des

[179] "Politique," *Œuvres*, vol. 9, 246.
[180] Rétif envisage aussi bien chez les hommes une source de dépendance personnelle et dénonce le comportement sexiste de certains: "C'est un riche cafard, qui entretient des petites filles et ne rendrait pas le moindre service à un honnête homme" (*Journal d'une impardonnable folie* 64).
[181] "Marie Fouard avait intéressé mon cœur; mais c'était un établissement de paysan que j'envisageais avec elle" (*M. Nic.*, vol. 1, 194).
[182] *M. Nic.*, vol. 1, 198.

Halles" ou de "Rousseau du Ruisseau," aussi sa remarque se révèle tristement ironique.[183] L'observation résume l'échec d'une vie passée à l'ombre de la renommée. Il ne peut cependant pas en être autrement pour cet écrivain jugé secondaire, si l'on considère sa vie de bohème fantasque, et sa tendance à la délation.

Rétif rêve d'un destin singulier, mais qui surtout le prend en charge. Il imagine être l'heureux élu de mariages profitables et le favori des dames de la haute société. Il devient dans son autobiographie "Monsieur Nicolas" et se dit respecté de tous. En attendant sa promotion, il admet profiter des filles qui ne lui promettent pas un avenir radieux.[184] Lorsqu'il voit ses espoirs d'union flatteuse anéantis, il repart à la chasse d'une autre proie prometteuse qu'il rend enceinte afin de mieux l'épouser.[185] L'histoire incroyable de s'unir à la riche héritière anglaise fait incontestablement partie de ce dessein d'ambition. A Paris, Rétif a des aspirations de petit bourgeois et veut quitter sa blouse d'ouvrier pour une belle "veste à manchettes."[186] Ne rêvant que de fortune rapide, il promet même le mariage aux prostituées pour pouvoir s'accaparer leur salaire ou devenir leur héritier lors de leur mort fortuite. S'il sauve les belles du danger, c'est uniquement pour devenir leur légataire.

---

[183] Dans sa correspondance d'avril 1780, Grimm reproche à Rétif de choisir ses héros dans le ruisseau et de n'avoir jamais voulu sortir de ce milieu: "Ses héros et surtout ses héroïnes sont toujours pris dans le ruisseau; mais comment les prendrait-il ailleurs? Cet homme n'a jamais voulu sortir de la fange où son génie se plaît à chercher ses modèles" (*Correspondance littéraire*, vol 12 [1777-1781], [Paris: Garnier Frères, 1880], 392). *Les Contemporaines* sont, selon Grimm, la répétition des mêmes aventures et morales que celles du *Paysan perverti*, du *Nouvel Abeilard* et du *Quadragénaire*. La formule dénigrante de "Rousseau du ruisseau" codifiée par Grimm en avril 1782 lui restera attachée à vie, d'une part par son rapprochement à l'idéal de l'auteur, mais surtout parce qu'il lui est reproché sa mise en scène systématique d'un monde bas, jugé négligeable: "On a dit de M. Rétif de la Bretonne qu'il était le Rousseau du ruisseau; on serait tenté de dire que M. de Laclos est le Rétif de la bonne compagnie" (*Correspondance littéraire*, vol. 13 (1781-84), 107). Les frères Goncourt proposeront le surnom de "Scudéry du Ruisseau" en référence à la prolixité et à la sensiblerie que l'œuvre de Rétif peut parfois dégager (Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*, 13).

[184] "J'espérais m'en faire un amusement [Manon], pour attendre Mlle Fanchette" (*M. Nic.*, vol. 1, 556).

[185] "Je parvins à me faire aimer, et je voulus la [Léonore] rendre enceinte, pour l'épouser" (*M. Nic.*, vol. 1, 945).

[186] Expression de Jacques Cellard, *Un génie*, 219.

Concernant son mariage avec Agnès, ils recherchent tous les deux la perle qui les sortira de leur condition. Tous deux aspirent à une élévation sociale qui leur permettrait d'être entretenus ou du moins bien aidés, et qui leur donnerait l'accès au monde.[187] Ayant tous deux la même ambition, ils entrent en un conflit éternel du couple vis-à-vis de l'attribution du rôle patriarcal. C'est à Agnès que revient ce rôle. Toute sa vie durant, Rétif est non seulement pris en charge et soigné par sa femme, mais également par ses filles, les prostituées et les amies fidèles. Son ambition ne s'arrête pas à Agnès, car après son divorce et âgé de soixante-trois ans, il garde espoir de trouver un bon parti sur qui compter et qui le soutienne: "Il me faudrait une compagne de quarante ans à soixante ans assez aisée pour me nourrir."[188] Il songe à se remarier avec une certaine Marthe-Victoire, fille qui n'a que seize ans. Cependant, comme elle n'a pas de dot, il renonce à l'épouser.[189] Rétif ne diffère pas de la jeune fille sur la question du mariage. Comme elle, il n'envisage dans cette institution qu'une manière d'échapper au pouvoir patriarcal et d'apporter une élévation sociale.

Dans sa fiction, Rétif se place dans ses héros mâles, mais se retrouve davantage dans ses héroïnes. Il trouve son modèle en Edmond, mais également en Ursule. Ils ne font qu'un dans la réalité et ont les mêmes caractéristiques.[190] Rétif marque la ressemblance du frère et de la sœur malgré la palissade du principe de différenciation: "Ursule a le caractère de son frère, avec la seule différence qu'y peut apporter le sexe et l'éducation des femmes."[191] Ursule devient "Mme Sosie," celui vraisemblablement de

[187] Jacques Cellard, *Un genie*, 278-79.
[188] *M. Nic.*, vol. 2, 453.
[189] "Mais mon illusion ne dura qu'autant de temps que les promesses trompeuses de mon débiteur […]. Je frissonnai, en m'apercevant que je n'aurais associé Mlle Marthe-Victoire qu'à mon indigence et à ma vieillesse" (*M. Nic.*, vol. 2, 460).
[190] "Ursule est légère, Edmond est léger" (*Le Paysan et la Paysanne pervertis* 96).
[191] *M. Nic.*, vol. 2, 955.

son frère, puisque le paysan est interdépendant de la paysanne.[192] Tous deux se déguisent pour plaire et pour tromper. Tous deux sont prostitués et deviennent des objets marchands qui passent de main en main. Ils entreprennent une relation incestueuse fraternelle qui leur confère un statut égalitaire. L'inceste, ne répondant à aucune autorité, marque une équité entre les deux personnages où ils deviennent vraiment pendants l'un de l'autre. Egalement, l'assassinat d'Ursule par son frère ne représente pas l'idée de l'honneur familial réhabilité, mais il marque davantage la mort symbolique du double féminin de Rétif qui ne veut encore s'avouer sous la pression patriarcale. Enfin, il est intéressant de signaler que le dessein littéraire de Rétif est d'ordinaire de conseiller aux jeunes filles les lectures de romans où la femme a un destin tragique pour prévenir son inconduite. Il recommande pour cela ses ouvrages comme *Les Gynographes*, *Les Contemporaines*, mais aussi *Le Paysan perverti*.[193] En citant uniquement la version masculine de ce dernier ouvrage, Rétif trahit d'une certaine manière l'image du paysan indifférencié de la paysanne qui subit l'épreuve au féminin.

Rétif exprime clairement un désir de se voir en femme et de faire partie de son monde. Il aime en elle ce qu'il ne peut pas ouvertement avouer vouloir pour lui-même, à savoir plaire et être convoité, communiquer et être complice. Alors qu'il revendique un rôle de mâle autoritaire et responsable dans sa réforme, il dévoile de manière gênée dans ses confessions qu'il est en réalité cet autre au féminin:

> Nouveau Tirésias, en un sens, j'ai fait le rôle d'amante, contrainte, gênée dans ses paroles et jusque dans ses regards. Fayel, une fois préféré, me querellait, me tourmentait, dès que j'avais parlé, ou seulement répondu au joli frère Jean-Baptiste, dont le visage efféminé, les couleurs vives et rosées annonçaient plutôt une fille déguisée qu'un véritable garçon.[194]

[192] *M. Nic.*, vol. 2, 208.
[193] "Les Françaises," *Œuvres*, vol. 2, 361.
[194] *M. Nic.*, vol. 1, 155.

Rétif n'est pas aveugle. Il se sait avoir l'expérience des deux sexes. Il est bien cette "Anne-Augustin," comme Rose Lambelin l'appelle, du nom de sa mère. Sortie du couvent, Rose sait mieux que quiconque le comportement des filles et sait déceler en Rétif la fille à dominer.[195]

L'écriture de Rétif montre une lutte perpétuelle de sentiments contraires qui engagent une identité sexuelle. Obsédé par la question, Rétif réduit ses personnages à leur dimension sexuelle. Là où sa réforme distingue de manière évidente les sexes, sa fiction et ses confessions brouillent et trompent l'identité sexuelle des personnages mis en scène. L'auteur prétexte que le principe des masques, des déguisements et des travestissements n'est qu'un artifice pour tromper les jeunes victimes. En réalité, il appréhende une manière de se redéfinir sans se compromettre. Il dénonce l'efféminé et se dit indigné par les hommes qui ne font pas hommes, mais il admet tout en même temps l'émerveillement qui a précédé son indignation.[196] Rétif n'a en fin de compte de cesse d'interchanger les sexes pour mieux montrer sa volonté de s'affirmer dans l'altérité. En travestissant les femmes en hommes ou l'inverse, il anéantit la distinction et se déculpabilise de son transsexualisme.[197] En brouillant les pistes et en rendant flou les identités, il peut mieux appréhender la sienne sans crainte d'être jugé. Ce goût du caché est finalement une manière de mieux divulguer son être.

---

[195] Jacques Cellard, *Un génie*, 158-66.

[196] C'est en observant le jeu d'efféminés pendant un carnaval que le spectateur nocturne des *Nuits de Paris* dévoile la contradiction de sa nature: "Ce fut au bal que je les vis, pour la première fois, dans toute leur turpitude. Il vint à celui de Coulon cinq à six beaux, dix fois plus femmes que les femmes. Ils furent aussitôt environnés; mais ils se faisaient valoir. L'essaim des coquettes effrontés les recherchait, les provoquait, allait jusqu'à les poursuivre; […] J'étais émerveillé! ou plutôt indigné!" (*Les Nuits de Paris* 72).

[197] "Si vous habillez en fille un joli garçon imberbe, l'instinct du sexe vous portera vers lui comme vers une fille" ("Politique," *Œuvres*, vol. 9, 253).

C'est dans les lumières fondues que l'auteur se définit véritablement, dans ce monde de pénombre qu'il appelle "clair-obscur" et qui définit tout son univers.[198] C'est dans ses sorties de veillées et filatures nocturnes, les espaces clos de ses amours clandestins, et dans l'isolement de ses pensions, que Rétif se cache pour mieux se montrer. C'est dans la nuit la plus obscure qu'il se révèle le mieux. La nuit est associée de manière traditionnelle aux forces des ténèbres et de la mort, mais peut également avoir valeur de lieu de transformation et de renaissance. Symboliquement, la lune est l'image de la mère, et la nuit peut emblémiser la figure du ventre maternel et de la résurrection. Rétif "spectateur nocturne" vit ou rêve de sa seconde vie au féminin à travers la symbolique crépusculaire.

Egalement, la nuit peut s'apparenter à l'encre. Retranché dans l'écriture essentiellement, Rétif sait qu'il tient le secret de sa véritable personnalité. En se penchant sur le récit de sa jeunesse surtout, il peut appréhender l'image perdue au féminin et rejeter l'image dure et masculine imposée par et sur son sexe. Dans *Monsieur Nicolas*, il insiste beaucoup plus sur cette période que sur sa vie d'adulte. En comparant les deux récits, le contraste est flagrant. Les deux tiers des confessions racontent sa vie avant vingt-cinq ans et un tiers seulement après cet âge.[199] La différence est énorme et dénote une nostalgie pour cette identité perdue.

Rétif découpe par ailleurs son existence en séquences, où le moi s'analyse avec d'autres moi dans le temps. Il n'est pas satisfait de vivre dans son présent et se cherche autant dans le passé que dans le futur.[200] De même, il décèle à de très nombreuses

[198] *Les Nuits de Paris*, 34.
[199] Soit 12 227 pages de récit de jeunesse contre 525 pages d'adulte, selon les chiffres de Jacques Cellard (*Un génie* 13).
[200] Armand Bégué, *Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne*, 77-8.

reprises “des ressemblances” entre les femmes de son passé, présent ou futur, et voit dans telle femme “la réapparition” de celle désirée.[201] Toutes ces filles qui ressuscitent sont l’image regrettée de Rétif lui-même qui se cherche au féminin. Enfin, la liste effrénée de succès qu’il s’attache à établir est le symbole d’une virilité absente. A l’inverse, elle marque la quête obsédante d’identification à la femme.

Le rapport au féminin est néanmoins difficile à s’identifier, car il est déjà évincé à la déclaration du sexe à sa naissance. Il l’est également lors de la rédaction de l’acte de naissance. Rétif relate que son acte a été erroné dès le départ. Le document omet le nom d’Anne qu’il tient de sa mère: “A la rédaction de l’acte, Jacques Bérault, le maître d’école, omit Anne, qui ne fut point surajouté, quoique prononcé dans la cérémonie aux interpellations.”[202] Par cette anecdote, Rétif dévoile la séparation de son être avec le côté maternel provoquée par une erreur des institutions, et dont la volonté est d’inscrire une affirmation strictement masculine. Toutefois, il parvient à s’y rattacher à la fin de sa vie, lorsque dans son théâtre du *Drame de la vie* (1793), il se déguise sous le nom d’Anne-Augustin.[203] Il réussit à renouer avec son soi féminin par l’attribution qu’il fait de ses ouvrages à des narratrices. *La Mimographe*, qui représente une femme de théâtre et que décrit Lacroix comme étant une femme savante qui entend à peine le grec et le latin, c’est Rétif.[204] L’image de la femme ignorante qui tente d’exprimer ses idées et d’affirmer son individu fait partie intégrante de la personnalité de l’auteur, et c’est par elle qu’il s’identifie le mieux. Plus elle est transgressante comme Virginie, et plus elle correspond à l’individu rétivien:

[201] Pierre Testud, dans *M. Nic.*, vol. 1, 1304.
[202] *M. Nic*., vol. 1, 20.
[203] Jacques Cellard, *Un génie*, 517.
[204] “L’auteur, qui ne sait pas assez de ces deux langues pour être une savante […] a puisé sans scrupule dans le langage de l’Ancienne Rome” (Paul Lacroix, *Iconographie*, 106). Rétif rejette en réalité sur elle son propre miroir, quand il se pose en ignorante qui a des idées.

> Je n'écoutais les leçons de vertu que tu m'as quelquefois débitées, que pour me donner le plaisir de faire tout le contraire […] Laisse-moi remplir ma destinée. Le bacchanal, la vie effrénée, les tapageurs, les libertins, voilà ce que j'aime; je trouve la raison et la vertu ennuyeuses et tristes; tout ce qui tient à la règle et à la réserve m'est insupportable, et je ne conçois pas comment il est des gens qui peuvent l'aimer! […] Je ne me plais qu'à ce que tu nommes le mal, et que tu n'as pas toujours nommé tel. Car vous autres vertueux, vous faites plier votre morale à vos passions, au lieu que moi, je ne veux point du tout de morale.[205]

Rétif prétend vouloir critiquer la femme transgressante, mais elle est son modèle. Charlotte Corday osant s'insurger contre la Terreur est pour lui un modèle d'admiration. Elle représente un être qui s'est ouvertement affiché par son geste. Se rattachant aux courants du moment, Rétif se sait incapable d'un tel geste dans la vie, sauf par l'entremise du jeu littéraire.[206] Enfin, Rival souligne une macabre ironie des dates venant confirmer cette association de l'écriture et de l'éros. La fin de la création littéraire chez Rétif est marquée par la mort de l'auteur qui vient le frapper en février 1806, mais également par celle de ses petites-filles (de sa fille Marion) qui a lieu en juin 1805 presqu'en même temps. Une autre ironie vient du jeu des pseudonymes et des dates dans la fiction de l'auteur où Rétif marque sa jointure avec l'autre féminin. Colette Parangon, qui est le diminutif de Nicolette, est semblable à Nicolas.[207] Enfin, Rétif se fait naître le 22 novembre qui est aussi le mois anniversaire de l'apparition de Colette aux yeux du jeune apprenti.[208] Le jeu d'écriture lui permet d'affirmer son besoin de se retrouver en la femme et de concrétiser sa métamorphose en se substituant à elle.

La tentative de viol si souvent relatée est l'acte le plus marquant de cette volonté de se fuir et d'être l'autre au féminin. C'est également par la solution radicale de faire

[205] *Journal d'une impardonnable folie*, 117-18.
[206] Marc Chadourne, *Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique*, 310.
[207] Jacques Cellard, *Un génie*, 79. Pierre Testud indique que Rétif voit dans le prénom de Colette le féminin de Colas, en référence à Nicolas (dans *M. Nic.*, vol. 1, 1195).
[208] Pierre Testud, chronologie, dans *M. Nic.*, vol. 1, xxxii.

mourir ses victimes qu'il symbolise le mieux cette volonté. En les anéantissant, il détruit leur existence en tant que femme mais aussi en tant que capacité à enfanter. Rétif fait toujours mourir les femmes enceintes, quand il relate les événements de la Révolution, ou il s'arrête souvent sur leurs corps mutilés. Celles dont on a ouvert le ventre, que l'on a fusillées ou qui ont avorté par saisissement, sont particulièrement évoquées, comme si l'auteur voulait n'appréhender que cela dans la Révolution, plus préoccupé à saisir une victoire sur ces femmes pour mieux dérober leur pouvoir.[209]

Ce désir d'accaparement de l'être féminin, qu'il soit physique ou psychologique, est appréhendé dans l'écriture et s'illustre par la métaphore de la parure, mais aussi celle de l'immixtion et de l'étreinte. De manière récurrente, les filles sont toutes amenées à tomber dans les bras de leur père. Sous un faux air de bienfaisance paternelle, Rétif énonce ses intentions à travers les mots mêmes de ses victimes. Sara lui déclare: "Je veux choisir comment je dois tomber; que ce soit au moins dans les bras d'un homme estimable et sûr, qui ne m'abandonne jamais, qui me serve de père, et avec qui ma faiblesse soit un lieu de plus qui l'attache à moi."[210] L'image des bras enlaçant un être

[209] Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 286 et "La Semaine nocturne," *Œuvres*, vol. 1, 216-23. Bien que Rétif écrive sous et sur la Révolution, il est plutôt indifférent à son déroulement. S'il la mentionne, il est partagé, et préfère par mesure de survie suivre le courant du moment. Après l'avoir anticipée dans *Les Nuits de Paris* (178), il regrette son avènement. Il la juge source de désordre et de confusion. Rétif est en réalité plus préoccupé par sa production littéraire, son attirance pour ses filles, et surtout par sa survie (Jacques Cellard, *Un génie*, 486, 491-92). Cependant, face à la peur engendrée par la Terreur, il décide de se rallier au pouvoir: "Marat, Robespierre, etc. ont sauvé la patrie, que les exécutions des 2, 3, 4, 5 septembre, étaient malheureusement nécessaires […] que la mort de Louis Capet a été juste et nécessaire, et qu'en le défendant, comme on l'a dit dans cet ouvrage, on n'aurait pas dû néanmoins le sauver, mais seulement prouver à la nation que son intérêt était que le dernier tyran des Français périt […]" ("Vingt nuits de Paris," *Œuvres*, vol. 1, 366). De manière générale, sous la Révolution, Rétif s'attache à relater sa propre vie. L'écriture de *Monsieur Nicolas* occupe toutes les années qui précèdent et comprennent cette époque décisive (Cellard 502-03). Quand Rétif s'attache aux événements, il s'arrête uniquement sur des images sensationnelles et sanglantes ou à des personnages tragiques, et non sur des idées politiques. Il appréhende ces événements par rapport à son enjeu personnel de crise identitaire. Il engage uniquement un récit de type sacrificiel afin de pouvoir laisser envisager sa métempsychose.

[210] *Sara*, 55.

attachant peut s'apparenter à l'idée classique de la bienveillance protectrice, mais peut tout aussi avoir figure ici de puissance possessive.

Enfin, ce désir d'accaparement se dessine de manière ultime et littérale par une mort provoquée de la victime. En faisant mourir Madelon, Nicolas peut maintenant s'emparer du corps inerte de sa victime et fusionner dans lui: "[…] la pressant vigoureusement dans mes bras nerveux, je comprimais tout ce beau corps […] les lèvres de Madelon pressèrent les miennes […] Nous restâmes unis."[211] De même, lorsque Rétif fait mourir Ursule et qu'il laisse Edmond en vie, il offre la possibilité à son personnage de dérober l'identité de la sœur et d'exister vraiment. Ursule doit tomber pour qu'Edmond puisse enfin exister pleinement. Enfin, lorsqu'il se déguise sous le personnage d'un frère amoureux de sa sœur mais qui la poignarde pour avoir été trompé de n'être pas le père de sa fille, il marque la double constante de s'identifier au féminin. D'une part, il exprime son dessein à travers la volonté de l'inceste géniteur, puis davantage par l'acte fratricide absout et surtout résurrectionnel avec le symbole du sang bu: "Il se jeta aux genoux de Fanchette expirante, lui demanda pardon, but de son sang et monta sur les toits."[212] A travers l'image du sang, le frère s'approprie littéralement l'essence sacrée de ce que constitue l'être au féminin.

L'univers fantasmatique de Rétif est toujours au service de la recherche d'une substitution existentielle. Ses héros ou personnages masculins sont très souvent invités à s'identifier aux héroïnes. A l'église, Nicolas se place exactement à la place de Jeannette Rousseau en son absence et reproduit ses moindres gestes. Cependant, cette imitation ne satisfait que temporairement Rétif. Il s'attache aussi à faire mourir son héroïne, certes de

[211] *M. Nic.*, vol. 1, 496-97.
[212] "Le Palais-Royal," *Œuvres*, vol. 2, 391.

manière fortuite, mais va toutefois jusqu'à changer son acte de baptême. Ainsi, en anéantissant la plupart de ses victimes de manière souvent accidentelle ou absoute, Rétif a maintenant tout l'avantage de pouvoir de se substituer à elles sans sentiment de culpabilité aucun.

Sous des allures d'amour perdu, Rétif montre davantage la nécessité de s'apparenter à sa victime plutôt que le regret d'une perte chère. De manière systématique, il fait disparaître toutes les femmes rencontrées, et singulièrement ces femmes apparaissent ou disparaissent souvent un quinze avril, date du jour où le Christ est arrêté.[213] En s'identifiant à cette victime "sacrée," Rétif se voit ainsi comme le martyre confié d'une mission. Il est l'écrivain solitaire qui porte véritablement les "épines" de sa carrière et qui porte sa croix à travers sa logorrhée littéraire.[214] Cependant, il est moins martyre que véritable boureau. Si Rétif ne fait pas mourir précipitamment les femmes enceintes, c'est qu'elles le sont de lui et disparaîtront une fois après avoir enfanté. S'il les laisse survivre, il anéantit toute possibilité d'avenir pour celles-ci. Il choisit finalement l'ultime transgression du modèle social imposé pour mieux pouvoir reconstruire le sien.

Rétif n'aurait dû être qu'ouvrier-imprimeur.[215] Il sera auteur pour être capable de se donner les moyens d'affirmer sa véritable identité. L'écriture lui permet de se substituer à l'être féminin, car elle permet aussi d'inverser les rôles en matière de procréation. Le père d'Ingénue, qui vient d'écrire une pièce sur l'amie de sa fille, Félicité, déclare dans sa dédicace:

---

[213] Jacques Cellard, *Un génie*, 209.
[214] *M. Nic.*, vol. 2, 372.
[215] Havelock Ellis, *From Rousseau to Proust* (Boston: Houghton Mifflin, 1935) 98-9.

> Félicité! […] Vous avez été ma muse! Daignez servir de mère à l'enfant que vous avez engendré! Vous en êtes le père; je ne suis que la mère: Aimez-moi, protégez-moi, comme l'époux doit protéger l'épouse! Vous ne vous attendiez pas à être mari! C'est moi qui vous procure cet avantage précieux: car sachez que lorsqu'une belle inspire un ouvrage, elle fait l'office du mâle; et l'auteur conçoit, porte, accouche. Je vous prie de chérir notre enfant.[216]

Et il signe: "Je suis en attendant cette faveur, votre fidèle épouse, Saxancour, le poète."[217] La femme étant à la source de l'écriture, elle prend maintenant le rôle virtuel du mâle qui insémine, et l'auteur celui de la femme qui enfante les livres. Rétif se substitue au rôle maternel et s'enfante ainsi lui-même par les livres. Le désir obsédant de se faire naître au féminin se traduit autant dans l'incessante production livresque que dans l'invention répétée des filles naturelles. Comme il est révélé dans une des pièces du *Drame de la vie*, il y a chez l'auteur autant d'enfants que de livres et autant de livres que d'enfants.[218] Les livres deviennent la concrétisation de son vœu avec l'inceste générateur qui le rend effectif.

C'est en démystifiant le plus grand tabou social de l'inceste que Rétif peut aussi enfin apparaître lui-même. Il lui permet au plus haut degré d'appréhender son propre individu. L'inceste marque le point extrême du principe endogame que Rétif se constitue à reproduire. Par la voix de l'inceste filial, l'être rétivien marque la mort du père, mais surtout le refus unanime des conventions de progression et d'expansion. La dimension sociale de l'inceste-endogamie rétivien se voit réduite au point limite et constitue non pas

---

[216] "Ingénue Saxancour," *Restif de la Bretonne: romans*, éd. Daniel Baruch, vol. 2 (Paris: Robert Laffont, 2002) 605. Souligné par David Coward, "The Sublimations of a Fetishist," *Eighteenth Century Life* 9.3 (1985) 106.

[217] "Ingénue Saxancour," *Restif de la Bretonne: romans*, éd. Daniel Baruch, vol. 2, 605.

[218] Dans la pièce intitulée "Filette," le personnage de Mme Oursillaume révèle le lien de la multiplicité qui existe entre les ouvrages et les filles naturelles: "Hô! Quel homme! Quel homme! Autant d'enfants que de livres! Autant de livres que d'enfants!" (*Le Drame de la vie*, vol. 4 [Genève: Slatkine Reprints, 1988] 2.10.956). Souligné par David Coward, "The Sublimations," 107.

le développement d'une société, mais celui d'un seul individu.[219] Rétif perd la dimension sociale de son être pour trouver celle existentielle de son individu. L'inceste exprime de manière exclusive le moi absolu rétivien.

Ce principe qui marque "l'attirance légitime du même par le même" se démontre chez Rétif d'une manière figurative par le rapport continuel entretenu avec ses filles naturelles et légitimes.[220] La relation avec son propre sang permet à l'auteur de se réfugier au cœur de lui-même et de mieux se reconnaître en la personne de ses filles. Dans *L'Anti-Justine*, son personnage marque une connaissance anatomique et psychologique du désir sexuel de sa fille de manière exiguë et avertie. Il donne le sentiment de pouvoir totalement s'identifier à ce corps féminin et de s'y reconnaître. Le père et la fille s'apparentent au même dessein, car elle porte le diminutif de Conquette, et lui, celui de Cupidonnet, ce qui marque l'idée commune de la quête.

Rétif est au plus vrai de lui-même à travers sa "procréation" livresque et son incroyance littéraire d'inceste filial. C'est cette incroyance de l'extravagance de filles naturelles dénombrées qui rend compte au mieux chez Rétif de sa volonté obsessive d'appropriation de l'identité féminine. René Girard indique dans son analyse du mythe œdipien que l'inceste marque plus une volonté de destruction que la simple idée du désir objectal.[221] L'argument est démontré dans le cas de Rétif où il fait systématiquement disparaître de la scène ses filles naturelles après les avoir rendues mères. Elles ne sont

[219] Pour le concept inceste-endogamie, voir Martine Voiret, "Inceste au siècle des Lumières," 70-6.
[220] Expression de Martine Voiret, "Inceste au siècle des Lumières," 75.
[221] "Aucune lecture n'a jamais accédé à l'essentiel; même celle de Freud, la plus géniale et la plus trompeuse, n'est pas parvenu au vrai 'refoulé' du mythe qui n'est pas un désir du parricide et de l'inceste mais la violence qui se dissimule derrière ces thèmes trop visibles, la menace de destruction totale écartée et dissimulée par le mécanisme de la victime émissaire" (René Girard, *La violence et le sacré* [Paris: Grasset, 1972] 128).

plus un objet de convoitise, mais deviennent l'objet mimétique qu'il faut appréhender afin de s'y substituer.

L'incroyance littéraire sur l'inceste filial ne l'est pas tant du point de vue du vécu de l'auteur. La lecture du "Journal" de Rétif apprend qu'Agnès alors âgée de vingt-six ans engage véritablement des rapports en vivant avec son père qui en a cinquante-cinq.[222] Le rapport incestueux que Rétif essaie d'obtenir déjà bien avant cet âge marque le besoin intrinsèque de se trouver. La sexualité chez lui se penche exclusivement vers son moi narcissique, un moi qui s'appréhende à travers les rapports avec toutes ses filles naturelles et légitimes. Rétif marque en réalité à travers son écriture un faux discours nataliste, car il ne veut pas engendrer la société mais seulement s'engendrer pour mieux s'affirmer. Il marque, au contraire, une sorte d'élitisme poussé à l'extrême où il prône l'exclusivité de son moi. En donnant toute satisfaction sexuelle à sa fille dans *L'Anti-Justine*, c'est lui-même qu'il satisfait. Sans porter de cruauté à sa protagoniste, il accède à sa propre jouissance par son déplacement volontaire sur la sienne.[223] Il est ce Tirésias avoué et non plus refoulé qui ayant l'expérience des deux sexes obtient la jouissance totale de l'union. L'inceste filial marque l'unification de sa personne. Il lui permet de s'éprouver comme un "moi" réel et non inscrit sur des rôles. La multiplicité des Rétives engendrées lui alloue d'anéantir l'image du père et de la fille, et d'appréhender ce moi figuré. L'éveil sexuel féminin permet à Rétif de se trouver et la paternité des Rétives de le faire naître.

[222] Le "Journal" est la suite de *Mes Inscriptions*, et il confirme les prétentions incestueuses de Rétif sur Agnès fille (Pierre Testud, "Le Journal inédit de Rétif de la Bretonne," S*tudies on Voltaire* 90 (1972) 1567-93).
[223] "J'adore ma Fidelette, mais pour cette épouse chérie, je suis content dès que je la vois satisfaite, heureuse! …" ("L'Anti-Justine," *Œuvres* érotiques, 255).

Le symbolisme de certains objets ou places chers à Rétif aide parallèlement à mieux comprendre l'individualité de l'écrivain. La chaussure si chère au romancier représente à la fois l'image du sexe féminin et celui masculin, dénotant l'androgynie de Rétif. De même, Grimod de la Reynière décrit Rétif plus confiant, ouvert et aimant, lorsqu'il se trouve sur l'île Saint-Louis, comme s'il était enfin lui-même.[224] L'île, endroit préférentiel où l'auteur inscrit toutes ses dates sur la pierre, peut dans la même optique symboliser le ventre maternel où celui-ci enfante sa création littéraire, et donc s'enfante lui-même. L'île représente le siège de la gestation où Rétif devient véritablement maître de sa création.

L'existence de Rétif se trouve finalement dans sa capacité à se doter du féminin.[225] Il se retrouve dans un idéal de femme mais surtout dans les femmes de son vécu qu'il a aimées. Cet homme semble avoir une connaissance si intime de la femme, de ses états et de ses besoins, qu'il est capable de mettre en évidence de manière exhaustive "les caractères les plus généraux et les plus universels de la nature féminine."[226] Cette manière lui est naturelle, voire congénitale.[227] "Romancier de la femme," il trouve son existence en écrivant sur elles.[228] La multiplicité des conquêtes évoquée marque la démonstration d'une volonté de pouvoir s'identifier et de s'imprimer de manière existentielle. Dans une autre mesure, la paternité incestueuse inscrite au féminin représente le moyen de se faire perdurer à cette image. L'écriture rétivienne est

[224] Pendant son exil, Grimod de la Reynière écrit à Rétif son plaisir de l'accompagner dans l'île: "je vous assure que tous les plaisirs de Paris ne sont rien pour moi auprès de celui-là. C'est celui que je regrette le plus, qui va le plus à mon cœur. J'ai remarqué que, dans l'île, vous étiez dix fois plus ouvert, plus confiant, plus aimant qu'ailleurs." Tiré des *Contemporaines*, dans Funck-Brentano, *Restif de la Bretonne*, 284.
[225] Comme le souligne Gérard Guillot, "la qualité de Rétif de la Bretonne se mesure à la place occupée par la femme dans ses livres" ("Les femmes chez Rétif," *Europe* 427-28 [1964] 57).
[226] Gérard Guillot, "Les femmes chez Rétif," 64.
[227] Gérard Guillot, "Les femmes chez Rétif," 64. Plus que la manière, c'est le sexe même qui lui est naturel et congénital.
[228] Expression de Gérard Guillot, "Les femmes chez Rétif," 64.

visiblement révélatrice du moi rétivien dans le sens où elle pose la notion clé de la parenté désirée à la femme. Rétif ne correspond pas au lien de la paternité selon le modèle patriarcal si vanté dans son œuvre. Il marque au contraire le rejet d'une paternité prescrite et contraignante, et inscrit à la place une procréation toute personnelle symbolisée par la multiplication de ses ouvrages et de ses Rétives.

Conclusion

Rétif se cherche toute sa vie, et son œuvre retranscrit l'image de cette quête existentielle en tout temps. Il appréhende aussi bien son destin parmi ses devanciers que parmi ses contemporains ou successeurs. Rétif se cherche dans le passé quand il retrace la vie d'antan, au présent quand il se fait spectateur de son temps, ou bien à l'avenir quand il anticipe un nouvel ordre social.[229] Le fait de ne jamais pouvoir réussir à s'identifier à un modèle fait transparaître chez cet homme l'existence d'un trouble psychologique identitaire qui est explicative de sa quête constante.

Les deux premiers chapitres de cette étude ont montré que la pensée rétivienne se rattache dans un premier temps à l'idée du moment: celle de positionner les deux sexes en terme de différenciation et basés sur une tradition familiale de type patriarcal. Or, ce schéma qui suit un ordre hiérarchique et distinctif ne constitue pas le modèle sur lequel l'écrivain tend réellement se reposer. Il s'avère au contraire vite insatisfaisant, car il est transgressé tant dans la fiction qu'à travers les aveux autobiographiques de l'auteur. Rétif ne sera jamais l'image du patriarche, parce qu'il symbolise trop une âme qui trouve davantage sa symbiose au sein du sexe féminin et qui se découvre à travers lui.

Contradictoire et sulfureux, il entretient un rapport totalement controversé avec le monde féminin. Son œuvre est davantage l'illustration d'un dilemme entre acceptation ou rejet d'un rapprochement identitaire au sexe féminin, la révélation d'une nouvelle conception du moi ou au contraire, son refus catégorique. Assurément, la féminité de l'écrivain se dévoile, que ce soit à travers la confession gênée de son déguisement en

[229] Voir Armand Bégué, *Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne*, 77-8, Daniel Baruch, *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*, 213, et David Coward, "Restif de la Bretonne and Time," *Australian Journal of French Studies* 38.1 (2001) 134, 137-40.

femme, ou à travers l'aveu fier de toutes ses filles naturelles engendrées. Les troisième et quatrième chapitres nous ont montré comment Rétif contemple sa propre identité à travers l'image féminine.

Cet auteur marque la mort du père souverain et l'apogée de la femme dans laquelle il se retrouve, et par laquelle il perdure dans l'espace et le temps. Les histoires incestueuses de *Monsieur Nicolas* et de *L'Anti-Justine* marquent l'échec du principe exogamique communément perpétré. En aucun cas, le dessein de Rétif est de vouloir suivre une pensée masculine nataliste forte de son pouvoir procréateur ni d'établir un type d'organisation de conception traditionnelle. Ses prérogatives sont uniquement recentrées sur lui, et tout le processus des filles rencontrées ou engendrées n'est que le témoin révélateur de sa véritable identité recherchée. C'est dans le chiffre incroyable d'aventures féminines vantées qu'il faut rattacher la psychopathie de Rétif. C'est surtout dans le décompte invraisemblable des filles naturelles et celui, bien réel, des ouvrages que sa personne rend compte de la quête invétérée d'un moi qui se cherche.

En ne cessant d'écrire et de se raconter, il marque son existence dans tous les sens du terme. Ecrire, pour Rétif, "c'est créer, c'est procréer, c'est vivre et survivre en même temps."[230] L'accumulation des volumes et la récurrence des mêmes protagonistes féminines constituent des principes déterminants de la pérennité de l'auteur. Pour Rétif, "parler de quelqu'un, c'est augmenter son existence; n'en rien dire, c'est aider la mort…"[231] Néanmoins, l'auteur témoigne davantage, au delà d'une survie existentielle, de la volonté de voir son miroir au féminin. Il se voit dans ses filles légitimes et naturelles, mais aussi dans ses petites-filles, sa mère et belle-mère, ses sœurs, tantes,

[230] Robert Kopp, "Rétif de la Bretonne: Réinventer sa vie," *Magazine littéraire* 409 (2002) 36.
[231] "Mon calendrier," *M. Nic.*, vol. 2, 886.

amies et leurs mères. L'inceste insinué dans son œuvre s'approprie à toutes les femmes de son entourage direct ou indirect. Le décompte des prouesses sexuelles et génitrices marque davantage l'extrapolation d'un désir d'exister que celui d'immortalité. Rétif incarne plus l'objet d'une transmigration que d'une perpétuation. Le culte du moi est à son apogée, lorsqu'il manifeste ce désir de permutation au caractère de la nature féminine. L'incroyance sexuelle et paternelle ne se situe pas dans la motivation érotique, ni filiale, mais dans le désir d'appartenance à l'individualité féminine.

Ce romancier est un homme jaloux des faits et gestes, des allures et du succès de la femme. En faisant de la plupart de ses filles naturelles des prostituées de la nation ou des colonies, il marque dans une certaine mesure le choix d'appartenance à une personne considérée comme seul individu véritable.[232] Rétif est libéré des sujétions et devient "un lieu de passage," libre et en maîtrise de son destin.[233] Il n'est ni assujetti au rôle patriarcal et filial du mâle, ni à celui du rôle subordonné de la femme. Il prend enfin conscience de sa propre existence et s'autorise à se voir comme être essentiel.

Alors qu'il s'est prétendu réformateur et moraliste, Rétif de la Bretonne est assurément un auteur qui aspire à n'être que l'analyste de son cœur et à dévoiler le fond de sa nature et de son être. C'est dans l'écriture obsessionnelle de la femme et la logorrhée littéraire qu'il trouve enfin la satisfaction d'un vœu personnel. L'homme de tout temps désire se perpétrer en substance et à travers l'image du fils. L'œuvre de Rétif symbolise par excellence la quête transfigurée de l'existence exclusive de la féminité. Elle situe l'identification ultime de l'auteur avec une féminité contestée et marque le rejet

[232] Martine Voiret souligne avec justesse que la prostituée représente le véritable individu, car elle est détachée du cadre social qui enferme le sujet dans un rôle de substitution ("Inceste au siècle des Lumières" 172).
[233] Expression de Martine Voiret s'appliquant à la prostituée ("Inceste au siècle des Lumières" 176).

du rôle et du destin masculin attendu. L'écriture de cet auteur marque la lutte perpétuelle d'un homme qui, jusqu'à la fin de sa vie et aux moments les plus rigoristes de la période napoléonienne, conteste son rôle d'attribution. L'être rétivien constitue finalement un élément révélateur du dilemme qui existe entre la construction sociale d'un idéal constitutif des genres et la volonté contestataire d'affirmation d'un soi essentiel et idiosyncratique, jugé déviant. L'enjeu rétivien marque assurément un principe intemporel et universel, et de manière indirecte, cet auteur, en ne s'attachant qu'à lui-même, se révèle un des meilleurs témoins de l'image et de la cause féminine.

Bibliographie

Sources primaires

Aristote. “Economiques.” *Anthropologie*. Trad. Jean-Claude Fraisse. Paris: PUF, 1976.

De Beaumarchais, Pierre Augustin Caron. *Le Mariage de Figaro* (1784). Paris: Gallimard, 1996.

Bossuet, Jacques Bénigne. *Elévation sur les Mystères* (1704). Paris: Vrin, 1962.

Casanova, Giacomo. *Mémoires*. Collection de la Pléiade. Vol. 1. Paris: Gallimard, 1958.

De Chamfort, Nicolas. *Maximes et Pensées* (1794). Ed. L. Ducros. Paris: Librairie Larousse, 1928.

De Charrière, Isabelle. *Lettres de Mistriss Henley* (1784). New York: The MLA, 1993.

De Condorcet, Marie Jean Antoine-Nicolas de Caritat, Marquis. *Esquisse d’un tableau historique des progrès de l’esprit humain* (1794). Paris: Garnier Flammarion, 1988.

---. *Œuvres*. Eds. Arthur O’Connor et M. Arago. Vols, 1, 7,8. Paris: Firmin Didot Frères, 1847-49.

D’Epinay, Louise. “Lettre de madame d’Epinay à l’abbé Galiani sur le livre de Thomas” (1772). *Qu’est-ce qu’une femme?* Ed. Elisabeth Badinter. Paris: POL, 1989.

Diderot, Denis. “Sur les femmes” (1772). *Qu’est-ce qu’une femme?* Ed. Elisabeth Badinter. Paris: POL, 1989.

---. *Supplément au voyage de Bougainville* (1772). Paris: GF, 1972.

---. *Paradoxe sur le comédien* (1773). Paris: Editions Nord-Sud, 1949.

---. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-72). Ed. Denis Diderot. Vol. 13. Genève: Librairie Pellet, 1777-79.

---. *Œuvres complètes*. Eds. Jacques Chouillet et Anne-Marie Chouillet. Vol. 10. Paris: Hermann, 1980.

Fénelon, François de Salignac de la Mothe. *Traité de l’éducation des filles* (1687). Paris: Klincksieck, 1994.

---. *Œuvres*, vol. 17. Paris: Imprimerie Lebel, 1823.

Galien. "Des organes génitaux." *Œuvres médicales choisies*. Trad. Charles Daremberg. Vol. 1. Paris: Gallimard, 1994.

De Goncourt, Edmond. *La Femme au dix-huitième siècle* (1862). Paris: GF, 1982.

De Gouges, Olympe. *Ecrits politiques 1788-1791*. Paris: Côté Femmes Editions, 1993.

De Graffigny, Françoise. *Lettres d'une Péruvienne* (1747). New York: The MLA, 1993.

Grimm, Friedrich Melchior, Freiherr von. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*. Ed. Maurice Tourneux. Vols 12,13. Paris: Garnier Frères, 1877-82.

Hippocrate. "De la génération." *Œuvres*. Trad. Robert Joly. Vol. 11. Paris: Les Belles Lettres, 1970.

Helvétius, Claude-Adrien. *De l'Esprit, de l'homme, notes, maximes et pensées, le bonheur, lettres* (1758). Paris: Fayard, 1909.

---. *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (1772). Paris: Fayard, 1989.

De Laclos, Choderlos. *De l'Education des femmes* (1783). Paris: Jérôme Millon, 1991.

Locke, John. *Some Thoughts Concerning Education* (1692). Oxford: Oxford U Press, 1989, 2000.

De Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain. *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730). Paris: Librairie Larousse, 1991.

---. *L'Ile des esclaves; La Colonie*. Paris: Cicéro, 1994.

---. *Théâtre Complet*. Collection de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1949.

Mercier, Louis Sébastien. *Tableau de Paris* (1781-89). Ed. Jean-Claude Bonnet. 2 vols. Paris: Mercure de France, 1994.

---. *Le Nouveau Paris* (1799). Ed. Jean-Claude Bonnet. Paris: Mercure de France, 1994.

---. *Du Théâtre* (1773). Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Molière. *L'Ecole des femmes* (1662). Paris: Librairie Larousse, 1959.

---. *Les Femmes savantes* (1672). Paris: Librairie Larousse, 1971.

De Montesquieu, Charles de Secondat. *Lettres persanes* (1721). Paris: Librairie Générale Française, 1995.

Poulain de la Barre. *De l'Egalité des deux sexes* (1673). Paris: Fayard, 1984.

Rétif de la Bretonne, Nicolas Edmé. *Journal d'une impardonnable folie* [épisode de *La Malédiction paternelle* (1780)]. Ed. Pierre Testud. Paris: Desjonquères, 2002.

---. *Les Contemporaines* (1780-83). 3 vols. Paris: Les Yeux Ouverts, 1962.

---. *Sara ou la dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* (1783). Paris: Nouvel Office d'Edition, 1963.

---. *Le Paysan et la Paysanne pervertis* (1787). Bruxelles: Editions C.I.D., 1968.

---. *Les Nuits de Paris* (1788). Eds. Jean Varloot et Michel Delon. Paris: Gallimard, 1986.

---. *L'Année des dames nationales* (1791-94). Vols. 3, 6. Genève: Slatkine Reprints, 1988.

---. *Le Drame de la vie* (1793). Vol. 4. Genève: Slatkine Reprints, 1988.

---. *Monsieur Nicolas* (1796). Ed. Pierre Testud. Collection de la Pléiade. 2 vols. Paris: Gallimard, 1989.

---. *L'Anti-Justine* (1798). Ed. de la Bibliothèque Privée. Paris: L'Or du Temps, 1969.

---. *Les plus belles pages*. Paris: Mercure de France, 1925.

---. *Œuvres érotiques*. Ed. Erik Losfeld. Paris: Arcanes, 1953.

---. *Œuvres*. Ed. Henri Bachelin 1930-32. Vols. 1-5, 9. Genève: Slatkine Reprints, 1971.

---. *Restif de la Bretonne: romans*. Ed. Daniel Baruch. Vol. 2. Paris: Robert Laffont, 2002.

Rousseau, Jean-Jacques. *Emile ou de l'éducation* (1762). Collection de la Pléiade. Vol. 4. Paris: Gallimard, 1969.

Roussel, Pierre. *Système physique et moral de la femme* (1775). Paris: Caille et Ravier, 1813.

Sade, Donatien-Aldonse-François de. *Les Infortunes de la vertu* (1787). Paris: Gallimard: 1970.

---. *La Philosophie dans le boudoir* (1795). Paris: Gallimard, 1998.

Scève, Maurice. *Œuvres complètes*. Ed. Pascal Quignard. Paris: Mercure de France, 1974.

Thomas, Antoine Léonard. "Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents Siècles" (1772). *Qu'est-ce qu'une femme?* Ed. Elisabeth Badinter. Paris: POL, 1989.

Voltaire. *Lettres philosophiques* (1734). Paris: Gallimard, 1986.

---. *Candide* (1759). Paris: Librairie Larousse, 1970.

Sources secondaires

Abensour, Léon. *Histoire générale du féminisme des origines à nos jours*. Paris: Ressources, 1979.

Albistur, Maïté et Daniel Armogathe. *Histoire du féminisme français*. Paris: Des Femmes, 1977.

Auriant (pseud. d'Alexandre Hadjivassiliou). "Monsieur Nicolas et la belle Guéant, ou les mensonges de Restif dévoilés."*Æsculape* 35 (1954): 89-104.

Badinter, Elisabeth. *XY*. Paris: Editions Odile Jacob, 1992.

Baker, Martha C. *The Philosophical Seducer*. Diss. Yale U, 1971. Ann Arbor: UMI, 1977.

Baruch, Daniel. *Nicolas Edme Restif de la Bretonne*. Paris: Fayard, 1996.

---. "Restif et les pouvoirs." *Europe* 732 (1990): 7-13.

Bégué, Armand. *Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne*. Paris: Les Belles Lettres, 1948.

Bénabou, Erica-Marie. *La prostitution et la police des mœurs au dix-huitième siècle*. Paris: Librairie Académique Perrin, 1987.

Bérenguier, Nadine. "The Politics of Happy Matrimony: Cerfvol's *La Gamalogie ou l'éducation des filles destinées au mariage*." *Studies in Eighteenth-Century Culture* 29. Timothy Erwin and Ourida Mostefai eds. Baltimore: The Johns Hopkins UP, 2000.

Bloom, Rori. "Privacy, Publicity, Pornography: Restif de la Bretonne's *Ingénue Saxancour, ou La Femme séparée*." *Eighteenth-Century Fiction* 17 (2005): 231-

52.

Boureau, Alain. *Le droit de cuissage*. Paris: Albin Michel, 1995.

Bourguet, Pierre. “Une lettre inédite de Rétif de la Bretonne aux époux Fontaine de Grenoble.” *Etudes Rétiviennes* 1 (1985): 27-32.

Brahimi, Denise. “Restif féministe? Etude de quelques Contemporaines.” *Etudes sur le XVIIIe siècle*. Eds. de l’Université de Bruxelles. 3 (1974): 77-91.

Braudel, Fernand. *Histoire économique et sociale de la France*. Vol. 2. Paris: PUF, 1970.

---. *L’identité de la France*. Vol. 2. Paris: Arthaud-Flammarion, 1986.

Bruit, Guy. “Restif de la Bretonne et les femmes.” *La Pensée* 131 (1967): 117-23.

Butler, Judith. *Gender Trouble*. New York: Routledge, 1990.

Cabanès, Augustin. *Grands Névropathes*. Vol. 2. Paris: Albin Michel, 1931.

Caplan, Jay. *In the King’s Wake*. Chicago: The University of Chicago Press, 1999.

Cellard, Jacques. *Un génie dévergondé*. Paris: Plon, 2000.

Chadourne, Marc. *Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique*. Paris: Hachette, 1958.

Chartier, Roger et Henri-Jean Martin. *Histoire de l’édition française* (1984). Vol.2. Paris: Fayard, 1990.

Childs, James Rives. *Restif de la Bretonne*. Paris: Librairie Briffaut, 1949.

Code Civil des Français. Edition originale. Paris: Imprimerie de la République, 1804.

Collognat-Barès, Annie. *Maîtres et valets dans la comédie du XIIIe siècle*. Paris: Pocket, 1999.

Coward, David. “Restif de la Bretonne and Time.” *Australian Journal of French Studies* 38.1 (2001): 129-40.

---. “The Sublimations of a Fetishist: Restif de la Bretonne (1734-1806).” *Eighteenth-Century Life* 9.3 (1985): 98-108.

Dawes, C. R.. *Restif de la Bretonne*. London: privately printed [Whitefriars Press], 1946.

DeJean, Joan. *Literary Fortifications*. Princeton: Princeton U Press, 1984.

Delon, Michel. “Le retour de Rétif.” *Europe* 732 (1990): 2-6.

---. “Le prétexte anatomique.” *Revue du dix-huitième siècle* 12 (1980): 35-48.

D’Eaubonne, Françoise. *Eros noir*. Paris: Le Terrain Vague, 1962.

Desnoiresterres, Gustave. *Le Chevalier Dorat*. Paris: Librairie Académique Perrin, 1887.

---. *Grimod de la Reynière et son groupe*. Paris: Didier et Cie, 1877.

Douthwaite, Julia. *The Wild Girl, Natural Man, and the Monster*. Chicago: The University of Chicago Press, 2002.

Ellis, Havelock. *From Rousseau to Proust*. Boston: Houghton Mifflin, 1935.

Faludi, Susan. *Backlash*. New York: Crown Publishers, 1991.

Fauchery, Pierre. *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*. Paris: Librairie Armand Colin, 1972.

Flandrin, Jean-Louis. *Le sexe et l’occident*. Paris: Editions du Seuil, 1981.

Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité*. Vol. 1. Paris: Gallimard, 1976.

---. *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard, 1975.

Fraisse, Geneviève. *Muse de la raison*. Aix-en-Provence: Alinéa, 1989.

Freud, Sigmund. *Totem et Tabou* (1912-13). Trad. Serge Jankélévitch. Paris: Editions Payot, 1995.

Funck-Brentano, Frantz. *Rétif de la Bretonne*. Paris: Albin Michel, 1928.

Gaudemet, Jean. *Sociétés et mariage*. Strasbourg: Cerdic-Publications, 1980.

Gérard, André-Marie. *Dictionnaire de la Bible*. Paris: Robert Laffont, 1989.

Girard, René. *La violence et le sacré*. Paris: Grasset, 1972.

Goodman, Dena. *The Republic of Letters*. Ithaca: Cornell UP, 1994.

---. *Marie-Antoinette*. New York: Routledge, 2003.

Goodman, Elise. *The Portraits of Madame de Pompadour*. Berkeley: U of California Press, 2000.

Goulemot, Jean-Marie, Masseau, Didier et Jean-Jacques Tatin-Gourier. *Vocabulaire de la littérature du XVIIIème siècle*. Paris: Minerve, 1996.

Goulemot, Jean-Marie. *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*. Aix-en-Provence: Alinéa, 1991.

Guillot, Gérard. "Les femmes chez Rétif." *Europe* 427-28 (1964): 56-65.

Gutwirth, Madelyn. *The Twilight of the Goddesses*. New Brunswick: Rutgers UP, 1992.

Harari, Josué V.. *Scenarios of the Imaginary*. Ithaca: Cornell University Press, 1987.

Harris, Jocelyn. "Sapho, souls, and the salic law of wit." In *Anticipation of the Enlightenment in England, France and Germany*. Eds A. Kors et P. Korshin. Philadelphia: U of Pennsylvania P, 1987.

Hoffmann, Paul. *La femme dans la pensée des Lumières* (1977). Genève: Slatkine Reprints, 1995.

---. *Corps et cœur dans la pensée des Lumières*. Strasbourg: Presse Universitaire de Strasbourg, 2000.

Hollander, Anne. *Sex and Suits*. New York: Alfred Knopf, 1994.

Huet, Marie-Hélène. *Monstrous Imagination*. Cambridge: Harvard University Press, 1993.

Hufton, Olwen. *The Prospect Before Her*. New York: Alfred Knopf, 1996.

Hunt, Lynn. *The Family Romance of the French Revolution*. Berkeley: U of California Press, 1992.

Joly, Raymond. *Deux études sur la préhistoire du réalisme: Diderot, Rétif de la Bretonne*. Québec: Presses de l'université Laval, 1969.

Kopp, Robert. "Rétif de la Bretonne: Réinventer sa vie." *Magazine littéraire* 409 (2002): 34-7.

Kunstler, Charles. *La vie quotidienne sous Louis XVI*. Paris: Hachette, 1950.

Lacroix, Paul. *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne*. Paris: Fontaine, 1875.

Lafarge, Catherine. “Le corps d’Ursule.” Dans *Corps/décors: Femmes, orgie, parodie*. Eds. Catherine Nesci, Gretchen Van Slyke et Gerald Prince. *Etudes de Langue et Littérature Françaises* 171 (1999): 95-108.

---. “Les délices de l’amour de Restif de la Bretonne: attaque efficace contre Sade?” *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 153 (1976): 1245-53.

Laqueur, Thomas. *Making Sex*. Cambridge: Harvard UP, 1990.

Larsen, Anne R., and Colette H. Winn. *Writings by Pre-Revolutionary French Women*. NewYork: Garland, 2000.

Le Dœuff, Michèle. *The Philosophical Imaginary*. Trans. Colin Gordon. London: The Athlone Press, 1989.

Lee,Vera. *The Reign of Women in Eighteenth-Century France*. Cambridge: Schenkman Pub. Co., 1975.

Levayer, Paul-Edouard. “Le mythe urbain.” *Europe* 732 (1990): 14-23.

Litvack, Frances. *Le droit du Seigneur in European and American Literature*. Birmingham: Summa Publications, 1984.

Maggetti, Daniel. “Rétif par Cendrars, ou Virgile en veilleur de nuit.” *Europe* 732 (1990): 96-102.

May, Gita. “Diderot misogyne ?” *Vérité et littérature au XVIIIè siècle*. Ed. Paul Aron. Paris: Honoré Champion Editeur, 2001.

Meeker, Natania. “ ‘All times are present to her:’ Feminity, Temporality, and Libertinage in Diderot’s ‘Sur les femmes.’ ” *JEMCS* 3.2 (2003): 68-100.

Pateman, Carole. *The Sexual Contract*. Stanford: Stanford UP, 1988.

Porter, Charles A. *Restif’s Novels, or an Autobiography in Search of an Author*. New Haven: Yale UP, 1967.

Poster, Mark. *The Utopian Thought of Restif de la Bretonne*. New York: New York UP, 1971.

Rival, Ned. *Rétif de la Bretonne ou les amours perverties*. Paris: Librairie Académique Perrin, 1982.

De Rougemont, Martine. *La vie théâtrale au XVIIIème siècle*. Paris: Editions Champion, 1988.

Roustang, François. *Le bal masqué de Giacomo Casanova*. Paris: Editions de Minuit, 1984.

Sartori, Eva Martin. *The Feminist Encyclopedia of French Literature*. Westport: Greenwood Press, 1999.

Schaeffer, Neil. *Le Marquis de Sade*. New York: Alfred A. Knopf, 1999.

Schiebinger, Londa. *The Mind Has No Sex*. Cambridge: Harvard UP, 1989.

Sonnet, Martine. *L'éducation des filles au temps des Lumières*. Paris: Ed. du Cerf, 1987.

Spencer, Samia I. *French Women and the Age of Enlightenment*. Bloomington: Indiana UP, 1984.

Steinbrügge, Lieselotte. *The Moral Sex*. NewYork: Oxford UP, 1995.

Stolberg, Michael. "A Woman Down to Her Bones." *ISIS* 94 (2003): 274-99.

Tabarant, Adolphe. *Le vrai visage de Rétif de la Bretonne*. Paris: Editions Montaigne, 1936.

Tamareille, Catherine Renée. *La représentation de la femme chez Rétif de la Bretonne et Isabelle de Charrière: une rébellion contre le silence*. Diss. Michigan State U, 1999. Ann Arbor: UMI, 1999.

Thomas, Chantal. *La Reine scélérate*. Paris: Editions du Seuil, 1989.

Testud, Pierre. *Rétif de la Bretonne et la création littéraire*. Genève: Librairie Droz, 1977.

---. "Culture populaire et création littéraire." *Dix-huitième Siècle* 18 (1986): 85-97.

---. "Le Journal inédit de Rétif de la Bretonne." S*tudies on Voltaire* 90 (1972): 1567-93.

---. "Les manuscrits de Rétif, écrivain typographe." *La fin de l'Ancien Régime*. Eds. Béatrice Didier et Jacques Neefs. Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 1990.

Traer, James F. *Marriage and the Family in Eighteenth-Century France*. Ithaca: Cornell University Press, 1980.

Trouille, Mary Seidman. *Sexual Politics in the Enlightenment: Women Writers Read Rousseau*. Albany: State U of New York P, 1997.

---. *Eighteenth-Century Women Writers Respond to Rousseau*. Diss. Northwestern

U, 1988. Ann Arbor: UMI, 1988.

Tulard, J., Fayard, J.-F. et A. Fiero. *Histoire et dictionnaire de la Révolution française 1789-1799*. Paris: Editions Robert Laffont, 1987.

Vigarello, Georges. *Histoire du viol*. Paris: Editions du Seuil, 1998.

Vila, Anne C. *Enlightenment and Pathology*. Baltimore: The Johns Hopkins UP, 1998.

Voiret, Martine. *Inceste au siècle des Lumières:Un cas d'exception, Restif de la Bretonne?* Diss. Johns Hopkins U, 1990. Ann Arbor: UMI, 1991.

Wyngaard, Amy. "Libertine Spaces: Anonymous Crowds, Secret Chambers, and Urban Corruption in Rétif de la Bretonne." *Eighteenth-Century Life* 22.2 (1998): 104-22.

---. *From Savage to Citizen*. Newark: The U of Delaware Press, 2004.

Williams, Elizabeth A. "Physicians, Vitalism, and Gender in the Salon." In *Studies in Eighteenth-Century Culture* 29. Timothy Erwin et Ourida Mostefai eds. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2000.

---. *The Physical and the Moral: Anthropology, Physiology, and Philosophical Medicine in France, 1750-1850*. New York: Cambridge University Press, 1994.